1. 105 12002/A
NIP
B

By Thomas Baker [1656-17
Translated by Nicolas
Berger

TRAITÉ
DE
L'INCERTITUDE
DES
SCIENCES.

Traduit de l'Anglois.

42550

TRAITÉ
DE
L'INCERTITUDE
DES
SCIENCES.

Traduit de l'Anglois.

A PARIS,
Chez PIERRE MIQUELIN, Place de Sorbonne, attenant l'Egliſe de Clugny,
&
JACQUES PIGET, Quay des Auguſtins, entre la ruë Pavée & la ruë des Auguſtins, à l'Image Saint Jacques.

M. DCC. XIV.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AU LECTEUR.

SI c'eſt une marque de la bonté d'un Ouvrage, que d'avoir eté imprimé pluſieurs fois, on doit juger favorablement de celui-ci. Il a été traduit ſur la quatrieme Edition faite à Londres en mil ſept cens huit. Il a pour titre en Anglois: Reflections upon learning, wherein is Shewn the inſufficieny thereof, in its ſeveral Particulars: in order to evince the uſeful-

ness and neceſſity of Revelation. *L'Auteur ne s'eſt pas nommé ; & l'on verra par ſa Préface, qu'il n'a point voulu ſe faire connoître. Mais, quelque ſoin qu'il ait pris de ſe cacher, il eſt aiſé de le reconnoître pour un homme plein d'eſprit & de diſcernement ; & l'on ne doute pas que ſon livre ne ſoit auſſi-bien reçu en France, qu'il l'a été en Angleterre.*

Préface traduite.

UN livre comme celui-ci, dont le titre révolte d'abord, a besoin d'une Préface qui prévienne le Lecteur, & qui l'empêche de former des préjugés desavantageux. Je veux rechercher les defauts des Sciences, moins pour en blâmer l'étude, que pour reprendre les hommes du mauvais usage qu'ils en font. Autrement je tomberois dans une erreur, qui a toûjours fait honte au jugement de ceux qui l'ont soutenuë : car il

n'y a jamais eu que des ignorans qui aïent mépriſé les Sciences. Je penſe même que ſi l'on entreprenoit de les décrier, il ſeroit tout-à-fait impoſſible d'y réüſſir. En effet, ou les raiſonnemens que nous employerions ſeroient accompagnés d'érudition; & alors en parlant contre les Sciences, nous parlerions en leur faveur par le ſecours que nous en tirerions, & tous nos argumens tourneroient de néceſſité contre nous: ou ſi l'ouvrage étoit groſſier & mal entendu, il n'iroit point à ſa fin, & mériteroit d'être rejetté comme inutile.

Mon unique but eſt de dégrader les Sciences de leur élévation prétenduë, en découvrant la vanité des unes, l'imperfection des autres, & je crois pouvoir dire, les difficultés inſurmontables qu'elles renferment toutes. Ce deſſein peut avoir ſon utilité dans un ſiècle où les Sciences ſemblent être trop exaltées, & où les Savans s'élevent juſqu'à perdre tout ſentiment de Religion.

La Science eſt notre guide affidé. Nos gens d'eſprit ne veulent plus rien admettre que ce que la raiſon délicate & ſcrupuleuſe ap-

prouve; & chacun raiſonne ſelon ſon idée. Examinez ces puiſſans Défenſeurs de leurs propres entêtemens, ils n'ont rien de plus ſolide que les autres hommes. Ils affectent ſeulement une liberté de juger comme il leur plaît; & s'il leur étoit poſſible, de leur propre opinion, ils en feroient la regle du genre humain. Ils ſoutiennent le parti de la droite raiſon : mais par la droite raiſon, ils entendent la leur. Ils parlent d'une Religion raiſonnable, tandis qu'ils s'en écartent par leurs fauſſes idées; & au lieu d'une Déeſſe, ils embraſſent

un nuage. En même temps la foi ſouffre de leurs diſputes ; ils nous détournent de la voye la plus ſûre pour nous, & ils nous font inſenſiblement tomber dans les erreurs d'une Religion naturelle.

La conſidération de ces abus m'a fait faire des réflexions, & m'a inſpiré des penſées peut-être trop ſéveres & trop pleines d'aigreur en quelques endroits, pour être du goût de ce temps. Mais ſi mes Juges veulent bien attendre ma concluſion, j'oſe eſperer qu'elle réparera ce qui aura ſemblé trop dur dans le cours

TRAITÉ
DE
L'INCERTITUDE
DES
SCIENCES.

Traduit de l'Anglois.

TRAITÉ
DE
L'INCERTITUDE
DES
SCIENCES.

Traduit de l'Anglois.

A PARIS,
Chez PIERRE MIQUELIN, Place de Sorbonne, attenant l'Eglise de Clugny,
&
JACQUES PIGET, Quay des Augustins, entre la ruë Pavée & la ruë des Augustins, à l'Image Saint Jacques.

M. DCC. XIV.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AU LECTEUR.

SI c'eſt une marque de la bonté d'un Ouvrage, que d'avoir eté imprimé pluſieurs fois, on doit juger favorablement de celui-ci. Il a été traduit ſur la quatrieme Edition faite à Londres en mil ſept cens huit. Il a pour titre en Anglois: Reflections upon learning, wherein is Shewn the inſufficieny thereof, in its ſeveral Particulars: in order to evince the uſeful-

ness and neceſſity of Re-
velation. *L'Auteur ne s'eſt*
pas nommé ; & l'on verra
par ſa Préface, qu'il n'a
point voulu ſe faire con-
noître. Mais, quelque ſoin
qu'il ait pris de ſe cacher, il
eſt aiſé de le reconnoître pour
un homme plein d'eſprit &
de diſcernement ; & l'on ne
doute pas que ſon livre ne
ſoit auſſi-bien reçu en
France, qu'il l'a été en An-
gleterre.

Préface traduite.

UN livre comme celui-ci, dont le titre révolte d'abord, a besoin d'une Préface qui prévienne le Lecteur, & qui l'empêche de former des préjugés desavantageux. Je veux rechercher les defauts des Sciences, moins pour en blâmer l'étude, que pour reprendre les hommes du mauvais usage qu'ils en font. Autrement je tomberois dans une erreur, qui a toûjours fait honte au jugement de ceux qui l'ont soutenuë : car il

n'y a jamais eu que des ignorans qui aïent mépriſé les Sciences. Je penſe même que ſi l'on entreprenoit de les décrier, il ſeroit tout-à-fait impoſſible d'y réüſſir. En effet, ou les raiſonnemens que nous employerions ſeroient accompagnés d'érudition; & alors en parlant contre les Sciences, nous parlerions en leur faveur par le ſecours que nous en tirerions, & tous nos argumens tourneroient de néceſſité contre nous: ou ſi l'ouvrage étoit groſſier & mal entendu, il n'iroit point à ſa fin, & mériteroit d'être rejetté comme inutile.

Mon unique but eſt de dégrader les Sciences de leur élévation prétenduë, en découvrant la vanité des unes, l'imperfection des autres, & je crois pouvoir dire, les difficultés inſurmontables qu'elles renferment toutes. Ce deſſein peut avoir ſon utilité dans un ſiècle où les Sciences ſemblent être trop exaltées, & où les Savans s'élevent juſqu'à perdre tout ſentiment de Religion.

La Science eſt notre guide affidé. Nos gens d'eſprit ne veulent plus rien admettre que ce que la raiſon délicate & ſcrupuleuſe ap-

prouve; & chacun raiſonne ſelon ſon idée. Examinez ces puiſſans Défenſeurs de leurs propres entêtemens, ils n'ont rien de plus ſolide que les autres hommes. Ils affectent ſeulement une liberté de juger comme il leur plaît; & s'il leur étoit poſſible, de leur propre opinion, ils en feroient la regle du genre humain. Ils ſoutiennent le parti de la droite raiſon : mais par la droite raiſon, ils entendent la leur. Ils parlent d'une Religion raiſonnable, tandis qu'ils s'en écartent par leurs fauſſes idées; & au lieu d'une Déeſſe, ils embraſſent

un nuage. En même temps la foi ſouffre de leurs diſputes ; ils nous détournent de la voye la plus ſûre pour nous, & ils nous font inſenſiblement tomber dans les erreurs d'une Religion naturelle.

La conſidération de ces abus m'a fait faire des réflexions, & m'a inſpiré des penſées peut-être trop ſéveres & trop pleines d'aigreur en quelques endroits, pour être du goût de ce temps. Mais ſi mes Juges veulent bien attendre ma concluſion, j'oſe eſperer qu'elle réparera ce qui aura ſemblé trop dur dans le cours

de mon Ouvrage.

Je ne ſuis pas le ſeul qui aïe formé ce deſſein. Un des premiers Reſtaurateurs des Belles Lettres [a], homme auſſi célebre par ſa piété que par ſon rare génie, a compoſé un livre dans la même vûe : mais comme il a principalement attaqué la Philoſophie d'Ariſtote, qui eſt maintenant ſi décréditée, qu'elle manque plutôt de défenſeurs que d'adverſaires, ſon Ouvrage eſt auſſi peu eſtimé que la Philoſophie qu'il combat.

Loüis Vivès [b], qui a ſuivi

[a] Pic Mirand. Op. vol. 2. p. 467.
[b] de Corrupt. Art. Op. vol. 1. p. 221.

la même idée, s'eſt ſervi d'un ſtile plus pur, & s'eſt exprimé avec plus d'éloquence : mais il étoit moins Philoſophe que Grammairien. Auſſi ſon livre eſt tres-défectueux dans les matieres qu'il y traite ; & il affecte tellement une belle Latinité, qu'il ſemble négliger la ſolidité du raiſonnement : ce qui eſt peu conforme au goût de notre ſiècle.

Le Traité de *Corn. Agrippa** ſur ce ſujet, n'eſt qu'une déclamation continuelle. Il eſt plus propre à amuſer des écoliers, qu'il ne

* de Van. Scient.

peut être utile à une recherche ſérieuſe.

Nous avons eu depuis peu un livre François * ſous le même titre. Quoique bien écrit, & rempli de ſentimens de piété, il ne répond nullement à ce que j'en attendois, & il doit être plutôt regardé comme un Sermon de Morale, que comme un Traité de Critique.

Aucun des Auteurs que j'ai vûs, n'a encore donné entierement dans mon deſſein; & je n'ai pû même en tirer de grands ſecours. Lorſque j'ai emprunté d'eux quelque penſée, je

* La Vanité des Sciences. Amſt. 88.

les ai cités ; & ſi nous nous rencontrons ſur quelque point, ſans que j'en avertiſſe, c'eſt une faute de mémoire. Je fais cet aveu une fois pour toutes.

Mr *Wotton* & le Chevalier *Temple* ont ſuivi une route entierement oppoſée. Ils ne penſoient qu'à décrire les beautés & l'excellence des Sciences. Ce n'étoit pas le moyen d'en découvrir les defauts. Mais l'un a élevé les Anciens audeſſus des Modernes ; l'autre a préféré les Modernes aux Anciens : cette contrariété n'eſt-elle pas favorable à mon ſyſtême ? J'ai évité,

autant que j'ai pû, de rien dire qu'ils euſſent déja remarqué. J'ai peut-être manqué en cela ; & ce que j'ai puiſé de mon propre fond, vaut peut-être moins. D'un autre côté, ſi je les ai contredits en quelque endroit, je l'ai fait avec tant de précaution, qu'ils ne pourroient ni l'un ni l'autre m'en faire des reproches, quand ils ſeroient encore vivans. J'ai traité tout le monde avec bienſéance, horſmis M^r *Le Clerc*, qui n'a pas mérité les mêmes égards.

J'ai vû quelque choſe de Mr *Perrault*. La plus grande partie de ce qui eſt

contenu

contenu dans ſon livre & dans celui de M. *Vvotton*, n'a point de rapport à mon ſujet, parce que je ne parlerai pas de Peinture, d'Architecture, d'Agriculture, *&c.* qui ſont proprement du genre des Arts Mécaniques. S'il ſe trouve des gens qui veüillent abſolument les mettre au rang des Sciences, je ne m'y oppoſerai pas, & j'irai toûjours mon chemin.

On n'a déja que trop écrit ſur les Sciences. Dans ces derniers temps, la Libraiſie a enfanté tant de volumes, qu'il n'eſt pas beſoin d'en augmenter le

nombre. La vaſte étendue des Bibliotheques ne ſert qu'à diſtraire nos eſprits, & qu'à ralentir nos efforts. On auroit de la peine à nombrer les Auteurs qui ont écrit ſur Ariſtote. En tres-peu de ſiecles, depuis Albert le Grand juſqu'à quelques années aprés Luther, on en compte douze mille, ou qui ont commenté les Ouvrages de ce Philoſophe, ou qui l'ont ſuivi dans ſes opinions. Nous tenons cela de bonne part; & l'Auteur qui le rapporte, ne s'eſt pas ſouvenu qu'il alloit lui-même contre ſon objection, en donnant un volume

fort gros, pour parler uniquement d'Ariſtote, de ſes écrits, & de ſes ſectateurs *. Aprés tout, ſi nous avons beaucoup d'Ecrivains ſur la Philoſophie ancienne, nous pouvons avancer ſans exagération, que depuis Luther juſqu'à préſent, il y en a eu deux fois autant ſur la Philoſophie nouvelle.

Quoiqu'il y ait des gens auprés de qui les temps ſi fertiles en volumes paſſent pour des temps éclairés, je ſuis d'un ſentiment bien oppoſé ; & je trouve que c'eſt abſolument là ce qui

* V. Fr. Patric. Diſcuſſ. Peripat. l. 10. p. 145. Baſ. fol.

fait tout le malheur du siècle où nous vivons, & que nous serions plus savans, si nous avions moins de livres.

Néanmoins je me suis hazardé à en mettre encore un au jour : mais c'en est un tres-petit, & de plus fait à dessein de diminuer le nombre des autres. Je n'en attens ni honneur ni profit ; car je prendrai un soin particulier de n'être pas connu. S'il peut contribuer au bien de la Religion Chretienne, sans faire tort aux Sciences, je parviendrai à la fin que je me suis proposée. J'ai lieu d'esperer qu'il sera

de quelque utilité, parce que c'eſt une Hiſtoire des erreurs que les Commençans doivent éviter. Peut-être même ne ſera-t-il pas inutile à ceux qui ſont plus avancés. Je le préſente au Public, tel qu'il eſt. Si l'on en tire quelque fruit, j'en aurai en moi-même toute la ſatisfaction imaginable; & s'il en arrive autrement, je conſentirai volontiers d'être regardé comme un exemple récent de la foibleſſe de l'eſprit humain que j'entreprens de prouver.

TABLE
DES
CHAPITRES.

CHap. I. *Introduction.* page 1.
Chap. II. *Des Langues.* p. 9.
Chap. III. *De la Grammaire.* 27.
Chap. IV. *De la Rhétorique & de l'Eloquence.* 48.
Chap. V. *De la Logique.* 76.
Chap. VI. *De la Philoſophie Morale.* 93.
Chap. VII. *De la Phyſique.* 102.
Chap. VIII. *De l'Aſtronomie.* 118.
Chap. IX. *De la Métaphyſique.* 136.
Chap. X. *De l'Hiſtoire.* 151.
Chap. XI. *De la Chronologie.* 176.
Chap. XII. *De la Géographie.* 195.
Chap. XIII. *Du Droit Civil.* 214.
Chap. XIV. *Du Droit Canonique.* 235.

Chap. XV. *De la Médecine.* 253.
Chap. XVI. *De la Critique.* 275.
Chap. XVII. *De la Lecture des Livres Juifs & Arabes.* 302.
Chap. XVIII. *De la Théologie Scolastique.* 317.
Chap. XIX. *Conclusion.* 332.

TRAITE'

TRAITE DE L'INCERTITUDE DES SCIENCES.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

DEPUIS que j'ai commencé à penser, je n'ai pû avoir grande opinion ni de l'entendement humain, ni de la volonté humaine. Nous avoüons & nous ressentons tous la foiblesse de notre volonté : la plû-

part des hommes s'en plaignent ; mais à peine en ai-je encore vû un, qui ſoit convenu de la foibleſſe de ſon entendement. Cependant le même principe qui a repandu la contagion ſur la volonté, a couvert l'entendement de ténèbres ; & c'eſt de la même ſource que procede la corruption de tous les deux. Quelque ſatisfaction intérieure que les hommes aïent de leur propre ſageſſe, il eſt certain que les plus ſages ont des lumieres bien courtes & bien bornées. Ceux qui ſont le plus remplis d'eux-mêmes, & qui ont le plus de préſomption, ſont pour l'ordinaire moins eclairés que les autres, & ne poſſedent qu'une ſageſſe imaginaire.

Il s'eſt élevé dans ces derniers temps une grande conteſtation entre les ſectateurs des anciens Philoſophes, & les ſectateurs des modernes. Quelles recherches n'a-t-on pas faites, pour déterminer

laquelle de l'ancienne philoſophie ou de la moderne étoit preferable? Pour moi je ne veux point entrer dans une diſpute ſi échaufée; mais il me ſemble que nous ne ſommes guere au fait de la choſe: autrement nous ſçaurions mieux à quoi nous en tenir; & ſi je voulois parler, je dirois qu'il n'y a pas plus d'avantage d'un côté que de l'autre. Il n'eſt pas aiſé de ſçavoir aprés tant de ſiecles écoulés, en quoi conſiſtoit la ſageſſe des anciens. Par les échantillons qui nous en reſtent, il ne paroît pas qu'elle ait eu rien d'extraordinaire, ou que leur poſterité ne put découvrir ſans leur aide. Des expreſſions obſcures qui tenoient de l'oracle, ne ſuffiſoient-elles pas pour faire donner à un homme le nom de ſage? Falloit-il plus qu'une opinion bizarre & quelque-fois extravagante pour mettre un homme à la tête d'un parti, & pour le faire au-

teur d'une ſecte de Philoſophes? La plus ancienne philoſophie étoit envelopée de ſimboles & de nombres, qui ne renfermoient rien de bien miſtérieux, autant que nous pouvons nous y connoître aujourd'hui. Ces grands hommes étoient intéreſſés à ſe tenir dans un point de vûë eloigné; ainſi ils donnoient une haute idée de la profondeur de leur eſprit, & ils ſe faiſoient reſpecter par l'obſcurité de leurs écrits. Entre ceux qui ſe ſont exprimés plus clairement, les uns n'ont pû répondre aux difficultés qu'on leur a oppoſées; & les autres n'ont dit guere plus que ce que le bon ſens conduit par l'expérience & par la réflexion, dicteroit à la plûpart des hommes ſans le ſecours de l'étude. Outre la grande diverſité de leurs opinions, dont je parlerai dans la ſuite, ils ne s'accordoient pas ſur le premier *Criterium* de la vérité. Ils ont fait toutes les recher-

ches poſſibles pour le découvrir : & par la différence des voyes qu'ils ont priſes, ils ont bientôt donné lieu aux Sceptiques de douter de tout & les ont portés enfin à nier qu'il y eut rien de véritable dans le monde.

Les modernes n'ont pas encore été juſqûes là ; mais ils en ont pris le chemin, & il eſt aiſé de juger qu'ils nous y conduiſent. Depuis que les écoles ont rejetté la philoſophie d'Ariſtote ſous qui nous étions plus tranquilles & peut-être autant dans la voye de la vérité, nous n'avons pû nous fixer nulle part. L'incertitude nous a jettés d'une opinion dans une autre.

La philoſophie de Platon s'introduiſit d'abord avec le rétabliſſement des lettres grecques : elle eut un ſuccès étonnant. On croyoit y voir quelque choſe de divin, & pour cette raiſon on la ſuivoit avec ardeur : mais on s'apperçut bien-

tôt qu'elle conduiſoit a l'héréſie ; ce qui la fit negliger pour la ſeconde fois.

Les modernes ſe trouverent alors aſſez de ſageſſe pour travailler par eux-mêmes ; & leurs propres inventions étoient plus de leur goût, que les ſiſtêmes inſipides des anciens philoſophes. Il ſe fit pluſieurs tentatives qui reüſſirent peu. Enfin la confuſion que les nouveaux ſentimens cauſoient, porta M. Deſcartes à les examiner tous, & à ſe retrancher, pour ainſi dire, dans le doute. Il paſſa d'une réfléxion à une autre, & aprés avoir été le joüet de ſes incertitudes, il s'imagina avoir fait éclore l'évidence d entre les ténèbres de ſes doutes. Il ſe ſentit ſi perſuadé & ſi convaincu des raiſons qu'il avoit de douter, qu'il s'en ſervit pour prouver une premiere vérité, ſçavoir la certitude de ſon exiſtence. Il crut auſſi avoir trouvé de grandes

reſſources dans les idées qui ont été perfectionnées depuis, en comparant le rapport & la contrarieté qu'elles ont entr'elles, & avec la réalité des choſes. Depuis que cette comparaiſon n'a pas ſemblé aſſez évidente, on a conſulté le * *divin* λόγος, ou *le monde ideal*, dans l'eſperance d'en tirer des idées plus parfaites, & l'on eſt enfin parvenu à ſe figurer que l'on voyoit toutes choſes en Dieu. Si cette methode étoit auſſi aiſée à pratiquer qu'on l'aſſûre, je ne ſçais pas ce que nous aurions à deſirer de plus : car à peine verrons nous plus clairement dans l'état de la gloire. C'eſt ce que nous toucherons plus particulierement dans la ſuite.

Il en eſt des autres ſciences comme de la philoſophie. Nous avons beau nous enorgueillir de nos prétenduës découvertes, & nous flatter qu'il y a peu de choſes cachées

* *Le Verbe de Dieu.*

aux exactes recherches d'un ſiecle auſſi éclairé que le nôtre. Il me paroît que nous ſommes encore bien enfoncés dans les ténèbres, & que les ſciences loin d'avoir à nous donner de la vanité ſont encore dans un état ſi éloigné de la perfection, que ce doit être pour nous un ſujet d'abaiſſement & de mortification. C'eſt dans cette vûë que je me propoſe d'en examiner les défauts. Si l'exécution répondoit à mon deſſein, je ſerois ſur d'avoir l'aprobation des lecteurs exemts de partialité.

CHAPITRE SECOND.

Des Langues.

COmme les Langues ſont les canaux des ſciences, il faudroit qu'elles n'euſſent ni obſcurité ni ambiguité pour nous donner des connoiſſances claires & certaines. Si ces canaux ſont corrompus, les eaux qui y coulent ne peuvent pas être claires. Les mots ne ſont pas des ſignes fort certains des choſes. L'équivoque qui y regne ſouvent leur donne diverſes ſignifications. On ne doit pourtant pas diſconvenir, qu'il n'y ait des ſujets aſſez intelligibles par eux-mêmes pour être entendus dans le même ſens en toutes ſortes de langues; mais il n'en eſt pas ainſi à l'égard des ſciences. Ce ſont des matieres délicates où il faut prendre le ſens

précis, & où l'on ne peut se tromper dans un mot sans s'écarter de la pensée.

La premiere langue, c'est-à-dire, la langue Hebraïque étoit tres nette & tres-simple; preuve convaincante que cette langue est originale : elle avoit peu de racines toutes tres-simples & non composées, elle n'étoit pas tant destinée à l'acroissement de la doctrine des hommes, qu'à la perfection de leurs mœurs; & c'est une fin à laquelle elle répondoit parfaitement. Les langues anciennes sont en général les moins composées, & par conséquent elles sont plus faciles & plus claires : mais d'un autre côté tant qu'elles sont restées en cet état, on les a trouvées aussi défectueuses qu'elles étoient aisées. C'est pourquoi l'on a été obligé de s'appliquer au progrès du langage. Sur tout à mesure qu'on a découvert les arts, les langues se sont

augmentées. Il a fallu forger de nouveaux mots pour exprimer les nouvelles idées que l'on a euës des choſes. C'eſt de là que les langues ont receu tant d'étenduë : & preſentement qu'elles abondent en mots, elles ſont plus embaraſſantes que lorſqu'elles en manquoient.

Les langues ont deux principaux inconveniens, la diverſité & l'inſtabilité.

Premierement s'il n'y avoit qu'une langue dans le monde, nous aurions plus de facilité que nous n'en avons à acquerir les ſciences. Nous pourions nous appliquer d'abord aux choſes, au lieu qu'il faut que nous emploïons une grande partie de notre temps à des mots; & ſouvent avec ſi peu d'utilité que la pointe de notre eſprit reſte émouſſée après une étude ſi rude & ſi deſagreable.

Lorſqu'on a ſurmonté les difficultés des langues, on a beau en

élever le prix & ſe croire avancé dans les ſciences : on ne tient encore rien de ſolide, & ſi l'on ne s'attache aux choſes qu'elles expliquent, on peut en entendre pluſieurs ſans être pour cela plus ſçavant. C'eſt à cette fin qu'on doit les aprendre, & la dure condition des ſciences eſt de dépendre des langues. En effet pour devenir ſçavant, il faut neceſſairement dévorer ce travail. C'eſt une mine qu'il faut creuſer. Avant que de ſe rendre maître du riche metail qui y eſt caché, on a bien de l'écume à ſéparer, & bien des obſtacles à détruire.

Quand je parle de la diverſité des langues, je ne dis point qu'elles ſoient toutes néceſſaires ; du moins ce n'eſt pas pour les ſciences en general : autrement il y auroit peu de ſavans acomplis : mais quoiqu'elles ne ſoient pas toutes néceſſaires, il y en a dont on ne peut ſe

paſſer, particulierement celles qu'on appelle ſavantes; & à cauſe de la liaiſon qui ſe trouve entre elles, il eſt difficile d'exceller en une, ſans avoir quelque teinture des autres. Cela eſt évident pour la langue Grecque & pour la Latine. On en doit encore être plus perſuadé à l'égard des langues Orientales qui ont plus de rapport enſemble.

Deux des langues qui paſſent pour les plus ſavantes, ſont la langue Arabe & la langue Grecque. Malheureuſement ce ſont les deux plus abondantes, & les deux plus difficiles qu'il y ait. Ceux qui ſçavent l'Arabe * nous aſſurent que cette langue abonde en ſynonimes, & qu'elle a plus de cinq cens mots differents pour ſignifier un lion, & près de mille pour ſignifier une epée: quantité qui ſuffit pour former une langue entiere, & qui

* V. VValton proleg. 14. §. 6.

égale presque le nombre des racines de la langue Hebraïque.

Pour ce qui est de la langue Grecque qui est savante sans contredit, on sçait assez combien elle est abondante. Il est vrai qu'elle n'a pas beaucoup de racines. Quelques-uns n'en comptent guere plus de trois mille * : mais en récompense elle a un nombre infini de composés. Si les racines en sont simples & resserrées, les branches en sont bien étenduës. Ajoutons à cela la multitude de ses dialectes, & toutes les différentes inflexions de noms & de verbes, qui en diversifient les mots & les distinguent: nous trouverons que le travail est immense pour ceux qui s'y appliquent. Ainsi la diversité des langues & l'abondance de celles qui ont le nom de sçavantes presentent un grand détour dans le chemin des sciences.

* VVilk. R. Ch. Cap. ult.

L'inſtabilité eſt le ſecond inconvénient des langues Quoiqu'il y en ait un grand nombre, ſi la nature en étoit fixe & la condition certaine, on pourroit s'y donner avec plus de confiance: mais leur inſtabilite jointe à leur multitude, nous jette dans des difficultés encore plus grandes. Les mots comme les autres choſes, ſont ſujets à la viciſſitude des temps: ils ſont dans un flux & reflux continuel, & ils n'ont preſque point de période fixe. L'uſage ſeul en eſt le maître; & comme cet uſage dépend du caprice des hommes, c'eſt à dire, de l'inconſtance même, il eſt preſque impoſſible que les langues aïent un autre ſort. Auſſi ſont-elles indépendantes de l'autorité des Princes. Ceſar, qui donna des loix à Rome, n'en a jamais pû donner à la langue de cette ville; & l'on regarda comme une loüange outrée le mot de ce Paraſite,

qui osa le flatter d'un semblable pouvoir. C'est donc l'usage seul qui en décide.

Nous n'en avons point de meilleur exemple que dans la langue Latine dont il est ici question. La langue que l'on avoit parlée peu après la fondation de Rome, n'étoit plus intelligible au temps d'Auguste. On a peine même à entendre présentement sans commentaire le langage qui étoit vulgaire quelques centaines d'années après; & moins de cent cinquante ans avant Ciceron. Pour en avoir des preuves, il ne faut que jetter la vuë sur l'inscription de la Colomne *Rostrale*, qui est encore existante, & dont l'Evêque Walton* nous a donné une copie Du temps de Ciceron cette langue étoit à son plus haut degré de pureté. Jusqu'alors elle s'étoit accruë. Depuis elle a toûjours été en déclinant,

* Proleg. p. 5.

&

& elle a duré bien peu dans ſon point de perfection. On a remarqué que ceux qui ſont venus aprés écrivent avec quelque mélange. Tite-Live même avoit ſa *Patavinité* ; & par ce mot je croirois qu'on a voulu lui reprocher quelques expreſſions ſingulieres de ſon païs natal. Plus le temps s'éloignoit plus la corruption étoit grande. Paterculus , Seneque &c. écrivent encore avec plus de mélange , juſqu'à ce qu'enfin les Romains ſe joignant à des nations étrangeres , chez leſquelles ils envoyoient des colonies , où recevant une foule de peuples barbares qui ſe retiroient chez eux , acheverent de corrompre leur langage.

La langue Grecque a eu le même ſort que la Latine. Il eſt vrai qu'elle a été vulgaire plus long-temps. Les Romains n'ayant commencé à cultiver les arts , ni travaillé à polir leur langue , qu'après

avoir ſubjugué la Grece, s'y perfectionnerent bien par le moyen des Grecs; & ceux-ci d'un autre côté ſe corrompirent par le commerce qu'ils eurent avec leurs vainqueurs, ou d'abord quand ils eurent été ſoumis à leur domination, ou enſuite lorſque l'Empire eut été transferé à Conſtantinople, & que cette Ville fut devenuë une nouvelle Rome & le ſiége de l'Empire. Depuis ce temps, la langue Grecque s'eſt alterée bien vîte: ce qui devoit neceſſairement arriver pendant que la Latine étoit la langue de la Cour, & celle dont on ſe ſervoit dans les actes & dans les Tribunaux, & que la Grecque étoit en quelque façon abandonnée au menu peuple. Peu de temps aprés Conſtantin & ſous l'Empire de Juſtinien, il eſt ſûr qu'elle étoit fort corrompuë. Nous le voyons dans les actes des Conciles de ces temps-là,

& dans les acclamations du peuple & du Clergé en pareilles occaſions. Du Cange nous en fournit des exemples dans la ſavante préface de ſon Gloſſaire Grec. [a] A meſure que nous deſcendons la corruption devient plus grande, comme ce ſavant homme le remarque. La conquête de Conſtantinople par les Francs fut un autre grand revers. L'inondation des Barbares, les Turcs qui renverſerent tout devant eux porterent le fatal & dernier coup. On peut voir dans Cruſius, [b] quel eſt à preſent l'état de cette langue, combien elle eſt corrompuë & pourquoi. On y aprendra que cette corruption conſiſte dans le mélange de la langue Latine, de la Turc-Arabe & d'autres; dans la ſéparation de mots qui devroient être liés; dans la liaiſon

[a] §. 7.

[b] Turco Græc. p. 99. 224. &c.

de mots, qui devroient être séparés, ou en d'autres fautes de l'ortographe qui eſt fort négligée maintenant parmi eux. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt que le langage d'Athènes Ville autre-fois ſi renommée pour les Sciences & pour l'éloquence, eſt à preſent plus corrompu & plus barbare encore que celui d'aucun autre endroit de la Grece; juſques-là même, comme Cruſius ajoute, qu'il n'y a perſonne de qui ce déplorable changement ne tirât des larmes.* Par toute la Grece la langue a tellement dégénéré de ſon ancienne pureté, qu'un homme qui ſçait le grec par etude ne peut pas entendre la langue preſentement vulgaire; & les Modernes entendent encore moins le Grec ancien.

Or parmi cette multiplicité & ce changement de langues, quel-

* Ib. p. 99.

les difficultés n'avons-nous pas à combatre ? quels doutes à fixer ? les mots ſont en ſi grand nombre qu'il eſt bien difficile de leur donner place à tous dans notre memoire ; & après cela nous tombons dans un nouvel embaras pour en déterminer le ſens. Il faut remonter à leur origine, les ſuivre dans leur progrès juſqu'à leur fin ; & en remarquer les différens temps & les différentes révolutions : Car les mots changent ſouvent de nature, ou même de ſignification ; & la véritable en eſt quelque-fois bien incertaine. Lorſque les langues ſont mortes, & qu'elles ne ſont plus vulgaires, ce n'eſt que par les livres qu'on peut découvrir la ſignification des mots : dailleurs n'en manque-t-il pas toûjours quelques uns, & combien ceux qui reſtent ont-ils de défauts ? S'ils ſont d'un uſage populaire, ſont-ils propres pour les

ſciences, qui ſont des choſes abſtruſes & peu aiſées à expliquer en termes clairs & précis ? Les termes des arts, par exemple, ſont obſcurs de neceſſité, parce qu'ils ont pluſieurs ſignifications & qu'ils comprennent p us d'une idée : ce qui ſeroit avantageux, & ſembleroit abréger l'étude des ſciences, s'il n'avoit fallu ſouvent d'amples commentaires pour expliquer un ſeul mot, que ces commentaires n'ont quelque-fois ſervi qu'à rendre plus douteux.

J'avouë qu'il eſt venu à notre aide des dictionaires tres-amples & compilés avec beaucoup de ſoin tant pour les mots que pour les Sciences & les Arts · mais outre le peu de raport qui ſe trouve entre les uns & les autres, ces livres ſont devenus ſi gros & ſi nombreux, que loin de nous procurer le ſecours qui nous étoit promis, ils ne font que nous embaraſſer.

Ceux qu'on a faits ſeulement pour la langue Françoiſe qui n'eſt pas encore une langue ſavante, quoiqu'elle s'en flatte aſſez, rempliroient une biblioteque. Un ſeul qui n'eſt pas le plus ample, a occupé toute l'Academie Françoiſe pendant quarante ans ; après quoi il n'a pas été exempt de cenſure. Malgré les ſoins qu'on y avoit apportés, on a cru qu'il avoit beſoin d'être corrigé. Nous voyons par là, qu'il eſt impoſſible de preſcrire des bornes à une langue, comme on ſe l'étoit propoſé par cet ouvrage. On a fait des dictionaires non ſeulement pour les langues, mais encore pour chaque ſcience & pour chaque art en particulier. Enfin ces ſortes de livres contiennent à preſent la plus grande partie des ſciences. Il ne nous reſte plus que de rendre aux dictionaires le même office qu'on a rendu aux biblioteques. Les bi-

blioteques étoient en trop grand nombre. On a jugé à propos de faire une biblioteque des biblioteques: [a] de même un dictionaire des dictionaires auroit son utilité. Il est sur qu'il y a dequoi faire un ample volume, & je m'étonne qu'on n'y ait point encore travaillé.

On a tenté de remédier à tous ces inconveniens par un livre intitulé, [b] *Real character and Philosophical language*. On s'est fort appliqué à mettre ce projet en exécution, & l'on esperoit beaucoup de sa réüssite, mais quelque plausible qu'il soit en apparence, il y a fort à craindre qu'il ne le soit que dans la théorie, & qu'il n'échouë au premier coup d'essai. Cette langue n'exprime point les mots, mais les choses;

a V. Ant. Teisser. V. Ph. Lab.

b *La langue Philosophique composée de caracteres.*

il

il faut convenir de la nature des choſes, avant que de pouvoir leur donner des marques & des caracteres ; & je déſeſpere que l'on en convienne jamais. Sans autre preuve, quand l'Evêque Wilkins forma cette entrepriſe, la diviſion en ſubſtance & accidens * étoit reçûë. Pour placer donc les choſes dans le rang qui leur convient ; ce qui fait toute la beauté de cette invention, il ſuit l'ordre où elles ſont de ſubſtance & d'accidens dans les Cathégories. S'il avoit à commencer préſentement, & qu'il voulût ſe conformer à la Philoſophie en vogue, il faudroit qu'il fît un nouveau plan, & qu'au lieu des accidens il prît les modes, qui ſont bien différens des accidens en nature & en nombre. L'Evêque Wilkins étoit un homme rare ; mais bien

* Real. Char. par. 2. v. 2.

rempli de projets : je crois que celui dont nous venons de parler, peut être mis en parallele avec ſon *Dedale* & ſon *Archimede*, & aller de pair avec ſon *Chariot volant*, & ſon *Voïage à la Lune*.

Dieu a établi la diverſité des Langues parmi les hommes, pour les punir de leur ambition. Peut-être pour la même raiſon n'a-t-il pas permis qu'on y ait remédié. On n'en eſt pas encore venu à bout ; & vrai-ſemblablement on n'y réüſſira jamais. Nous ne devons pas eſpérer d'unir ce que Dieu a diviſé. Sa providence en a ordonné ainſi, pour tenir en bride l'orgueil des hommes, qui tenteroient encore d'élever des Tours de Babel, ſans les difficultés inſurmontables qui les arrêtent.

CHAPITRE III.

De la Grammaire.

ON voit bien des gens qui négligent la Grammaire, & qui croyent qu'elle ne doit ſervir d'occupation qu'à la jeuneſſe. Cependant les plus grands hommes ne l'ont pas trouvée indigne de leur attention. Platon & Ariſtote parmi les Grecs; Céſar & Varron parmi les Latins en ont traité. La Grammaire dont nous nous ſervons aujourd'hui, & qu'on attribuë à M. Lily, a été faite par des perſonnes tres-célèbres. *Les Rudimens* ſont du Docteur *Colet* Doyen de Saint Paul; la Préface qui enſeigne l'uſage de cette Grammaire, eſt du Cardinal *Vvolſey*; la Syntaxe, qui en eſt la meilleure partie a été compoſée, ou corrigée par Eraſme;

& le reſte par d'autres perſonnes; de ſorte que c'eſt l'ouvrage de pluſieurs Sçavans. M Lily, ſous le nom de qui elle paſſe, n'a jamais voulu s'en faire honneur pendant ſa vie; & ſuivant les apparences, il n'y avoit pas le plus de part.

Si le temps nous avoit conſervé de Céſar & de Varron plus d'ouvrages ſur cette matiere que nous n'en avons, peut être ſeroit-ce un avantage conſidérable pour nous: mais tous ceux de Céſar ſont perdus; il ne nous reſte que quelques morceaux de Varron: ce ſont des ſecours qui nous manquent. Il eſt vrai que ſi l'on en juge par les fragmens, que nous avons de Céſar, nous n'avons pas fait une grande perte. Aulu-Gelle a parlé a de cet auteur en termes équivoques. Charisius b ancien

a l. 19. c. 8.
b l. 1. p. 69. 214. ed. Putſch.

Grammairien l'a cité deux ou trois fois pour le corriger : Et les endroits qu'il en a rapportés, paroîtront dignes de cenſure à tous ceux qui prendront la peine de les examiner. Pour ce qui eſt de Varron, ſes livres roûlent principalement ſur les étymologies des mots ; & les étymologies ne ſont pas de grande utilité à cauſe de l'obſcurité & de l'incertitude qui s'y trouvent.

Les Grammairiens ſuivans ſont encore plus imparfaits. Putſchius en a fait un ample recuëil. Contre la coutume des Editeurs, qui mépriſent rarement les auteurs qu'ils mettent au jour, il confeſſe ingenuëment qu'il y en a parmi eux, qui ne méritent preſque pas d'être imprimés. Comme la plûpart ont écrit dans un temps que les Sciences étoient en décadence, ou après que les Barbares ſe furent répandus dans l'Empire, il

n'eſt pas ſurprenant que ces Grammairiens ne faſſent rien d'extraordinaire, & que pendant qu'ils donnent des regles ſur la langue Latine, ils écrivent à peine dans un Latin ſuportable. Il ne faut pas même excepter Priſcien : malgré ſes recherches ſcrupuleuſes & la ſéverité avec laquelle il critique les autres, il ne ſe garantit pas lui-même de barbariſmes. Il ne faut que jetter la vuë ſur les premieres lignes de ſon livre, pour en juger.

Quelques-uns de nos Critiques modernes ont mieux réüſſi. Ils ſont par leur pureté & par leur élégance au-deſſus de pluſieurs anciens Grammairiens. Valla, Eraſme, & Linacer ont fait de grands efforts. Ils ont montré beaucoup d'intelligence en cette matiere : & enſuite, comme s'ils n'avoient rien fait de bien, Sanctius s'éleve, & après lui Sciop-

pius, qui réforment tout ce qui avoit paru auparavant. Ciceron & Quintilien étoient des aveugles auprès d'eux. Ils ont fait des découvertes, auſquelles pas un des Anciens n'avoit penſé. Il n'y a point eu avant eux de Grammaire qui n'ait été un amas confus d'obſervations très-mépriſables. Leur méthode eſt la ſeule véritable. Ils prétendent qu'elle eſt entierement appuïée ſur la raiſon; qu'elle contient peu de regles toutes aiſées, & qui n'ont preſque point d'exceptions. Néanmoins à l'examiner, on ne la trouvera pas moins fautive que les autres. Le grand principe ſur lequel Sanctius ſe fonde, eſt que les langues, & particulierement la Latine, ne dépendent pas uniquement de l'uſage; qu'on a obſervé une analogie, & que l'on peut rendre raiſon des idiomes des langues. Voilà ſur quel fon-

dement il établit une Grammaire raiſonnée. Peut-être cette opinion pourroit-elle ſe ſoutenir en quelque maniere à l'égard des mots hebreux, qui ont été formés ſur de juſtes conſidérations: mais dans la langue Latine dont il traite, qui depuis ſa naiſſance s'eſt accruë confuſément chez un peuple barbare, nous ne devons pas attendre une ſi grande régularité. Les Romains n'ont ſçu ce que c'étoit que Grammaire juſqu'au temps d'Ennius, où cette Langue avoit déja fait aſſez de progrès. Ils n'avoient donc point ſuivi de regles, en formant leur langage. Ainſi vouloir fixer maintenant l'analogie des mots, c'eſt mettre des bornes, où l'on n'a jamais eu deſſein d'en mettre, & imaginer des raiſons, auxquelles on n'a jamais penſé.

Si la Grammaire étoit auſſi ancienne que les Langues, nous

pourrions la rapporter à leur origine : mais puiſqu'elle n'a été inventée que comme une aide, & qu'elle n'a point été formée originairement comme une regle invariable, il faut l'accommoder à notre uſage, du mieux qu'il nous eſt poſſible, & ne nous pas figurer que les regles en puiſſent être certaines, & ſans beaucoup d'exceptions.

Examinons-en quelques points en peu de mots.

Premierement, pour parler des Lettres, nous ne ſommes pas d'accord ſur leur origine, qui ſerviroit bien à fixer nos Alphabets. A la verité les Lettres Latines ſemblent dériver des Lettres Grecques, les Grecques des Phéniciennes, & les Phéniciennes des Hébraïques. On a tâché de prouver cela, tant par l'Hiſtoire, que par le rapport des Lettres, en tournant les caracteres Hébreux

à main droite, ſelon notre maniere d'écrire. Mais comment répondre après à l'objection ſuivante ?

Cadmus, qui apporta les Lettres Phéniciennes chez les Grecs, n'en apporta, dit-on, que ſeize. Il en avoit donc laiſſé quelques-unes en arriere. Car depuis que nous avons eu des écrits en Phénicien ou en Hébreu, l'Alphabet de chacune de ces Langues a toûjours été fixe, & de la même étenduë qu'il eſt à préſent : ce qui eſt évident par pluſieurs Pſeaumes & chapitres chiffrés avec les Lettres de l'Alphabeth. S'il y avoit plus de certitude ſur l'origine des Lettres, il ſeroit moins difficile d'en déterminer le nombre, & d'en fixer la valeur ; mais on ne ſçait que décider ſur ces deux points ; & les Critiques ſont en grande diſpute à l'égard de quelques Lettres, ſçavoir ſi c'en eſt, ou non.

2°. Nous rencontrons des difficultés également grandes, ſoit dans l'étymologie, ſoit dans l'analogie : ce qui provient de ce que les Langues ont été formées par le hazard, & non par aucune regle certaine. Lorſque Varron écrivit ſon livre *de Lingua Latina*, certainement l'analogie étoit problématique. Il apporte pluſieurs raiſons pour & contre. Il oppoſe tant d'argumens, & des objections ſi fortes, qu'il faut convenir que la queſtion eſt demeurée douteuſe. Dans le même ſiècle, Pompée propoſa une difficulté * touchant l'analogie d'un mot, à la plûpart des Sçavans de Rome, du nombre deſquels étoit Ciceron. Ils ne pûrent la réſoudre, & elle reſta indéciſe. S'ils étoient ſi indéterminés, eux qui avoient plus de facilités que nous dans leurs recherches, en ce qu'ils

* V. A. Gell. l. 10. cap. 1.

étoient moins éloignés de l'origine ; qu'ils avoient plusieurs monumens de l'Antiquité, & que la langue Latine étoit encore vivante chez eux ; à plus forte raison devons-nous l'être, nous qui vivons dans un temps si éloigné, & qui n'avons pas les mêmes secours. Nous sommes réduits à tirer nos plus grandes lumieres des livres qu'ils nous ont laissés ; & l'avantage que nous avons au-dessus d'eux, est de pouvoir en profiter. C'est pour cela que nous les suivons de près, & que nous nous en rapportons beaucoup plus à l'usage des auteurs anciens & approuvés, qu'à la raison des mots, qui ne restent jamais dans un état fixe & certain. Combien y en a-t-il d'assez conformes à l'analogie, & dont les Sçavans de nos jours se servent, qui pour n'avoir point été employés par les Anciens, sont non seulement

desapprouvés, mais encore regardés par les Critiques comme des mots qu'on doit proscrire ? Vossius * en fournit un nombre infini d'exemples. Peu de personnes feroient difficulté de se servir des mots, *incertitudo*, *ingratitudo*, & d'autres semblables : ils n'ont rien qui soit desagréable, ni qui blesse l'oreille ; neanmoins nos Critiques modernes les ont condamnés, parce que les meilleurs Auteurs classiques ne s'en sont point servis, & qu'il semble qu'ils les aïent évités, quand ils les ont rencontrés dans leur chemin, en paraphrasant, ou mettant des mots Grecs à la place. Il s'est trouvé tant d'irrégularités dans les mots, & tant de diverses opinions entre ceux qui en ont traité, que quelques personnes ont pris le parti de la négative, & n'ont point voulu admettre d'a-

* de Vit. Sermon. Sparsim.

nalogie ni dans le Grec, ni dans le Latin.

3°. Nous ne ſommes pas plus heureux dans l'étude de la Syntaxe, ſoit que nous nous attachions aux regles, ſoit que nous ſuivions l'autorité des meilleurs Auteurs. Le nombre des regles eſt devenu à charge. La quantité des excéptions eſt encore plus embaraſſante. Si nous en croyons Scioppius, nos Grammaires ordinaires contiennent cinq cens regles ſur la Syntaxe ſeule des noms, des verbes, & des participes. Il n'y a preſque pas une de ces regles qui n'ait pluſieurs excéptions. Il en eſt de même à proportion des autres parties de la Syntaxe; & ce travail prend beaucoup de notre temps. Voulons-nous avoir recours aux autorités? Les Critiques ont été ſi ſévères, & ſi impitoïables, qu'à peine ſçavons-nous quel Auteur nous devons

ſuivre. Ciceron, qui eſt le plus irréprochable, n'a pas été exempt de leur cenſure. Ils ne l'ont pas plus épargné que les autres. Valla & Eraſme lui ont reproché des ſolleciſmes: *Diutiùs commorans Athenis.. erat animus ad te ſcribere.. & quum in animo haberem navigandi.* a Ce ſont-là des paſſages marqués à ce ſujet. Ciceron n'a pas été regardé de ſon temps comme il l'eſt de nos jours; il paſſe parmi nous pour le modele de la langue Latine. Atticus b dans une Epître qu'il lui addreſſe, l'accuſe d'écrire en mauvais Latin; & pour le prouver, il lui oppoſe le ſtile élégant de Térence. Quelque eſtime que nous faſſions de Ciceron, Térence pour lors l'emportoit donc ſur lui. On peut dire qu'ils ont des defauts l'un & l'au-

a Vid. Eraſm. Cicer. Dial. op. tom. 1. p. 813. V. Valla. lib. 1. cap. 25.
b l. 7. Ep 3.

tre, auſſi-bien que tous les auteurs en général.

4°. La prononciation a cauſé de grandes diſputes ; & elle a été ſur-tout négligée dans la langue Grecque. Il ſembleroit que c'eſt une matiere peu ſuſceptible de conteſtation. Cependant la négligence de la prononciation a fait un tort conſidérable à cette Langue. Les Grecs modernes ayant fait peu d'attention à la valeur de leurs lettres, ont mêlé & confondu les ſons de leurs diphtongues. Ils ont réduit deux ſons en un ; & à la fin ils ont écrit pluſieurs mots, comme ils les prononçoient : ce qui a beaucoup contribué à la corruption de leur langue. Cette prononciation défectueuſe a été apportée par les Grecs réfugiés en Italie. Elle s'eſt répanduë de-là par les livres dans la plus grande partie de l'Europe, juſqu'à ce qu'elle ait trouvé ici en

en Angleterre deux hommes tres-célebres, qui l'ont arrêtée, tous deux Profeſſeurs l'un après l'autre en l'Univerſité de Cambridge, *Thomas Smith*, & *Jean Cheek*. Comme cette conteſtation n'eſt pas bien connuë, & qu'elle peut donner quelque éclairciſſement ſur la prononciation du Grec, je rapporterai ſuccinctement cette guerre grammaticale.

Sur la fin du regne d'Henri VIII. *Smith* & *Cheek* commencérent à obſerver les mauvais effets que cauſoit la défectuoſité de la prononciation grecque. Ils remarquérent que l'on avoit perdu les ſons de pluſieurs voyelles & de pluſieurs diphtongues ; que c'étoit ce defaut qui privoit la langue de ſon ancienne beauté, de ſon véritable eſprit, & de ſon caractere propre, & qui la rendoit languiſſante & inſipide. Dans cette prononciation ils ne ſen-

toient point cette harmonie, ni ces périodes coulantes, qui avoient acquis un ſi grand nom aux anciens Rhéteurs & Orateurs Grecs. Ils ne pouvoient eux-mêmes faire paroître d'éloquence dans leurs diſcours ni dans leurs harangues, parce que la beauté & la varieté des ſons leur manquoient: c'eſt ce qui les fit penſer à une réformation. * Ils conſulterent la plûpart des anciens Rhéteurs & des anciens Auteurs Grecs, qui avoient traité des ſons; & comme ils y trouverent dequoi introduire un changement, ils ſe mirent à travailler, du conſentement de la plûpart des Sçavans de l'Univerſité. Il y eut d'abord quelques petites contrariétés: mais enſuite l'approbation fut preſque générale.

* V. *Cheek*, de Ling. Gr. Pronunt. Diſput. cum Steph. Vuint. Sparſ.
V. *Smith*, de Pronunt. Ling. Gr.

Cromvvel étoit alors Chancelier de l'Univerſité. Les réformations n'étoient pas ſi dangereuſes ſous lui que ſous *Gardiner* ſon ſucceſſeur, qui étoit ennemi de toute nouveauté. Ce dernier fut un obſtacle pendant quelque temps. Il s'attribua un pouvoir que Céſar n'a jamais pris, de donner des loix aux paroles. Il écrivit à *Cheek* alors Profeſſeur en Grec, de quitter ſa nouvelle méthode, qui cependant étoit l'ancienne & la véritable. *Cheek* ne parut pas entierement ſoumis à ſa volonté. *Gardiner* lui envoya en ſon nom, & au nom du Parlement, un ordre qui a quelque choſe d'extraordinaire. Pour abréger, je n'en rapporterai ici que deux ou trois articles.

Quisquis nostram potestatem agnoscis sonos Litteris sive Græcis sive Latinis ab usu publico præsentis sæculi alienos privato judicio affingere ne audeto.

Diphtongos Græcas, nedum Latinas, nisi id diæresis exigat, sonis ne diducito.

αι ab ε, & ει ab ι sono ne distinguito; tantùm in orthographia discrimen servato; η, ι, υ, uno eodemque sono exprimito.

Ne multa. in sonis omnino ne philosophator, sed utitor præsentibus.

A tous ceux qui reconnoiſſent notre puiſſance, défenſes ſont faites de donner de leur autorité privée aux Lettres Grecques ou Latines des ſons différens de ceux que l'uſage du ſiècle préſent a autoriſées:

Pareillement, de doubler les ſons des diphtongues Grecques ou Latines, à moins que l'on n'y ſoit obligé par diéreſe.

Comme auſſi de diſtinguer dans la prononciation *αι* d'*ε*, & *ει* d'*ι*; deſorte que la différence ſoit obſervée ſeulement dans l'ortographe. Nous entendons que *η*, *ι*, *υ*, n'aïent qu'un même ſon.

En un mot, nous défendons abſolument de rafiner ſur les ſons; & voulons que l'on ſe ſerve de la prononciation ordinaire.

Après la publication de cette ordonnance, il n'y eut plus moyen de ſuivre des opinions particulieres. Il falut obéïr, & s'en rapporter à *Gardiner*, juſqu'au changement qui ſurvint dans la Religion. On profita de cette conjoncture, pour faire dans la langue Grecque une réformation, qui a toûjours ſubſiſté depuis. Quoi qu'il en ſoit, la diſpute fut traitée avec beaucoup de chaleur & d'érudition.

Gardiner inſiſtoit principalement ſur l'uſage, & ſur l'autorité des Grecs modernes ; les autres oppoſoient l'antiquité, ou la maniere des plus anciens Auteurs. Pluſieurs des Rhéteurs Grecs s'engagerent dans la diſpute, auſſi-bien que d'autres Auteurs, qui pour ſoutenir quelques-unes de leurs expreſſions, ſe crurent obligés de prendre parti. On ſeroit étonné de l'érudition qui fut ré-

panduë ſur un ſi maigre ſujet. Il eſt aſſez viſible de quel côté eſt la victoire. Un auſſi grand homme que Du Cange n'auroit pas été embaraſſé à ſe déterminer là-deſſus, s'il n'avoit eu de la prévention pour un parti.

Mais en voilà plus qu'il ne faut ſur des ſubtilités de Grammaire. Ceux qui en voudront davantage, trouveront dequoi ſe ſatisfaire dans l'Evêque Wilkins.* Je me ſuis principalement arrêté ſur les points qu'il a laiſſés en arriere.

* R. Char. lib. 1. cap. 4. &c.

CHAPITRE IV.

De la Rhétoriqne & de l'Eloquence.

LE but de la Grammaire eſt de nous enſeigner à parler correctement ; celui de la Rhétorique eſt de nous apprendre à orner un ſtile, qui auparavant n'étoit que correct. A conſidérer les choſes avec préciſion, il y a de la différence entre l'éloquence & la Rhétorique : celle-ci établit des regles ; l'autre les met en pratique. On peut être bon Rhéteur, & Orateur tres-médiocre. Quintilien donne peut-être d'auſſi bonnes regles que Ciceron ; du moins ſa méthode eſt meilleure & mieux ſuivie. Pour Ciceron, il eſt tellement Orateur, qu'il ne ſçauroit l'oublier. Pendant qu'il ne doit être que Rhéteur, il étend & orne ſes phraſes, & nous donne

donne des exemples au lieu de regles. Cependant qui voudroit égaler les déclamations de Quintilien, ſuppoſé qu'elles ſoient de lui, aux Oraiſons de Ciceron, ne donneroit pas, ce me ſemble, une grande opinion de ſon jugement.

Chez les anciens Romains, il y a eu des Orateurs & quelque éloquence · nous en avons des preuves dans leur hiſtoire preſque du temps des Tarquins; mais c'étoit une éloquence naturelle, & ſans art. La Rhétorique n'étoit point encore connuë parmi eux; ils en ignorerent même le nom pendant quelques ſiecles. Ils n'avoient point de mot, pour l'exprimer; & ils furent obligés dans la ſuite d'en emprunter un des Grecs.* Les mauvais effets qu'elle produiſit à Rome, nous font connoître les premiers temps

* Quinct. lib. 2. cap. 4.

de ſon regne. Elle avoit cauſé des tumultes & des troubles dans la Grece, ſur-tout à Athenes, où elle étoit le plus en vogue. La ſeule Ville de Lacédémone, d'où elle avoit été bannie, & où l'on ſe ſervoit d'un ſtile ſimple & ſerré, étoit reſtée plus tranquille: auſſi dès qu'elle eut été une fois introduite à Rome; dès que les *Gracques*, les *Brutus*, & pluſieurs autres eurent commencé à haranguer le peuple, il n'y eut plus de calme dans cette Ville: ce ne fut que ſéditions continuelles, que guerres inteſtines; elle perdit enfin cette liberté, pour laquelle il ſembloit qu'elle fût armée: & les diſputes ne ſe terminerent que par la ruine de la République.

Avant que les choſes fuſſent venuës à la derniére extrémité, l'Orateur Romain avoit bien prévû ce qui arriveroit. C'eſt pourquoi il commence ſon livre

de[a] la Rhétorique, par douter ſi cet art a fait plus de bien dans le monde, qu'il n'y a cauſé de maux. Puiſqu'un Orateur, en traitant de l'éloquence, a formé un pareil doute, nous ne devons pas héſiter à nous déterminer.

Pour ne point parler des ſuites, qu'il ne faut pas imputer aux choſes, qui ſont en général bonnes ou mauvaiſes ſelon les perſonnes qui en font uſage, nous conſidererons l'art en lui-même. Si c'eſt un avantage pour un art d'avoir été traité par des perſonnes qui y fuſſent habiles, celui-ci devroit plus approcher de la perfection, que la plûpart des autres. Ciceron, qui eſt un des plus grands Maîtres qu'il y ait jamais eu, a fait ſur ce ſujet d'aſſez amples ecrits. Il y en a deux[b] entre autres: dans le premier il traite des diffé-

[a] de Invent. Rhet. lib. 1.
[b] de Oratore. Orator, ſive Brutus.

rens Genres, & établit les regles qu'il faut obſerver pour parvenir à l'éloquence: dans le ſecond il fait le portrait d'un parfait Orateur. Sans s'ériger en Juge d'un ſi grand Maître, on peut dire que comme ceux qui forment le dialogue du premier traité, ont des ſentimens bien différens l'un de l'autre; ainſi dans le ſecond l'Orateur ſemble ne pas s'accorder avec lui-même. Dans l'un il ne décide rien; dans l'autre il demande l'impoſſible. Dans ce dialogue, qui a tant d'air de vérité, que quelques Sçavans l'ont pris pour une conférence réelle, les interlocuteurs ſont également profonds, & raiſonnent avec une force égale. Comme Ciceron n'a point pris de rolle, le lecteur reſte dans l'incertitude, & ne ſçait quel parti prendre. Son Orateur eſt un modelle trop parfait, inimitable, purement imaginaire, &

par conſéquent inutile dans la ſociété des hommes, pour laquelle l'éloquence eſt deſtinée. Lui-même il ne lui donne un être qu'en idée ; & il avoüe qu'il ne peut exiſter que dans notre imagination. En effet, en quel autre endroit peut-on le trouver, ſi toutes les qualités qu'il requiert ſont néceſſaires à un Orateur ? Il faut premierement qu'il ait les diſpoſitions du corps & de l'eſprit ; ſans quoi les roüës de la machine chargées & appeſanties, ne pourront avancer que lentement. Il faut qu'il ait une invention aiſée & féconde pour lui fournir des idées, une forte imagination pour les répréſenter, une heureuſe mémoire pour les retenir, & un jugement délicat & exquis pour les mettre dans l'ordre où elles doivent être. Il faut qu'il ſçache le Droit public, la Coutume de ſon païs, l'Hiſtoire ponr en tirer des

exemples, la Logique pour y insinuer la force du raisonnement, la Morale pour démêler les passions & pénétrer dans les mœurs des hommes; qu'il soit touchant & pathétique. En un mot ayant à traiter de tout, il faut qu'il n'ignore rien : & ce qui tient plus du paradoxe, il faut aussi qu'il soit homme de probité; qualité qui accompagnoit si rarement l'éloquence des Païens, que Cicéron & Quintilien ne sont pas peu embarrassés à la trouver dans les Orateurs Grecs & Romains. La connoissance générale des choses ne lui suffit pas, s'il n'y donne les ornemens nécessaires. Il doit avoir tout l'art possible, & en même temps sçavoir le cacher; car dès que l'art paroît, il manque son coup; il ne peut plaire, encore moins persuader; la nature seule produit cet effet. Un Orateur n'est point accompli,

s'il ne ſe préſente agréablement: il ne ſuffit pas qu'il ſoit éloquent dans ſes paroles ; il faut qu'il le ſoit dans ſes regards, qu'il ait des geſtes décens, & un air perſuaſif, enfin la prononciation que Démoſthene exigeoit, comme la premiere, comme la ſeconde, & comme la troiſieme condition néceſſaires pour faire un Orateur parfait. C'eſt de cette éloquence extérieure que ſes harangues recevoient la grace qu'on y trouvoit ; & nous ne devons pas être ſurpris de ce qu'elles nous plaiſent moins en les liſant, qu'elles ne plaiſoient, lorſqu'il les prononçoit, puiſqu'il y manque les trois qualités qu'elles avoient alors.

Si un Orateur ne ſçauroit être parfait ſans toutes ces conditions, nous ne devons pas eſperer d'en voir jamais un qui le ſoit. Ciceron qui les exige, eſt le ſeul qui

ait pû les avoir. Il avoit le génie le plus heureux ; & ſon génie étoit ſoutenu des plus grands ſecours de l'art, que l'étude avoit joints à ſes talens naturels. On pourroit donc le propoſer pour l'unique modelle de l'éloquence : lui que Quintilien [a] oppoſe à tous les Orateurs Grecs ; lui à qui il donne la force de Démoſthène, la douceur d'Iſocrate, l'abondance de Platon ; lui qu'il appelle, non pas homme, mais l'éloquence même, juſqu'à dire qu'on peut juger du progrès qu'on fait dans les Lettres par le plaiſir qu'on prend à lire ſes ouvrages. Néanmoins Ciceron n'étoit pas goûté de tous ſes contemporains. Outre qu'il trouva des critiques parmi ſes ennemis ; un deſquels fit un traité contre [b] lui ſous un titre fort mépriſant, il ne contenta pas non

a lib. 10. cap. 1.
b Largius Licinius apud Gell. l. 1. cap. 17.

plus tous ſes amis. Brutus l'accuſa d'être diffus dans ſes écrits, & d'y manquer de force & d'énergie : Et Quintilien [a] venant à s'expliquer, nous dit qu'il appelle Ciceron un Orateur parfait, ſeulement dans l'idée, qu'on applique communément à cette expreſſion: car à la rigueur, loin de ne deſirer aucune perfection en lui, il nous informe des defauts qu'on lui reprochoit, [b] comme d'être enflé & ampoulé, de faire trop de répétitions, de n'être pas bien lié dans ſa compoſition, & d'avoir un ſtile trop languiſſant. Dans le dernier ſiècle encore, lorſque les Sciences commencerent à ſe rétablir, & qu'on étudia Ciceron preſque juſqu'à négliger nos Bibles, un de nos grands Critiques ne put jamais approuver la latinité de cet Ora-

a lib. 12. cap. 1.
b lib. 12. cap. 10.

teur, ni en entendre [a] la lecture sans dégoût.

Les Sçavans n'ont point encore déterminé quelle est la plus élégante de ses pieces : autrement nous sçaurions mieux celle que nous devrions prendre pour regle. Le Chevalier Temple propose, comme un exemple du pouvoir de l'éloquence, l'Oraison pour Ligarius [b], & il faut avoüer que cette action est singuliere & remarquable.

Un grand Orateur avoit à parler devant un grand Juge de l'éloquence. Car César, au sentiment même de Ciceron, étoit un des plus éloquens hommes de son temps. Ce Prince ne respiroit que vengeance contre Ligarius; il étoit entierement résolu à le condamner & à le perdre : on l'en-

a *Certè Linacer Ciceronis dictionem nunquam probare potuit, nec sine fastidio audire.* V. Gard. Epist. ad Cheek. p. 176.

b p. 313

gage avec beaucoup de peine à entendre Ciceron ; il y consent par formalité sans aucune disposition à se laisser persuader; mais à peine a-t-il commencé à l'entendre, qu'il se sent émû & touché: Et quand Ciceron vient à parler de la bataille de *Pharsale*, le conquérant ne se sent plus, il est transporté hors de lui-même, & laisse tomber des papiers de ses mains : enfin malgré sa résolution, il absout le criminel qu'il avoit condamné dans son cœur.

Je pense en avoir dit assez sur le pouvoir de l'éloquence : mais la force en est si grande, & l'effet si étonnant en cette occasion, qu'on pourroit être curieux d'en rechercher la cause. Si cette Oraison eût été perduë, les Sçavans n'auroient pas manqué d'élever leurs voix, pour regreter d'un ton lamentable la perte d'une piece si achevée. Elle existe

encore ; quoiqu'elle ſoit excellente dans ſon eſpéce, comme toutes les autres de Ciceron, on ne dira pas qu'on ne puiſſe la lire, ſans être ravi en extaſe.

Suppoſons que l'éloquence ait une force invincible, comment perſuade-t-elle en cet exemple & dans les autres? Ce n'eſt point par des argumens raiſonnés, qui devroient être les véritables moyens de convaincre un homme raiſonnable : c'eſt par des motifs tout différens, & par des topiques * propres à étourdir un Juge, & à ſurprendre ſa perſuaſion.

Céſar avoit réſolu avec raiſon de punir un ſi grand criminel, ſcélérat ſans retour, qui plongea par la ſuite ſes mains dans le ſang de ſon libérateur. Auſſi l'Orateur

* Ce ſont de certains chefs généraux, aux quels on peut rapporter toutes les preuves dont on ſe ſert dans les diverſes matieres qu'on traite.

ne cherche pas tant à lui remontrer l'injuſtice de cette réſolution, qu'à attendrir ſon cœur ; il le prend par ſes paſſions, comme par ſon foible ; il lui répréſente la Bataille de Pharſale, la gloire qu'il avoit acquiſe par la victoire, & les honneurs qu'il avoit mérités par ſa bonté. Il le traite de pere, tandis qu'il le regarde en lui-même comme un uſurpateur ; il lui demande la grace de Ligarius, comme dûë aux prieres des Romains, qui avoient été tant de fois les témoins & les objets de ſa clémence. Voila quels ſont les topiques que l'on tire de la Rhétorique. L'éloquence ne ſert pour l'ordinaire qu'à tromper notre jugement ; elle nous fait prendre l'ombre pour le corps, & nous croïons qu'elle nous conduit par les lumieres de la raiſon, pendant qu'elle flatte nos paſſions & nos ſens. Ses plus fortes preuves

consiſtent dans un tour artificiel de mots, & dans de belles expreſſions, qui tombent & perdent leur force, ſi-tôt qu'on en fait une exacte analyſe.

Il y a peu de gens qui ne s'imaginent que Séneque a beaucoup d'énergie; ſes penſées paroiſſent pompeuſes. Preſque chacune de ſes lignes ſemble renfermer une Sentence; & chaque Sentence ſemble fondée ſur la raiſon. Néanmoins un Maître en l'Art de penſer [a], qui a pris la peine d'examiner quelques-unes des plus ſublimes expreſſions de ce Philoſophe, a remarqué qu'il n'a guere plus que la pompe des mots. Il a fait auſſi la même remarque ſur deux autres Auteurs; mais l'un [b] ne peut pas être nommé ici à propos, & l'autre ne mérite pas de

a Malebranche, *Recherche*, part. 3. liv. 2. chap. 4.

b Tertullien. *c* Montagne.

l'être : ils ſont tous deux connus ; on les cite autant que les autres, dont les penſées ſont plus ſolides.

Il ne ſuffit pas de dire que c'eſt la faute de ces Auteurs, & qu'on ne doit aucunement s'en prendre à l'éloquence. La fin de l'éloquence eſt la perſuaſion : nous avons le plus ſouvent affaire au peuple, qui pour être nombreux, ne renferme pas ordinairement les hommes les plus intelligens. Il faut donc nous proportionner à leur portée, ſi nous voulons les perſuader : autrement nous devons nous attendre à ne pas réüſſir. Une comparaiſon bien placée tient lieu d'argument auprès d'eux ; & une belle maxime a plus d'effet, qu'une raiſon ſolide. Comme ils n'ont point d'autre guide que leur imagination, ils ſont frappés des images ſenſibles ; & comme ils ne ſont pas d'une capacité ſuffiſante pour appro-

fondir, ce qui eſt le plus aiſé & le plus ſuperficiel les perſuade davantage: enfin ils ſeront faciles & crédules, & ils prendront les apparences pour la vérité, ſi nous ne trouvons le ſecret de leur communiquer les lumieres qu'ils n'ont pas. De-là vient que l'éloquence n'a jamais été floriſſante, ou du moins qu'elle n'a pû parvenir à une grande perfection, ſi ce n'a été chez des peuples, dont les eſprits étoient au-deſſus du commun, tels que les Athéniens & les Romains. De-là vient auſſi que les plus ſçavans hommes ne ſont pas toûjours les Orateurs qui réüſſiſſent le mieux, ſoit au Barreau, ſoit en Chaire, parce qu'ils ſont trop au-deſſus de la portée du peuple. Ils tirent trop haut; il ne faut pas s'étonner s'ils manquent leur coup. On me dira peut-être qu'il y a une véritable éloquence, que les Sçavans feront toûjours

toûjours capables de goûter ; j'en tombe d'accord : mais c'eſt bien en reſſerrer les bornes. Car les Sçavans ne ſe rendent qu'à des réflexions ſolides, qu'à des conſéquences juſtes, qui ſont plus du reſſort de la Logique, que de la Rhétorique.

Après avoir parlé ſi amplement de l'éloquence des Anciens, il eſt preſque inutile que je m'arrête à celle des Modernes. Quelques Auteurs, qui ſe ſont déclarés pour ces derniers en d'autres ſortes de ſciences, ont dit que ſi l'éloquence n'avoit point eu de perfection chez les Anciens, il ne faloit pas eſperer qu'elle en eût davantage chez les Modernes. Quoi qu'il en ſoit, nous ne laiſſerons pas d'en dire quelques mots.

Les François ſe ſont le plus attachés au progrès de cet art ; ils ont chez eux une Académie fon-

dée pour travailler à l'embelliſſement & à la pureté de leur Langue. Les membres de cette Académie ont paſſé des jours entiers à diſcuter la propriété d'un mot ; ils n'ont pas apporté moins de ſoins à étudier les ornemens du diſcours & l'harmonie de leurs périodes : mais on peut, ce me ſemble, avancer qu'à rafiner tant, ils ſont tombés dans le défaut d'une trop grande exactitude, & qu'en voulant embellir leur Langue, ils l'ont énervée ; ils y ont affecté tant de délicateſſe, ils l'ont renduë ſi fleurie & ſi fardée, qu'ils en ont ôté ce qu'elle avoit de plus mâle : & j'ai quelquefois penſé que ce n'étoit pas un bon préſage pour ces Académiciens, d'avoir donné leur premier prix d'éloquence à une femme.* C'eſt certainement un défaut, que d'être trop exact dans

* Mademoiſelle de Scudery.

le choix des expreſſions. Une période hardie, quoique contre les regles, plaira davantage qu'un ſtile toûjours ſi meſuré. Une négligence qui n'eſt point portée à l'excès, eſt ſouvent une beauté & un ornement de ſtile: au lieu que des périodes, pour être toûjours nombreuſes, deviennent fades, & laſſent l'eſprit. Quelques membres de l'Académie Françoiſe ont cenſuré aſſez librement ce defaut, & ſe ſont mocqués avec raiſon de certaines perſonnes qui perdoient mal à propos leur temps, ſoit à arranger des mots, ſoit à éviter des termes rudes & peu harmonieux. Malgré cela quelques-uns de leurs confreres n'ont pas laiſſé d'être ſcrupuleux dans leur ſtile, preſque juſqu'à un degré de ſuperſtition. Car que peut-on dire de moins de celui qui a compoſé un grand ouvrage en cinq volumes,

dans [a] lequel il a évité un mot commun [b], & preſque inévitable, ſeulement parce qu'il ne lui plaiſoit pas. Mr Vaugelas emploïoit-il mieux ſon temps, lui qui a été trente années à traduire Quinte-Curce : encore a-t-il laiſſé cet ouvrage imparfait, tout petit qu'il eſt. A propos dequoi je remarquerai que de cinq ou ſix différentes traductions qu'il a laiſſées à la marge de ſon livre, la premiere a été généralement approuvée comme la meilleure.[c] Ses premieres penſées étoient naturelles, & les autres ont paru plus gênées & plus tirées.

Mr Péliſſon dans ſon Hiſtoire de l'Académie, nous a donné un Panégyrique du Roy ſon Maître. C'eſt apparemment un eſſai de l'éloquence Françoiſe : il y eſt en cinq langues différentes ; chacun

a M. de Gomberville. V. Hiſt. Acad. Franç. p. 50. *b* Car. *c* ibid. p. 213.

le peut lire en celle qu'il ſçait, & voir en quelque maniere à quel degré de perfection l'éloquence eſt parvenuë chez nos voiſins. Il eſt vrai que la traduction Angloiſe eſt pitoïablement eſtropiée, & tout-à-fait différente du ſens de l'Auteur. Mais à en juger par l'original, je ne crois pas que M. Péliſſon ait répréſenté ſon Héros avec d'auſſi belles couleurs, que Pline a peint Trajan, que Ciceron * a peint Pompée & Céſar.

Les mêmes Académiciens dans cette Hiſtoire & dans la Préface de leur Dictionaire, nous ont promis une Rhétorique. Nous ne la tenons pas encore. Comme ils doivent commencer par une Grammaire, s'ils y mettent à proportion autant de temps qu'au Dictionaire, il y a apparence que la Rhétorique eſt réſervée pour notre poſtérité, & que nous

* Pro Lege Manil. Pro Marcel. & pro Lig.

ne la verrons pas.

Les Anglois ne ſe ſont pas donné tant de peines que leurs voiſins ; ils n'ont pas eu, comme eux, la précaution d'établir des Académies, pour travailler au progrès de l'éloquence ; mais en quelque état qu'elle ſoit chez eux, on ne peut pas leur reprocher d'avoir fait de vaines tentatives. Les François ont compoſé ſur ce ſujet d'amples volumes ; ils les ont fort vantés ; & à peine ſçai-je que les Anglois en aïent fait aucun, ſoit que leur génie les porte à préférer l'énergie du ſtile à la beauté, ou que par confiance en leur force naturelle, ils mépriſent les ſecours de l'art. Leurs voiſins* les ont accuſés d'avoir un goût d'éloquence qui n'eſt pas fort agréable ; & de commencer le plus ſouvent leurs diſcours par quelque

* V. Com. ap. Journal des Sçavans, an. 65. p. 100.

Prophétie, ou par quelque hiſtoire ſurprenante. Suppoſé que cela fût, ce ne ſeroit pas tant un effet de leur incapacité, que de leur condeſcendance au caractere d'un peuple trop attentif aux prophéties & aux hiſtoires merveilleuſes.

Depuis deux cens ans qu'on a fait cette remarque pour la premiere fois, l'éloquence a eu pluſieurs révolutions ; & préſentement elle eſt bien différente de ce qu'elle étoit. A la vérité tous ces changemens en démontrent l'incertitude, & nous portent à croire qu'elle dépend en quelque maniere du caprice, & que le fondement n'en eſt ni ſtable, ni bien établi.

Il ne faut pas remonter bien haut, pour trouver encore de ces temps de ténèbres, pendant leſquels l'éloquence pouvoit bien être au même point qu'on dit l'avoir remarqué dans un ſiècle a-

veugle, où les fables étoient à la mode, & où le peuple étoit entretenu dans l'ignorance, & conduit par le récit des merveilles. Sous le regne d'Henri VIII. on s'eſt appliqué aux Sciences; on a recherché la pureté de la langue Latine. Les Auteurs même, qui ont écrit en Anglois au temps d'Eliſabeth, ſemblent avoir imité le ſtile de Ciceron, ſoit en faiſant de longues périodes, ſoit en jettant ſouvent le verbe à la fin de la phraſe. On a plutôt dégénéré, qu'on ne s'eſt perfectionné dans le regne ſuivant. La plûpart des Ecrivains y ont eu un ſtile trop recherché; rien ne plaiſoit ſans une meſure & une cadence bizarre de mots. Sous Charles II les Auteurs ont quitté cette maniere d'écrire: mais ils ont inſéré dans leurs diſcours tant de paſſages Grecs & Latins, que nous aurions peine aujourd'hui à ne les pa

pas accuſer de pédanterie. L'on ſçait bien quel goût d'éloquence a regné pendant les derniers troubles, ſur-tout dans la Chaire. Il ſembleroit que la remarque de nos voiſins ſe rapporte à ce temps-là. L'éloquence conſiſtoit en comparaiſons fréquentes, en exemples bizarres, & en mille autres puérilités: ce qui charmoit le peuple, juſqu'à le mettre hors de lui-même, & à ébloüir ſa raiſon.

On auroit lieu de croire que cet art eſt maintenant à ſon plus haut degré, & que nous pourrions nous flatter qu'il ne manque rien à la force & à la ſolidité de ces diſcours qui ſe débitent preſque tous les jours parmi nous ſur toutes ſortes de matieres: cependant je ne voudrois point aſſûrer, qu'il ne paroîtra pas dans la ſuite quelque choſe de plus parfait, ou du moins de plus agréable; & que notre poſterité ne trouvera

point dans notre éloquence autant de défauts, que nous en trouvons dans les Ouvrages de nos Ancêtres. Leurs écrits sans doute n'étoient pas moins admirés dans leur siècle, que nos pièces les plus vantées le sont dans celui-ci. C'est pourquoi nous ne devons pas, sans considérer ce que les autres pourront faire, nous applaudir trop de ce que nous avons fait, à moins que nous ne voulions nous proposer pour modelles de l'éloquence, & ôter à nos descendans la liberté de juger de nous, comme nous jugeons de nos prédécesseurs.

Pourquoi l'éloquence ne pourroit-elle pas être différente selon les temps, aussi-bien que selon les lieux? La différence en est constante selon les lieux. Une nation trouve ridicule ce qu'une autre admire. Les Orientaux sont d'un goût si éloigné du nôtre, que no

plus beaux Ouvragess leur sem-
bleroient fades & insipides, s'ils les
entendoient. Accoutumés qu'ils
sont à des expressions sublimes &
élevées, rien ne fait impression
sur eux, que ce qui est tiré du so-
leil, de la lune, & des étoiles. Il
devroit y avoir plus de confor-
mité dans notre voisinage; ce-
pendant les François & les Ita-
liens, qui ont pris tant de peine,
& qui ont emploïé tant de temps
à polir leur stile, ne laissent pas
de se reprocher les uns aux autres
des imperfections; & le goût de
ces deux peuples ne s'accorde pas
avec le nôtre. Chaque nation re-
marque des fautes dans ses voi-
sins, & ne considere pas qu'ils ont
les yeux ouverts sur les siennes.

CHAPITRE V.

De la Logique.

LA Logique, que l'on nomme aujourd'hui *l'Art de penser*, ſupoſe la foibleſſe de notre eſprit, puiſqu'elle a pour but de former notre jugement. Ainſi nous ne devons pas tirer trop de vanité de l'habileté avec laquelle nous avons trouvé des regles ſur cet Art, & inventé des argumens. Il nous ſeroit plus glorieux de n'en avoir pas beſoin. Il ne faut point de Logique à Dieu, qui voit toutes choſes *intuitivement*. Mais notre entendement eſt borné; & nous ſommes obligés d'inférer une choſe d'une autre, de chercher des *moyens*, & d'étayer, pour ainſi dire, notre raiſon.

Ce qu'on avoit fait avant Ariſtote ſur cette matiere, étoit peu

onſidérable. La Logique *Eleatique* n'étoit qu'un art de diſputer, & l'Académique un art de douter. Ce Philoſophe y a fait de ſi grands progrès, que depuis ſon temps ceux même qui l'ont mépriſé, ont emprunté de lui les premiers principes du raiſonnement. Mais comme rien ne peut parvenir d'abord à la perfection, on a remarqué bien des defauts dans ſa Logique.

La Logique ſe réduit proprement aux quatre principales opérations de l'eſprit. Ariſtote a traité les deux premieres fort légerement, pour ne rien dire de plus; & il n'a point parlé de la quatrieme. Il a paſſé la plus grande partie de ſon temps ſur la troiſieme; & il en a traité ſi amplement, que ſa Logique n'eſt en effet qu'un art d'argumenter. Cette découverte lui fait honneur: bien des gens l'ont admirée

à l'excès. Un Auteur * moderne l'a appellée *le plus grand effort de l'esprit humain*. Il est beau, je l'avoue, d'avoir inventé l'art de réduire à de certaines regles nos pensées vagues & nos raisonnemens sans suite, & de les faire conclure en *mode* & *figure*. Mais si l'on considere la nature d'un sillogisme, par combien de côtés il peut être faux dans la matiere & défectueux dans la forme; si l'on pense que les termes & les propositions doivent convenir ensemble, & répondre aux idées que nous avons des choses; que ce sont-là deux points qu'il est très difficile de réunir, & que d'ailleurs la plus petite erreur dans une proposition, la moindre ambiguité dans un mot peuvent gâter un sillogisme, on aura peu d'esperance d'en rendre jamais un bien concluant, un si parfait

* Rapin, Réflex. sur la Log. p. 375.

qu'il ne soit point susceptible de quelque distinction.

C'est pour cela sans doute que Bacon [a] a cru qu'il étoit nécessaire d'inventer une autre espece de Logique.

Je ne parle ici que des principales operations de l'esprit. Si je voulois entrer dans un plus grand détail, il y a dans Aristote peu de choses, qui n'aïent été exposées à la critique de nos Modernes. Quelques uns même ont douté si les livres qu'on lui attribuë, étoient de lui, parce qu'ils n'y trouvoient point cette fluidité de discours, dont parle Ciceron. Cela ne suffit pas pour les faire croire supposés. Les raisons que Pic de la Mirande a [b] apportées là-dessus ont plus de vrai-semblance : mais je m'en raporterois plutôt à Strabon. [c] Il dit qu'après la mort d'Aristote, ces

a Novum Organum, p. 50. 132.
b Tom. 2 p. 688. &c. *c* V. lib. 13.

livres ont été long-temps renfermés ſous terre, où la moiteur les a corrompus & mutilés ; & que quand on les eût transferés de Grece à Rome, ils y furent encore eſtropiés par des Copiſtes ignorans : enſorte qu'il eſt difficile de ſçavoir ce que nous avons d'Ariſtote.

La Logique en uſage parmi les Romains tenoit plus de la Rhétorique, que de la Logique ; autant que nous en pouvons juger par les endroits où ils en ont parlé. Les Stoïciens ont eu d'abord la vogue à Rome, avant qu'Ariſtote y fût bien connu. Leur Logique avoit plus d'apparence que de ſolidité ; elle rouloit ſur la pompe des mots, & elle conſiſtoit principalement à donner des couleurs plauſibles aux choſes qui n'étoient pas probables. En cela ſeul elle étoit du goût des Romains, à qui cet art ne plaiſoit guere qu'au-

tant qu'il pouvoit ſervir à l'éloquence. Ciceron a ſuivi Ariſtote, ſur-tout à l'égard des *lieux*, qui ont le plus d'affinité avec la Rhétorique. On ne laiſſe pourtant pas de reconnoître qu'il n'a pas négligé les Stoïciens. S'il ne l'a point avoüé, c'eſt qu'ils n'étoient plus de ſon temps dans une aſſez grande réputation.

Les Romains n'ont rien fait d'important ſur ce ſujet. Ils ont eu peu d'occaſions de ſe ſervir de Logique; & ils ont au beſoin emprunté d'Ariſtote, ce que nous en trouvons chez eux. Ils menoient une vie active; & il ne paroît pas qu'ils ſe ſoient jamais amuſé beaucoup à diſputer. Quand Ciceron a commencé à revivre dans ces derniers temps, on a eſſaïé de rétablir par lui cette ancienne Logique. Les gens de goût délicat, ne pouvoient ſuporter Ariſtote dans l'état où il étoit. Entêtés de

Ciceron, ils croïoient qu'on devoit emprunter de lui toutes les Sciences en particulier. Ciceron se vit porté au-delà de son ressort: on mit ses topiques au pillage, pour en faire une Logique; & des personnes d'un mérite singulier s'en mêlerent.

Rien ne marque mieux qu'il faut que les hommes se renferment dans leurs propres limites. Cette matiere est si étrangere & si pesante dans leurs mains, qu'ils ne lui donnent qu'une forme tres-commune. Ils aportent à la vérité quelques objections raisonnables contre Aristote. Jusques-là ils sont dans leur sphere: mais veulent-ils avancer d'eux-mêmes quelque proposition nouvelle? Ils font de vaines tentatives, & se tirent si mal d'affaire, que l'on voit bien qu'ils sont hors de leur élément, & qu'ils n'entendent rien à la Logique.

Ce que je dis ici regarde seulement les premiers Réformateurs des Sciences. *Ramus*, qui a marché sur leurs traces contre Aristote, les a surpassés. Il nous a donné un sistême plausible. Pour ce qui est de l'Ouvrage de Valla, je ne le mets pas au même rang. On l'a bien lu; il a été bien commenté, quand il a paru au jour. Il semble qu'on n'en fasse plus de cas présentement; & bien-tôt suivant les aparences, on en aura perdu la mémoire.

Bacon a connu mieux que la plûpart des autres les defauts de cet art. La Logique ordinaire, avec tous les changemens qu'on y avoit faits, n'a pû le contenter. Il lui a paru qu'elle n'avoit point assez de solidité, & qu'elle dépendoit trop des mots. Comme il étoit d'un génie entreprenant, il a projetté une autre Logique, dont le plan est dans son *Novum Orga-*

num. C'eſt une nouvelle maniere d'argumenter par *induction.* Il faut, ſelon lui, que tous nos raiſonnemens ſoient établis ſur la connoiſſance des choſes, c'eſt à dire, ſur les obſervations & ſur les expériences. Mais ſon projet tend plutôt à un art univerſel, qu'à une Logique préciſe. Supoſé qu'il ſoit poſſible de le réduire en pratique, un ſeul homme ne peut faire une induction ſi étenduë, ni exécuter un deſſein ſi vaſte durant ſa vie. Je ne crois pas même que pluſieurs perſonnes jointes enſemble en vinſſent à bout. Bacon a beau ſe figurer que ſa méthode eſt aſſûrée. Une circonſtance contraire dans une expérience renverſeroit l'induction qu'il propoſe, de même qu'un mot équivoque dérange un ſillogiſme. Il ſuffit d'examiner quelque endroit de l'Hiſtoire naturelle contenuë dans ſon livre,

pour reconnoître combien il ſeroit difficile dans le raiſonnement de tirer avantage de ſon induction. D'ailleurs, quoiqu'il accuſe les Logiques ordinaires de dépendre trop des mots, il me ſemble qu'il eſt tombé dans le defaut qu'il a condamné : car que penſer de ſes *idola tribûs*, *idola ſpecûs*, *Fori*, *Theatri* ; & de ſes *inſtantiæ ſolitariæ*, *migrantes*, *oſtenſivæ*, *clandeſtinæ*, *conſtitutivæ*, &c. ce ſont de beaux mots pour exprimer des choſes fort communes.

Lorſque Bacon eut montré un chemin qui conduiſoit l'entendement à la liberté, on le ſuivit bien-tôt avec ardeur. L'entendement aſpire à être libre, auſſi-bien que la volonté ; & les hommes courent après la liberté, ſans conſidérer ſi elle les égare. On a obſervé que *les Carteſiens* n'étoient point amis de la Logique. Leur Chef ne nous a rien laiſſé ſur

cet art, à la reſerve de quelques expreſſions répanduës dans ſes Ouvrages, à moins qu'on ne veüille appeller Logique ſon *Traité de la Méthode*, qui cependant tient plus de la Métaphyſique. Après que ce Philoſophe a douté de tout, il s'empare d'un premier principe, qui ſemble être trop circulaire, pour ſervir de baſe ſolide à notre raiſonnement. Il veut prouver l'être d'un Dieu par la vérité de nos facultés, & la vérité de nos facultés par l'être d'un Dieu. N'auroit il pas mieux fait de ſuppoſer que nos facultés ſont certaines? Nous nous ſervons d'elles dans toutes nos preuves & dans toutes nos conſéquences. Si nous ne les ſuppoſons certaines, nous demeurons court, & nous ſommes arrêtés à chaque pas. J'infere de-là qu'il y a plus de raiſon à ſupoſer qu'à douter.

La *perception* des choſes par

es idées, n'eſt pas mieux établie. Elle a paru plauſible, avant qu'on l'eût examinée : mais enſuite elle a bien perdu de ſon crédit, parce que les idées des hommes ſur les mêmes objets ſe trouvent tres-différentes ; & même par raport aux choſes apperçuës le plus clairement & le plus diſtinctement. Il y a peu de ces idées qui n'aïent été conſidérées avec ſoin. Ceux qui ont travaillé en dernier lieu à perfectionner cette méthode, les ont rejettées en grande partie ; & ils en ont ſubſtitué d'autres, qui n'ont pas eu plus de ſuccès que les premieres. Nous ne ceſſerons point de diſputer ſur la maniere de penſer, juſqu'à ce que nous convenions de quelque regle pour meſurer nos penſées. Et comment eſperer que cela arrive jamais, tant qu'on ne cherchera que la liberté, & que les hommes ſe licencieront à former de nou-

velles idées? Je ne ſuis point ennemi de la liberté de penſer: mais je ſouhaiterai toûjours que nous aions quelque regle pour nous conduire. Une regle ne gêne point la liberté: au contraire elle la rend plus parfaite. Sans cela nous ne nous accorderons jamais; & je crains que nous ne tombions à la fin dans la confuſion. On nous a propoſé pour premiere regle une *perception* claire & diſtincte; & pour ſeconde la conformité de nos idées avec la réalité des choſes: mais ce n'eſt pas une bonne marque pour l'une ni pour l'autre qu'il y ait une grande différence de ſentimens ſur des objets qu'on avoit crû être apperçus le plus clairement, & par des idées tres-conformes à la nature de ces mêmes objets. La difficulté conſiſte à découvrir cette conformité, & à rendre nos penſées claires & diſtinctes: car tout homme a des idées,

dées, qui ne ſont claires que pour lui-même.

On pourroit me faire quelques reproches, ſi j'oubliois ici *l'art de penſer*, qu'on attribuë à Mr Arnauld. Il en a tiré d'Ariſtote la plus grande partie. Il a ſeulement appliqué des idées nouvelles aux termes anciens. On reconnoît par-là qu'il n'eſt pas ſi aiſé d'inventer une nouvelle Logique, qu'une nouvelle Philoſophie; & on a lieu de croire que celle-ci n'eſt pas entierement d'accord avec la raiſon: autrement il ſeroit plus facile de concilier la Logique & la nouvelle Philoſophie. Cet Auteur ſe prévaut de ce qu'il ſe ſert d'exemples utiles; & il reprend les autres Logiciens d'en avoir apporté de communs. Eſt-ce un defaut de ſe conformer à la fin qu'on ſe propoſe. Les exemples ſont d'uſage pour éclaircir, & pour expliquer une difficulté.

C'eſt à quoi des exemples com-
muns & ordinaires ſont tres-pro-
pres. Mr Arnauld tire des Scien-
ces ceux qu'il donne. Il faut, pour
les entendre, qu'un homme ſoit
déja ſçavant: ce que la Logique
qui n'eſt qu'une introduction aux
Sciences, ne ſuppoſe pas. Elle doit
être à la portée des commençans
& traitée comme une méthode
pour les aider à s'avancer.

La *Médecine de l'eſprit* eſt le
dernier ſiſtême que j'aïe vû. On
l'a plus eſtimé que tous les autres.
Pour moi, je m'imagine que la
bonne opinion qu'on en a, durera
juſqu'à ce qu'il en paroiſſe un
nouveau. Il eſt dangereux de
cenſurer un Auteur, dont la ré-
putation eſt ſi bien établie. Qu'il
me ſoit pourtant permis de dire
que ſa médecine paroît trop forte
pour les conſtitutions de la plus
part des hommes. Il avance l'in-
faillibilité de ſes remedes, avec

une oſtentation qui ne convient qu'à un Charlatan. [a] Sa vanité ne m'a pas donné des ſentimens bien favorables de lui. Il fait peu de cas des Logiciens qui l'ont précédé. Il montre que *la perception* qui a paſſé auprés d'eux pour un ſigne ſi évident de vérité, n'eſt ſouvent qu'un effet de l'imagination. [b] C'eſt pourquoi il prend ſon *Criterium* plus haut, & il le place dans la *conception*, ou dans un degré de la penſée encore plus élevé. Mais que nous importe, que la certitude de nos connoiſſances réſide dans la *perception*, ou dans la *conception*? ce n'eſt pas là l'eſſentiel. Nous demandons qu'on nous mette dans une voie ſûre; & je ne vois pas qu'on nous avance beaucoup, de nous dire que nous ne devons convenir de rien, avant que de l'avoir conçu. Le ſeul effet

a Medicin. ment. Præf.
b Ibid. par. 2. p. 43.

avantageux que cette opinion puiſſe produire, eſt de nous faire entendre combien nous ſommes bornés. Car ſi nous ne ſommes aſſûrés de rien, que nous ne l'aïons conçu, nos connoiſſances ſont bien étroites, puiſqu'il y a peu de choſes que nous concevions parfaitement. Cet Auteur, après tout, ſemble bien penſer; il eſt ſeulement trop rêveur pour être un grand Logicien. Tous ceux qui liront ſa *Médecine du corps*, conviendront que j'ai ſujet de parler ainſi. Il n'y a pas d'apparence qu'il ſoit long-temps en vogue, ſi ſes regles de raiſonnement ne ſont pas plus convenables à l'eſprit, que ſes regles de ſanté le ſont au corps.

CHAPITRE VI.

De la Philoſophie morale.

NOus pouvons conſidérer la Morale de deux manieres; ou comme habitude, telle qu'elle eſt en nous; ou comme regle, en ce qu'elle nous fournit des lumieres pour nous conduire. De quelque façon qu'on la regarde, elle eſt bien imparfaite & bien foible ſans le ſecours de la révélation; car la Philoſophie eſt auſſi incapable de donner des regles, que la nature de les pratiquer: c'eſt dequoi la plûpart des Philoſophes, & quelques grands eſprits ſe ſont apperçus. Ils ſe ſont tellement égarés dans la recherche de la félicité, qu'ils ont enfin reconnu leur égarement, & l'embaras que cauſoit en eux le deſordre des paſſions. Enſuite il n'a

pas été en leur pouvoir de se tirer de la confusion, & d'entrer dans la véritable voye.

Les Philosophes s'étoient perdus dans la contemplation de la nature, quand Socrate remarqua que de telles spéculations seroient toûjours vaines & infructueuses; & il passa de cette recherche stérile à la conduite des mœurs. Il a eu des opinions morales plus sûres & plus solides que la plûpart des sectes suivantes. Il a pensé plus judicieusement de Dieu, de l'immortalité de l'ame, des récompenses futures; & ce sont-là les principes qui appuïent, & qui doivent diriger la pratique des vertus. Mais quoiqu'il ait été plus éclairé que les autres, il s'exprime d'une maniere si douteuse & si embarassée, qu'on ne sçauroit avoir en lui une entiere confiance. Sa Philosophie est presque toute remplie de maximes sans

ordre; & il les débite avec beaucoup d'incertitude. Les paroles qu'il prononça en mourant, tems où il avoit le moins à craindre, ſont ſi pleines de défiance, qu'elles n'encourageront pas d'autres hommes à le ſuivre. Il croit ſon opinion probable, à cauſe de la convenance qu'elle a avec la bonté Divine & avec l'ordre de la Providence; & il ne la donne pas comme établie ſur des principes certains, capables de raſſûrer les hommes, & de les porter à faire leur devoir, malgré les difficultés épineuſes qui accompagnent ordinairement la vertu.

Platon n'a preſque fait que copier Socrate. Le triſte ſort de ſon Maître l'avoit effraïé; & il parle encore avec plus de reſerve & de timidité. Le plus beau de ſes Dialogues n'eſt proprement qu'une hiſtoire des opinions de Socrate, & des diſcours que ce

Philoſophe a tenus à ſes écoliers avant que de mourir. * Socrate & Platon ont évité de dogmatiſer; ils ont plutôt paru douter que décider. Ainſi nous ne devons pas nous attendre à trouver de la certitude, où l'on n'en a point voulu mettre.

Ariſtote, en traitant de la félicité, a réduit la Morale en ſiſtême. Il l'a diviſée & ſubdiviſée, ſelon ſes différens objets; & il s'eſt acquis de la réputation par l'ordre juſqu'alors inconnu, qu'il a donné aux vertus, & par toutes les diſtinctions qu'il en a faites. Cependant il ne paroît pas qu'il ait beaucoup réüſſi dans ſa Morale. Celle de Platon dans les raiſonnemens vagues de ſes Dialogues, a quelque choſe de plus agréable & de plus inſinuant, que la méthode d'Ariſtote, où il a répandu beaucoup de ſéchereſſe.

* V. Platon. Phædon.

Pour

Pour les autres Philoſophes, ils ont tous de faux principes. Les Stoïciens, qui ont été les plus rigides & qui ont crû avoir atteint la plus grande perfection, n'étoient pas les moins extravagans. Leur maxime étoit de vivre conformément à la nature ; & de la maniere dont ils l'entendoient, c'étoit renoncer à l'humanité même. Car il faloit ſe dépoüiller de tous ſentimens humains, pour joüir de la félicité qu'ils promettoient. Le ſage, ſelon eux, pouvoit être puiſſant, comblé de richeſſes, heureux même au milieu des tourmens ; & ils prétendoient qu'aucune ſituation ne pouvoit le déranger. Enfin ils lui donnoient quelque choſe au-deſſus de la Divinité.* Leur Philoſophie étoit un paradoxe continuel : elle avoit un beau dehors ; elle ébloüiſſoit ceux

* V. Sen. Ep. 53. Eſt aliquid quo ſapiens antecedat Deum.

qui s'arrêtoient à la ſuperficie ; & ce n'étoit en effet qu'une oſtentation de ſageſſe.

Il ſeroit ennuïeux de raporter les diverſes opinions des Philoſophes payens. En peu de temps le nombre en devint ſi grand, que de-là les Scéptiques prirent occaſion de conteſter la vérité de tout, & de ſoutenir qu'il n'y avoit rien dans le monde de vrai ni de faux, de bon ni de mauvais. Ils mettoient leur ſouverain bien dans une parfaite indifférence, livrant l'entendement à l'*Ataraxie*, & la volonté à la *Métriopathie*.* C'étoit là rencherir encore ſur les Stoïciens : car ſi les Stoïciens ſe diſoient inſenſibles aux peines, ceux-ci par une idée encore plus Romaneſque, faiſoient profeſſion de goûter les plaiſirs, même ſans les reſſentir. Pyrrhon leur Chef, qui floriſſoit du temps de Zenon, étoit

* V. Sext. Empiric. lib. 1. cap. 12.

ſi frappé de ce principe d'indifférence, qu'il avoit honte de ſe ranger, quand un chariot ou quelque bête ſauvage ſe rencontroit ſur ſon chemin ; & ſans le ſecours de ſes amis, il auroit infailliblement perdu la vie en pluſieurs occaſions. Il fut convaincu de ſon erreur, lorſque ce chien, dont parle Diogene Laërce [a], le ſurprenant au moment qu'il ne s'y attendoit pas, le fit treſſaillir & reculer ; & il fut contraint d'avoüer que des principes imaginaires comme les ſiens, ne pouvoient ſe ſoutenir.

Du temps de Varron, l'extravagance avoit tellement multiplié les opinions, qu'il en compte deux cens quatre-vingt-huit [b] ſur le ſouverain bien ſeulement. Puiſqu'il y avoit tant de contrariété touchant la fin derniere, à la-

a lib. 9. Vit. Pyrrhon.
b V. Aug. de Civ. Dei, lib. 19 cap. 1.

quelle tous les hommes aſpirent
& ſur quoi il ſemble qu'ils de
vroient réünir leurs lumieres, s'il
en ont; nous pouvons aiſémen
nous imaginer comment ils s'ac
cordoient ſur d'autres fins moin
importantes & ſur les devoir
particuliers. Il n'eſt pas beſoin qu
je le faſſe voir; il en eſt parlé par
tout, & tous les Traités de Mo
rale peuvent nous en inſtruire.

La Morale n'eſt pas, ce me ſem
ble, ſi imparfaite parmi nous
qu'elle l'a été parmi les Philoſo
phes. Nous avons un meilleu
guide, & des préceptes plus cer
tains pour nous conduire. Nou
ſentons cette vérité, tant que nou
nous attachons à ces préceptes
mais quand nous nous en écar
tons, nous ne manquons pas d
nous égarer.

En un mot, un homme d'u
cœur droit & de bonne conſcien
ce, n'a pas beſoin d'être bien pr

fond dans la Morale de l'Evangile, pour connoître son devoir : mais la corruption de notre cœur nous porte à rafiner, & à faire des Commentaires favorables à nos passions. L'envie qu'on a de ménager ses plaisirs, ou de se soustraire à quelques peines, nous gâte le jugement sur les devoirs de la Religion. Si l'on craignoit autant le peché, que l'on appréhende les mortifications temporelles, il y auroit peu d'occasions, où il seroit nécessaire de consulter les Casuistes.

CHAPITRE VII.

De la Physique.

TOute la Nature est l'objet de la Physique, & son étenduë passe les bornes de l'esprit humain. C'est une mine inépuisable, où nous creusons toûjours, sans en trouver jamais le fond. Quoique cette science ait en vûë une matiere sensible & pour ainsi dire palpable; cependant, lorsque nous voulons l'approfondir, & en raisonner d'une maniere philosophique, elle s'échape à nos sens. Il s'y présente des difficultés aussi grandes, que dans la contemplation des choses les plus sublimes. Rien n'est plus commun, rien n'est plus facile à distinguer, que la matiere épaisse & le mouvement extérieur: mais nos sens font bien des recherches inutiles sur la

matiere ſubtile, & ſur le mouvement interne. C'eſt pourtant ce qu'il faut connoître, pour rendre raiſon de la plûpart des opérations de la nature. Je laiſſe à la Mécanique la conſidération de la matiere épaiſſe & du mouvement viſible. Un Philoſophe doit ſuivre la nature juſques dans ſes retraites les plus cachées & dans ſes mouvemens les plus ſecrets: mais qu'il eſt difficile de ne la point perdre de vûë. Ceux qui ſe ſont apliqués le plus à cette étude, ſavent combien elle eſt profonde. Plus ils pénétrent, plus ils découvrent de labirintes & de détours. Leur curioſité reſte ſans ſuccès. Tout leur travail n'aboutit qu'à l'admiration. Il faut qu'ils ſe contentent d'adorer la Sageſſe Divine; & ils ſont contraints d'avoüer que les ſecrets de la Nature, ainſi que ceux de Dieu, ſont impénétrables à l'homme.

Ariſtote, qui a porté le raiſonnement ſi loin, ne nous a pas donné de grands éclairciſſemens ſur les vérités phyſiques. Au lieu de compoſer ſa Philoſophie ſur des obſervations d'après la nature, il a inventé de ſon chef un corps de Phyſique, auquel il a tâché enſuite d'accommoder les différens phénomenes. Ses argumens convenoient bien dans la Logique : mais ils étoient déplacés, & ils l'ont égaré en cet endroit, où les obſervations devoient plutôt le conduire. S'il en fait quelques-unes, elles ne tiennent pour l'ordinaire rien de la Philoſophie ; & elles ſont preſque connuës de tout le monde. Ses quatre élémens n'ont rien de ſubtil, & laiſſent l'entendement au même point où il étoit. Ses trois principes * ne l'élevent guere davantage. Ce Philoſophe a expli-

* *La matiere, la forme, & la privation.*

qué le premier, d'une maniere qu'on ne peut l'entendre; & le dernier n'eſt pas un principe, à moins qu'on ne veüille reconnoître pour un principe ce qui ſupoſe l'abſence & l'inéxiſtence d'un autre. Il nous dit d'abord que toute connoiſſance nous doit venir par les ſens; & après il quitte ce moïen, & a recours au miniſtere de la raiſon. Mais ſa Philoſophie eſt aſſez décriée préſentement: elle n'a pas beſoin qu'on la rabaiſſe davantage.

Il eſt inutile que je rapporte ici les opinions des autres anciens Philoſophes. Les Modernes en ont relevé pluſieurs. Elles ont été réfutées, & ſont tombées pour la ſeconde fois. Celle de *Thales* & de la ſecte *Ionique* qui admettoit l'eau comme le principe de toutes choſes, a été rappellée de nos jours; & l'on a tâché d'expliquer le déluge par ce principe. Copernic &

ſes ſectateurs ont embraſſé l'opinion de Pytagore & de la ſecte *Italique*, qui plaçoient le Soleil au centre du Monde, & qui prétendoient la Terre mobile. *La Tranſmigration des ames* même, qui eſt un des plus étranges ſentimens de Pytagore, a trouvé depuis peu parmi nous un défenſeur[a], qui l'a ſoutenuë dans un ſens modifié & conforme peut être à celui de ce Philoſophe. *L'ame du monde*, *la préexiſtence des ames*[b], & les autres opinions de Platon, ont eu un fort parti. Pluſieurs autres opinions qu'on a renouvellées de notre temps, n'ont guere que la grace de la nouveauté. Sans cela elles plairoient moins: mais il ſeroit aiſé de faire voir qu'elles viennent des anciens Philoſophes. Comme il n'y a rien de ſi abſurde

a M. Bulſtrode.

b Cette opinion eſt expliquée dans un livre Anglois, intitulé: *Lux Orientalis, or an Enquiry*, &c. imprimé à Londres en 1662.

qu'ils n'aïent dit, de même ils n'ont rien dit de si extravagant, qu'on ne l'ait adopté.

De toutes les opinions anciennes, celle de Démocrite & d'Epicure Fondateurs de la Philosophie des atômes ou corpuscules, s'est rétablie avec le plus de succès : mauvais présage pour la Réligion, que ceux qui ont expliqué la formation du monde par les regles de la Mécanique, aïent été suivis si généralement. C'est de Mr Descartes que je veux parler. J'aurois tort, il est vrai, de l'accuser d'Athéïsme, puisqu'il suppose que Dieu a imprimé le premier mouvement à la matiere, après l'avoir créée : mais il est blâmable d'abandonner ensuite la vaste machine de l'Univers aux loix de la Mécanique, & de croire que tous les corps aïent pû se produire, sans que le premier Moteur y concourût de nouveau. Cette

idée eſt impie, & le raiſonnement de l'Auteur ſe détruit de lui-même. Je n'entreprendrai pas de réfuter ſes principes de mouvement. On a démontré qu'ils étoient la plûpart évidemment faux; ainſi les conſéquences qu'il en tire, ne doivent pas être fort juſtes. Je dirai ſeulement que la notion qu'il a de la matiere, eſt incompatible avec le mouvement. L'eſpace & la matiere ſont la même choſe pour lui. Suivant cette ſupoſition il n'y a point de vuide. Or peut-il y avoir du mouvement dans un lieu rempli. Le mouvement n'eſt qu'un déplacement des corps qui ſe ſuccedent les uns aux autres. Comment ces corps changeront-ils de place, s'il n'y en a point pour les recevoir dans le lieu voiſin? Et y en a-t-il, ſi tout eſt rempli?

Voici encore une autre objection. Avant que la matiere ſub-

tile, propre à s'accommoder aux petits eſpaces qui ſe formoient entre les corps ſolides d'un plus grand volume, eût été produite; par quel moïen ces corps ne s'embaraſſoient-ils pas l'un l'autre, ſi l'on n'admet d'abord quelque matiere fluide & fléxible, qui ait facilité leur mouvement? Mr Deſcartes s'imagine répondre à cette difficulté, en attribuant aux corps un mouvement circulaire. Pour moi je crois que cette raiſon tombe d'elle-même. Il y a, ce me ſemble, de l'abſurdité à dire que de petits atomes puiſſent faire mouvoir la machine de l'Univers. Le mouvement eſt un des principes favoris de Mr Deſcartes. Accordez-lui le mouvement & la matiere; il prétend réſoudre les plus grandes difficultés de la nature. C'eſt une choſe bien remarquable, que ſa Philoſophie ſoit plus défectueuſe par les fonde-

mens que par le reſte. Car ſi on les ſupoſe bien établis, les autres parties ſe ſoutiennent aſſez. Mr Deſcartes a tiré cette hypotheſe de ſon imagination, & ne s'eſt pas mis en peine de conſulter la nature. Il lui étoit indifférent de ſoutenir *le plein* ou *le vuide*. Si le Pere Merſenne * lui eut dit que *le vuide* étoit autant à la mode, & auſſi conforme au goût du ſiècle, que *le plein* ſembloit l'être alors, nous euſſions eu une hypotheſe fondée ſur *le vuide*. Elle auroit été ſans doute auſſi ſpécieuſe & auſſi apparente, peut-être même plus plauſible, que celle que nous avons préſentement, puiſqu'elle auroit répondu au deſſein qu'il avoit formé d'abord. Ses premieres idées avoient été pour *le vuide*; & il n'a pris la voye contraire, que par les avis, & ſous la conduite du Pere Mer-

* V. Rapin. Réflex. p. 413.

enne ſon ami. N'eſt-il pas éton-
ant de voir aujourd'hui des
ommes entêtés d'une hypotheſe,
ui n'a aucun fondement dans la
ature, & que l'Auteur lui-mê-
me n'a jamais cruë telle ? Elle a
u bien des Cenſeurs ; on l'a réfu-
ée ſolidement dans toutes ſes par-
ies : mais perſonne n'y a mieux
éüſſi, que l'Auteur du *Voïage du Monde de Deſcartes*. S'il n'eſt pas
oûjours déciſif, il eſt par-tout
ngénieux ; il attaque cette hy-
potheſe de la maniere dont elle
doit être attaquée : car on ne peut
mieux répondre à une fiction que
par une autre.

On nous a appris à faire diſtin-
ction entre hypotheſes & Theo-
ries ; que celles-ci ſont des réfle-
xions ſubtiles, où nous conduit
l'examen de la nature ; & que les
hypotheſes ſont de pures viſions.
Je ſerois bien-aiſe de voir une
théorie ſi raiſonnable. La plus

plauſible que j'aie encore vûë, eſt
fondée ſur une hypotheſe, ſçavoir
la croute de la terre, & la fente de
ſon écorce. Ne ſont-ce pas là de
véritables ſupoſitions ? Du moins
je n'ai pas l'eſprit aſſez fin, pour
comprendre ce que cette théorie
a de plus ſolide, que l'hypotheſe
ſur laquelle elle eſt établie. Il ne
me paroît pas que les autres théo-
ries aïent plus de ſolidité. Elles
ſemblent d'abord rendre raiſon
de tous les effets naturels ; & en-
ſuite on trouve toûjours quelque
phénomene qui y eſt contraire.
Par exemple la théorie du Doc-
teur B... eſt fort bien inventée.
Mais il n'a pas fait une aſſez
grande proviſion d'eaux pour le
déluge. Et comment veut-il que
les ruiſſeaux & les rivieres cou-
lent, s'ils ne deſcendent de lieux
élevés ? Il y a dans la théorie de
Mr W... un grand fond d'imagi-
nation. La création & le déluge
y ſont

y ſont expliqués avec beaucoup
d'adreſſe. Ce qui m'arrête, c'eſt
a longueur incroïable qu'il donne
ux jours *Paradiſiacaux*, pendant
eſquels il prétend que la terre
toit une année à tourner autour
le ſon propre aiſſieu. L'Athmoſ-
phere d'une comete, dont il tire
les eaux ſuffiſantes pour cauſer le
déluge, eſt un moïen aſſez bien
imaginé. Toute la difficulté eſt
le les faire retirer, lorſqu'il n'en
a plus beſoin. Pour moi, je me fi-
gure qu'elles ont dû attendre le
retour de ſa comete.

Ainſi, quelque différence qu'on
mette entre les hypotheſes & les
héories, il n'y en a pas beaucoup,
i nous en jugeons par les lumieres
que la Phyſique en a reçuës juſ-
qu'à préſent. La plus grande dif-
érence que j'y trouve, conſiſte
nce qu'on propoſe les hypothe-
es avec modeſtie, & qu'on in-
roduit les théories avec plus de

hardieſſe. Autant que je puis le prévoir, les théories ſeront un jour auſſi décréditées, que les hypotheſes le ſont maintenant. Il faut trop d'obſervations, trop d'expériences pour établir une théorie: c'eſt pourquoi j'ai peine à croire qu'il y en ait jamais une qui ſe ſoutienne.

Quand je parle d'obſervations & d'expériences, mon deſſein n'eſt pas d'attaquer une ſociété qui a été établie pour ce ſujet. Les recherches qu'elle a faites juſqu'ici, ont eu tout le ſuccès qu'elle pouvoit ſe promettre: mais malgré ce ſuccès, les Savans qui ſe diſtinguent dans cette ſociété par leur rare mérite, ſont trop modeſtes pour donner des loüanges exceſſives à leurs découvertes. Je ne crois pas qu'ils aprouvent la vanité de quelques-uns d'entr'eux, qui ont été aſſez viſionnaires pour ſe figurer la poſſibi-

lité d'un voïage à la Lune ; & qui ont parlé de faire des aîles pour y voler, comme ils parleroient d'acheter une paire de bottes pour faire un voïage par terre. Les membres ſains de cette ſociété penſent autrement. Ils ne ſe flattent pas d'un pouvoir deſpotique dans la nature, ni de porter leurs progrès aſſez loin, pour ne point laiſſer aux autres hommes dequoi travailler dans la ſuite. Un d'entr'eux, dont les grandes connoiſſances font beaucoup l'honneur à la ſociété, eſt devenu plus modeſte & plus circonſpect à proportion des lumieres qu'il avoit acquiſes dans ces ſortes d'études, ſur leſquelles il a vieilli.

Un autre d'un mérite diſtingué s'eſt ſervi des Mathématiques pour rendre plus évidentes ſes obſervations ſur la nature, & a ſuivi ſes recherches avec la derniere exactitude. Il ſemble qu'en-

fin il réduiſe tout à l'*attraction*. Outre la piété que cette opinion renferme, la vérité peut s'y rencontrer : mais je crains qu'elle ne paroiſſe pas aſſez philoſophique.

Dans le fond nous ferions bien de nous y tenir. La peſanteur des corps n'a point encore été démontrée ; & je ne ſçai ſi elle le ſera jamais. Quand on aura paſſé un milier d'années à ces recherches, peut-être faudra-t-il revenir après à l'*attraction*, ou ſe contenter de raporter tout à la puiſſance & la providence de Dieu. Pourquoi ne pas prendre ce parti dès à preſent ? Nous connoiſſons peu les cauſes des choſes : mais nous voïons en tout une ſageſſe infinie. Si nous voulions emploïer autant de temps à contempler les admirables deſſeins de la Providence que nous en perdons à de vagues réflexions, nous deviendrions plus ſages ; & je m'imagine que nous

n'en ſerions pas moins Philoſophes.

Il n'y a rien de plus utile ni de plus aiſé à entendre que les cauſes finales, quoiqu'elles aïent été bannies de notre Phyſique moderne. Mais les cauſes des effets naturels ſont toûjours cachées; & ce qu'il y a de bien remarquable, c'eſt qu'après toutes les découvertes qu'on a vantées, & les progrès qu'on a faits, le dernier Auteur * qui nous a donné un ſiſtême de Phyſique, a été obligé, faute de principes, d'obſerver une méthode analytique. Au lieu de démontrer les effets par les cauſes, il lui a falu remonter aux cauſes par les effets. A la vérité ce peut être une marque de la modeſtie de l'Auteur. Ce que j'en dis n'eſt pas pour vanter ſes Ouvrages. Car ſa Phyſique eſt aſſez fautive, auſſi-bien que ſes autres écrits.

* M. Le Clerc.

CHAPITRE VIII.

De l'Aſtronomie.

SI nous nous en raportons à l'hiſtoire profane*, entre touss les peuples, à moins que nous ne voulions excepter les Chinois, less Chaldéens ſont les premiers quii ont obſervé les aſtres. Deux raiſons ont pû les y porter ; premieremenr la ſurface unie de leur païs, qui leur préſentoit une vûë du Ciel libre & découverte ; ſecondement l'opinion qu'ils avoient que les étoiles étoient des Divinités. Je croirois même que leur Religion les obligeoit à conſidérer le mouvement des Cieux. Mais comme l'Aſtrologie étoit le principal motif de leurs obſervations, ils ſe ſont moins atachés à meſurer le Ciel, qu'à en tirer leurs

* Cicer. de Divin. lib. 1. p. 1.

lirections ; & ils ont plus cherché découvrir les influences des ſtres, qu'à en connoître e cours. Ainſi, ſuppoſé que es Chaldéens ſoient devenus ha-biles en Aſtrologie, il ne paroît pas qu'ils aïent perfectionné l'A-tronomie en aucune maniere. On en peut dire autant de la plûpart des peuples Orientaux. Les Chi-nois même, après un travail de plus de quatre mil ans, avoient fait encore ſi peu de progrès dans l'Aſtronomie, que leurs Mathé-maticiens ne pûrent compoſer un Calendrier parfait *, à l'arrivée des Miſſionnaires.

Ce qu'il y a à dire ſur ce ſujet, regarde principalement le ſiſtême de Ptolomée & celui de Copernic. Pour Tichobrahé, il a puiſé le ſien dans les deux premiers, & ſemble ne l'avoir mis au jour que pour en réſoudre les difficultés.

* Le Comte. nouv. Memoir. let. 3. p. 151.

Mais on fait contre l'un & contre l'autre plusieurs objections, auxquelles il ne répond pas.

Le sistême de Ptolomée a trop d'artifice. Tous ses épicicles, cercles excentriques & autres embarras ne paroissent point être de la nature, qui agit plus simplement, & sans tant de détours. Les Philosophes modernes ont brisé & renversé les spheres solides qui y sont supposées ; ils ont montré qu'elles étoient incompatibles avec le passage des Cometes ; incompatibles avec cette lumiere également brillante, que les planetes & les autres astres nous envoïent, & qui devroit être altérée, après avoir souffert un nombre infini de réfractions en passant par tant de *milieux* & de corps solides différens. Suivant ce sistême on ne peut rendre raison de plusieurs phénomenes des Cieux. On ne sçauroit expliquer

less

es apparences de Mercure & de Venus, ni comment l'étoile Polaire s'approche & s'éloigne du Pole. Elle en étoit distante de douze degrés, du temps d'*Hipparchus*. Maintenant elle ne l'est pas de trois; & dans la suite elle s'en écartera plus qu'elle n'a encore fait. On ne conçoit pas bien aisément tous ces mouvemens différens & opposés des étoiles & des spheres : mais il n'y a rien de si inconcevable, que la rapidité de leur mouvement. Car il faut s'imaginer qu'en une minute elles font des milliers de lieuës: ce qui n'est pas fort à la portée de tous les esprits. Je doute même que les Philosophes puissent le concevoir. Voilà quelles sont les objections ordinaires qu'on a faites contre ce sistême, & qui l'ont dérédité. Je sçai bien que les paroles téméraires d'un Roi * célè-

* Alphonse de Castille.

bre ſont inexcuſables ; mais ne pourroit on pas les entendre dans un ſens qui les rendît moins dures, & croire que ce Prince, pénétrant les defauts de cette hypotheſe, loin de vouloir donner des conſeils à Dieu, penſoit ſeulement que l'opinion de Ptolomée n'étoit pas conforme à la vérité ?

Le ſiſtême de Copernic a paru ſimple & facile : c'eſt ce qui l'a mis en réputation. Mais quoiqu'il explique les phénomenes plus ſimplement, quoiqu'il ne ſoit point embaraſſé des ſupoſitions particulieres que renferme celui de Ptolomée, il contient des choſes qui ſont auſſi incompréhenſibles. Comme la viteſſe du mouvement répugne dans l'hypotheſe de Ptolomée, ainſi la régularité du mouvement eſt difficile à comprendre dans celle de Copernic. On a déja aſſez de peine à accorder que ce ſoit la terre qui tourne : mais

n ſupoſant qu'elle ſe meut dans
ne matiere fluide, comment s'i-
naginer que le mouvement puiſſe
n être ſi régulier & ſi égal ? Cette
natiere fluide qui l'environne,
hange à chaque inſtant : elle eſt
ompoſée de corpuſcules, qui ſe
uccedent les uns aux autres, &
ui ſans ceſſe ſe froiſſant, doivent
tous momens prendre une nou-
elle figure. Cependant, malgré
a variété de la matiere où elle
age, le mouvement en eſt toû-
ours le même. Elle décrit nos
ours par ſon mouvement jour-
alier ſur ſon axe, nos années par
a révolution annuelle, & nos ſai-
ons par ſon mouvement de *paral-*
liſme. Cela ſe fait avec une ré-
ularité ſi conſtante, que depuis
e commencement des ſiècles, il
'y eſt ſurvenu aucun change-
ent. Néanmoins on nous aſſure
u'une matiere flottante, & ſu-
ette à tant d'altérations, entre-

tient cet ordre immuable.

Il arrive à nos machines mo
vantes les plus régulieres une i
finité de dérangemens, soit p
le principe du mouvement qui
rompt, soit par les roues, qui s
sent, ou bien elles sont en qu
qu'autre maniere endommag
par-dedans ou par-dehors; «
sorte qu'il faut en avoir des so
continuels, tant pour les entre
nir, que pour les raccommod
Il n'y a que cette vaste mach
de l'Univers, dont le cours
soit point interrompu; quoiqu
prétende qu'elle est mise en act
par des ressors si fragiles. Plus
aprofondit ces réflexions, plus
se trouve favorable à l'opinion
anciens Philosophes. Si l'on
peut s'imaginer que des *Int*
gences dirigent les mouvem
des Cieux, on aura presqu'
tant de peine à concevoir c
ment les Cieux se meuvent

es. Quoi qu'il en ſoit, il faut ſolument admettre un Etre Inligent, pour ſupléer au defaut notre Philoſophie.

Il y a dans cette hypotheſe une tre difficulté, dont les ſectaurs de Copernic ne ſe tirent pas ément, & qui embaraſſera l'eſit de tous ceux qui l'examinent bien : c'eſt que la terre ne ſoit un point à l'égard de l'Univers. uoiqu'il ſoit difficile d'accorder tte propoſition, il pourroit y avoir tel ſiſtême où l'on en conendroit. Mais de ſupoſer que la rre, & encore le grand cercle 'elle décrit autour du Soleil en ne année, ne ſoient qu'un point ; poſition ſans laquelle le ſiſtême Copernic tombe : c'eſt une oſe ſi abſurde dans l'Aſtronoie, que plus on y penſe, moins s'y rend. Car qu'eſt-ce que ce and cercle, qu'il faut regarder mme un point ? Huguens, à qui

l'on [a] peut assez s'en raporter si
ces matieres, a fait monter la d
stance de la terre au soleil à pr
de vingt-huit milions de lieuës
France: il ajoûte que si un boul
pouvoit toûjours conserver
même viteſſe qu'il a en partan
d'un canon, il lui faudroit env
ron vingt-cinq années, pour pa
ſer de la terre au soleil. Ce va
espace n'est pourtant que le dem
diametre, ou environ la sixie
partie du point prétendu de C
pernic. Il est vrai qu'il marq
aux étoiles fixes un éloigneme
proportionné, s'il est possible
bien mesurer une étenduë si i
mense. Il supose [b] donc que
boulet partant encore avec
même viteſſe, n'arriveroit à
plus proche des étoiles fixe
qu'en près de sept cens ans. L
esprits ordinaires ne peuvent
teindre si haut. Il faut pour c

[a] Cosmotheor. p. 124. [b] Ibid. p. 137.

oute la portée du génie d'un hiloſophe.

Dans ce vaſte contour, nos Aſtronomes ont découvert plusieurs mondes ; ſemblables à ce Prince ambitieux, qui en demandoit de nouveaux, avant que d'avoir conquis la moitié de celui que nous habitons. Selon eux, chaque planete eſt une terre habitée, & chaque étoile a ſes planetes. C'eſt une idée que M. *de Fontenelle* a ſuivie en badinant dans des entretiens enjoüés : mais d'autres l'ont adoptée plus ſérieuſement. On feroit auſſi-bien de laiſſer-là ces mondes pour ce qu'ils ſont, puiſque Dieu n'a pas jugé à propos d'en parler, & qu'il les a placés au-delà de notre portée.

A conjecturer des découvertes qu'on fera dans les aſtres les plus éloignés, par celles que l'on a déja faites dans le plus proche, il ne

me paroît pas que nous aïons beaucoup à eſpérer. Véritablement on s'eſt flatté d'en avoir fait de grandes dans la lune. Hevelius nous en a donné la Geographie; il en a marqué [a] dans une carte d'une exactitude étonnante toutes les montagnes, les valées, les mers, & les rivieres, auſſi préciſément, que s'il en avoit fait le voïage. Ricciolus [b] a été un peu plus loin. Il a aſſigné à chaque Aſtronome une portion de terre dans cette planete. Vous y verrez la terre de *Copernic*, celle de *Galilée*, & celle de *Kepler*. Il eſt aſſez juſte qu'ils profitent de ce qu'ils ont trouvé. Le même Auteur, pour marquer quelle eſt ſa modeſtie, garde pour lui le meilleur morceau de terre, & le plus apparent que nous y voions.

Ces Philoſophes parlent-ils ſérieuſement, ou bien veulent-ils

a Selenograph. p. 216. *b* Almageſt. 204.

nous en imposer ? De dire que la Lune soit un corps opaque, c'est ne nous apprendre rien de nouveau. Il y a long-temps qu'on l'a reconnu par les éclipses : & je considere avec étonnement, que c'est presque tout ce que nous en sçavons. M'objectera-t-on que la Lune a été divisée en mer & en terre ferme, & que cette division a été tellement approuvée, qu'on a soupçonné l'esprit humain de l'avoir devinée ? Ajoûtera-t-on qu'on a crû généralement que les parties obscures de la Lune étoient d'eau, & que les parties lumineuses étoient de terre ? Je pense que ces opinions viennent plutôt d'une suite de raisonnement, qu'elles ne sont dûës à l'invention des lunettes d'approche. On a donc inféré que comme l'eau s'imbiboit de la lumiere, elle en corrompoit l'éclat ; au lieu que la terre ne donnant point de pas-

ſage à la lumiere, la réflechiſſoit plus purement. Il eſt vrai qu'avec les Téleſcopes on découvre bien plus diſtinctement les parties lumineuſes & les parties obſcures : mais on ne diſtinguera jamais quelle eſt la nature des unes & des autres ; de quelle ſubſtance elles ſont, ni ſi c'eſt de l'eau ou de la terre. Avons-nous quelque ton dans les oreilles ? chaque ſon que nous entendons, nous ſemble y répondre : de même notre imagination frapée de mers & de rivieres, ne préſente point d'autres objets à nos yeux. Un homme prétend-il en avoir aperçu ? un autre ne veut pas avoir la vûë moins perçante. Voilà de quelle maniere nous nous abuſons les uns les autres par complaiſance pour nous-mêmes. Il n'en faut point chercher d'autre raiſon. Pour moi, j'avouë que j'ai la vûë foible, & que les Lunettes ne me

font point voir plus clair. C'eſt pourquoi je ne veux pas m'en raporter à moi-même : mais Huguens, qui avoit de tres-bons yeux, & d'excellentes Lunettes, & qui a écrit depuis que les Cartes Lunaires ont été faites, n'a vû ni mers, ni rivieres dans la Lune ; & il aſſûre en termes poſitifs, qu'on ne ſçauroit y en découvrir. * De plus, s'il y en avoit, elles cauſeroient néceſſairement une puiſſante *Athmoſphere*, qui s'oppoſeroit toûjours à la liberté de notre vûë, & qui obſcurciroit tantôt une partie du corps de la Lune, & tantôt une autre : c'eſt ce qui n'arrive point ; car les parties obſcures & lumineuſes en ſont toûjours les mêmes. Enfin tout ce que nous ſçavons, c'eſt que la Lune eſt un corps opaque & ſolide. Nous en ſavions bien autant, avant qu'on eût inventé les Téleſcopes.

* Coſmotheor. p. 114.

A dire vrai, c'eſt une belle invention que les Téleſcopes. Ils ont ſervi à des découvertes conſidérables : mais je ne puis croire qu'ils nous faſſent jamais connoître la nature & la ſubſtance des corps Céleſtes. C'eſt-là cependant la maniere à la mode de faire de nouveaux mondes. Nous voïons d'abord des mers & des rivieres dans la Lune. S'il y a des rivieres, il faut, diſons-nous, qu'il y ait des plantes qui en ſoient arroſées. S'il y a des plantes, nous inférons de-là qu'il doit y avoir des animaux qui en font leur nourriture ; & nous concluons enfin que la Lune eſt habitée par des hommes, pour qui toutes ces choſes ſemblent deſtinées.

On porte ſans peine le raiſonnement plus loin. Accordez-vous que la Lune ſoit habitée ? pourquoi, ajoûte-t-on, les autres planetes ne le ſeroient-elles pas ? Si

toutes les planetes visibles sont emportées dans le tourbillon du Soleil, qui n'est pas différent des étoiles fixes, peut-on douter que ces autres étoiles n'aient, aussi-bien que le Soleil, des planetes à leur suite. C'est ainsi que nous établissons une pluralité de mondes sur un seul témoignage. Mais pour détruire bien-tôt tout ce raisonnement, ôtons-en le principe. S'il n'y a point d'eaux dans la Lune, il n'y a point par conséquent de plantes, d'animaux, ni d'hommes. Dès que la Lune n'est plus un monde, il s'ensuit que les autres planetes n'en sont point; & toutes nos découvertes s'évanoüissent en un moment.

Ces faiseurs de mondes ont toûjours à objecter, qu'il n'est pas probable que Dieu ait créé tant de corps vastes & lumineux seulement pour cette Terre, qui est si peu de chose en comparaison

de l'Univers. Huguens entr'autres fait cette objection dans un endroit de son livre ; & ensuite *, comme s'il ne s'en souvenoit plus, il pense que c'est assez de dire que Dieu a fait cette puissante Machine pour la contempler. S'il n'y avoit point d'autre raison, il faudroit bien se contenter de celle-là: mais ceux qui raisonnent ainsi, mesurent les choses à l'étenduë de leur esprit ; & cette maniere de raisonner jette toûjours dans l'égarement. Il y a plus à admirer dans la fabrique du corps humain, que dans le merveilleux corps du Soleil. Une ame raisonnable, & non materielle, est un ouvrage plus parfait & plus étonnant, que toute la masse de la matiere. Il n'y a donc point d'absurdité à dire que tout a été créé pour cette Terre, & pour les hommes qui l'habitent. Ceux qui ne

* P. 33.

peuvent se l'imaginer, ne consi-
derent apparemment pas quel est
celui qui est mort pour nous ra-
cheter. Si par ce grand événe-
ment ils veulent juger du prix de
ce monde, ils ne le mépriseront
pas long-temps, sans faire tort à
la sagesse infinie de Dieu.

CHAPITRE IX.

De la Métaphyſique.

LA Métaphyſique ne demande pas ici un long diſcours, parcequ'elle a beaucoup de raport avec la Logique, & que la Scolaſtique en fait auſſi une bonne partie. Ariſtote l'appelle *Théologie naturelle* : mais la Théologie naturelle eſt bien foible par elle-même, & ne peut ſervir qu'à nous donner une légere idée de la Métaphyſique. Les Philoſophes les plus éclairés, conduits par la raiſon ſeule, n'ont pas fait de grands progrès dans la recherche des choſes Divines. Cela eſt conſtant par raport aux vérités pratiques, comme nous l'avons déja fait voir ; & à plus forte raiſon à l'égard des vérités ſpéculatives. Si nous avons tant de peine

eine à connoître des objets de hyſique, qui ſont plus à la portée de nos ſens, & qui ſont en uelque maniere expoſés à notre ùë, combien devons-nous être lus-embaraſſés, en examinant es objets ſpirituels, ſur leſquels s ſens n'ont point de priſe, & en onſidérant des *Univerſaux*, & es ſujets d'une nature *tranſcendante*, comme le ſont proprement ceux que nous offre la Méaphyſique ?

Quoique les vérités Métaphyiques ſoient aſſez certaines en lles-mêmes, il ne s'enſuit pas que eur certitude vienne juſqu'à ous. La plûpart des hommes ne ont point capables de pénétrer les matieres abſtraites, & loignées des ſens. Le nombre ſt encore plus petit de ceux qui n comprennent le véritable uage. Ce ſont ordinairement des erſonnes ſubtiles qui s'y appli-

quent ; & ces Philoſophes poin
tilleux, au lieu de réſoudre le
doutes, ont fait naître de nou
velles difficultés. Ils ont form
des labirintes, dont il leur a été
preſque impoſſible de ſe retirer
Enfin il n'y a rien maintenant d
plus artificiel que la Métaphyſi
que, qui n'étoit d'abord qu'un
Théologie naturelle.

Il ſuffit d'examiner un de leur
ſiſtêmes, pour voir l'embaras, o
ils ſont dès leur début. L'*Objet* &
les *Affections* ſont les deux point
principaux à conſidérer dans l
Métaphyſique. Les Sçavans for
aſſez d'accord ſur l'objet des au
tres Sciences. Ils conviennent, pa
exemple, que la quantité eſt l'ob
jet des Mathématiques, la ma
tiere celui de la Phyſique, &c
Mais les Métaphyſiciens ne s'ac
cordent pas encore bien ſur l'ob
jet de leur Science. Suarès ra
porte ſix opinions, ſans compte

n ſienne. Quant aux *Affections*, s ſont encore plus embaraſſés à n trouver qui different de l'*ſt*, arce qu'il ſemble comprendre outes choſes; & s'il n'y a point e différence entre *Affections* & *ujet*, leurs démonſtrations ſont *lentiques*, & ne prouvent rien. ans le fond, ce ſont-là de ſeches éflexions.

Ce qu'Ariſtote a fait ſur ce ſu-t, n'approche pas de la per-ction: c'eſt plutôt une ébauche, u'un traité complet. Nous en a-ns de lui quatorze livres: mais n'ont ni ſuite ni ordre: ce qui lui étoit pas ordinaire, quand donnoit la derniere main à un vrage. Les deux derniers ont ême ſi peu de raport à ſon deſ-n; & ils ſont ſi peu convenables la place où ils ſe trouvent, qu'on crû devoir les retrancher de ſes vrages, ou les placer autre part. effet ſon douzieme livre ſem-

bleroit être le dernier. Il le finit par la notion qu'il a de Dieu & des Eſtres ſpirituels ; & en aucun endroit il ne dit rien de ſublime ſur la Théologie naturelle. On voit évidemment qu'il n'entend pas ces matieres, & qu'il ne ſçait à quoi s'en tenir, ni que conclure. De-là vient l'obſcurité de ſa Métaphyſique : car on ne peut s'exprimer plus clairement qu'on ne penſe. Voilà auſſi pourquoi ſes Commentateurs ont ſouvent fait de vains efforts pour rendre le ſens d'une penſée où l'auteur lui même ne s'entendoit peut-être pas. Sa Métaphyſique ne pouvoit guere être mieux expliquée que par Avicenne, ce Philoſophe pénétrant, qui l'avoit étudiée avec tant d'application. Cependant après l'avoir luë quarante fois, & la ſçachant toute par cœur ; choſe que perſonne ne fera peut-être jamais, il fut contraint

de la laiſſer-là, ſans y pouvoir rien comprendre.*

Convenons d'une vérité à l'avantage d'Ariſtote. Le defaut qu'on lui reproche d'être trop poſitif & trop dogmatique dans ſes opinions, doit être imputé à ſes ſectateurs, & non pas à lui. Il commence ſes livres de Métaphyſique d'une maniere qui me confirme dans ce ſentiment. Les deux premiers ne ſervent véritablement que d'avant-propos. Le troiſieme eſt rempli de doutes. Le premier chapitre de ce livre eſt intitulé *Uſus dubitandi*; il veut que la principale qualité d'un Philoſophe ſoit de ſçavoir douter; & il en donne cette raiſon, que ſi on ne ſçait pas former & établir une difficulté, il eſt impoſſible de la réſoudre; de même qu'on doit voir les plis & les replis d'un nœud, avant que de

* V. Vit. Avicen. p. 3.

pouvoir le défaire. Ainſi l'art de douter n'eſt pas nouveau. Ariſtote en a eu connoiſſance auſſi-bien que les Modernes, avec cette différence ſeulement, qu'il a plus de modeſtie qu'eux ; & qu'il n'eſt pas ſi Scéptique que celui qui a renouvellé cet art.

Puiſque nous en ſommes venus-là, conſidérons cette nouvelle méthode de s'inſtruire en doutant : méthode qui fait preſque toute notre Métaphyſique, & que nos Modernes élevent ſi haut. Pour moi, je ne vois pas quelle eſt l'utilité de leurs doutes, ni quelles ſont les lumieres que nous en tirons. Car dequoi nous fait-on douter ? des vérités les plus certaines dans la nature, de la vérité de nos propres corps, en un mot ſi nous avons des mains, des bras, & des jambes. * Quelle eſt la premiere connoiſſance qui me

* Cart. Princip. p. 2. meditat. 1.

revient de cette incertitude? Je doute; donc je ſuis: car ce qui doute, doit néceſſairement exiſter. Je conviendrai de cette propoſition: mais je ne penſe pas que nous en ſoïons beaucoup plus ſavans: & jamais un homme de bon ſens a-t-il douté de la vérité de ſon exiſtence? De pareilles rêveries ſemblent n'être d'uſage que pour des mélancoliques. Eſt-ce pour convaincre des atrabilaires, que nous faiſons des traités de Philoſophie? Il y a des premiers principes qu'on peut ſupoſer avec raiſon: Et effectivement la ſupoſition en eſt abſolument néceſſaire; car les vérités évidentes ne ſont pas ſuſcéptibles de preuves, puiſqu'il n'y a rien qui les ſurpaſſe en évidence. A quoi nous ſert l'oſtentation d'un homme, qui s'offre à démontrer de ſemblables propoſitions? Nous n'en ſommes pas plus éclairés; & les Sciences

reſtent toûjours au même point. On raiſonnoit autrefois ſur des principes reçus & aprouvés. Neſt-il pas plus ſenſé de ſe conduire ainſi, que de douter de tout, juſqu'à ébranler les premiers fondemens de la vérité? Quelque uſage que l'on faſſe d'un doute dans les recherches philoſophiques, il doit toûjours être fondé ſur une raiſon; car il y a de l'extravagance à former des doutes ſans fondement.

Après que ce Philoſophe a fini ſes doutes, & qu'il nous a prouvé que nous exiſtons, il paſſe enfin à la preuve de l'exiſtence de Dieu*; & il y emploïe une grande partie de ſa Métaphyſique. Comme je ne veux rien dire qui puiſſe donner la moindre atteinte à cette vérité, je n'examinerai pas les raiſons qu'il aporte ſur ce ſujet. On peut dire ſeulement, ſans bleſſer

* Meditat. 3.

la

la délicateſſe des lecteurs, que la preuve qu'il tire de l'*idée* eſt tres-abſtraite & tres-imparfaite. La notion que les hommes ont toûjours euë de Dieu, eſt une forte preuve de ſon exiſtence, & une preuve à la portée des plus petits eſprits: mais le raiſonnement que cet Auteur fait ſur l'*idée*, n'eſt ni clair ni concluant; car comment comprendre quelque choſe à ce qu'il dit, que la perfection ou réalité objective de cette *idée* eſt plus grande que la perfection ou réalité formelle qui eſt dans l'eſprit, & qu'ainſi cette idée ne peut venir de l'eſprit; mais qu'elle eſt produite par quelque cauſe ſupérieure : quand après tout, cette réalité objective n'eſt rien de plus qu'une opération de l'eſprit, ou plutôt un mode de ſon opération; en quoi conſiſte toute la réalité que l'eſprit peut donner.

Ce Philoſophe n'a laiſſé pour

toute Métaphysique que des méditations. Nous attendions de ses sectateurs un traité complet. Mr *Poiret* l'un d'entr'eux s'est acquis de la réputation; & je ne sçai pas comment il l'a méritée. Il a raffiné sur son maître, & il a tellement la pensée dans la tête, qu'il établit la pensée pour la substance de l'esprit[a], & conséquemment pour l'essence de Dieu. D'autres opinions singulieres jointes à celles-là ne doivent pas lui rendre favorables des gens bien sensés. J'avois toûjours regardé Mr Poiret comme un Fanatique en Philosophie. Ce qu'il a fait depuis, m'a confirmé dans mon opinion. Car comme l'Entousiasme n'a point de bornes, il a relevé dans sa Théologie les visions d'une femme, dont *il croit l'inspiration aussi certaine que l'existence*[b] *de*

[a] Cogitat. Rat. lib. 2. c. 3. 5.
[b] Bour. Det. Nat. 1. p. 10.

Dieu : paroles que rien ne peut mettre à couvert du blaſpheme, & qui ne doivent leur paſſeport qu'à l'Entouſiaſme. Auſſi ai-je été ſurpris, & en même temps tres ſcandaliſé de voir Mr Poiret comparé à Platon.

Que dirai-je du Pere Malebranche? Il nous a donné dans ſa *Recherche de la vérité* une Métaphyſique auſſi ſubtile & auſſi abſtraite, que s'il l'avoit deſtinée pour des *Compréhenſeurs*. Il a élevé les idées au plus haut degré; & parce qu'il n'y trouvoit pas aſſez de certitude, pendant qu'elles n'étoient ſimplement que des opérations de l'eſprit, ou qu'elles ne répréſentoient que des objets expoſés à nos ſens, il les a placées dans un ſujet incapable d'errer, c'eſt à dire, dans la ſageſſe de Dieu même. Il prétend que Dieu eſt le lieu des eſprits, comme les eſpaces ſont le lieu des corps; qu'il

y a une étroite union entre Dieu & nos ames par ſa préſence intime, & par la dépendance que nos eſprits ont de lui ; & enfin que nous devons voir toutes choſes dans ce *monde ideal* ou *intelligible*.* Je ne doute pas que Dieu ne nous révele toutes les vérités en ſe dévelopant à nous quand nous ſerons dans le Ciel mais ces connoiſſances ſont au deſſus de nous, pendant que nous ſommes ſur la terre. Notre foiblesſe & notre fragilité n'ont aucune proportion avec de ſi grandes lumieres ; & il n'eſt pas temps encore, que nous joüiſſions des viſions béatifiques. Cette opinion a d'ailleurs aſſez de conformité avec l'inſpiration prétenduë d'une nouvelle ſecte, pour ne pas mériter une grande eſtime : à propos dequoi ce qui eſt arrivé depuis peu, eſt bien remarquable

* Rech. liv. 3. par. 2. chap. 6.

Un de nos Savans ayant embraſſé l'opinion du Pere Malebranche, l'a expliquée dans un ſtile orné de toutes les beautés de l'élocution, & dans les termes les plus clairs. *Les Trembleurs* s'en ſont tellement prévalus, qu'il a été obligé de faire une apologie, afin qu'on ne le ſoupçonnât pas d'être paſſé dans leur parti. Autrement ils auroient cru avoir gagné un nouveau proſélyte. Mais en ſe défendant, il ne laiſſe pas d'avoüer que *ſi les Trembleurs entendoient leur notion, s'ils ſçavoient l'expliquer & la réduire en ſiſtême, ils ne ſeroient pas fort éloignés de ſes ſentimens.* Il y a encore une autre grande convenance entr'eux; & elle conſiſte dans le peu de cas qu'ils font les uns & les autres des Sciences humaines, & de la maniere dont nos livres ou le grand livre de la nature nous les expoſent. Ce n'eſt rien auprès

d'eux en comparaiſon de la lu-
miere, qui ſe répand du monde
ideal; & à les en croire, ſi nous
le contemplons avec des eſprits
purs & dégagés des paſſions, nous
acquérons aiſément toutes les
Sciences. On s'imaginoit autre-
fois que l'expérience & la raiſon
étoient néceſſaires : mais ſuivant
cette méthode abrégée des Scien-
ces, pourvu que nos ames ſoient
exemtes de corruption, & que
nous entrions dans la carriere a-
vec les préparations convenables
il ne faut guere plus que de l'ap-
plication d'eſprit. On a propoſé
la priere comme une de ces pré-
parations. L'uſage en eſt toûjours
excellent : mais nous ne parlons
ici que des moyens naturels.

CHAPITRE X.

De l'Hiſtoire.

ON ne voit point d'Hiſtoriens qui ne ſoient fideles, ſi l'on en croit les préfaces qu'ils mettent à la tête de leurs livres, & ſi l'on n'examine pas à fond leurs écrits. Ils ne parlent d'abord que de leur ſincérité & de leur exactitude. Ils nous aſſûrent qu'aucun auteur ne leur eſt comparable dans l'attachement qu'ils ont eu pour la vérité. Cependant ceux qui ont écrit avec le plus de ſoin, ont été accuſés de quelque négligence ; & les fautes où ils ſont tombés, ont contraint un d'entr'eux d'avoüer qu'il n'y a pas un ſeul Hiſtorien qui n'ait*

* Vepiſc. juxta init. *Neminem Scriptorum, quantùm ad Hiſtoriam pertinet, non aliquid eſſe mentitum.*

imposé en quelques endroits. Il en nomme qui ont passé pour tres-exacts; & il s'offre à donner des preuves inconteſtables du reproche qu'il leur fait.

Nous n'avons presque rien de considérable sur l'ancienne Hiſtoire profane, à la réserve de ce que les Grecs & les Romains nous ont laiſſé. Il ne nous reſte dans Joſeph, Euſebe, &c. que quelques fragmens de l'Hiſtoire Chaldaïque de *Béroſe*, & de l'Hiſtoire d'Egypte de *Manethon*. Car les livres qui paſſent ſous leur nom, ſont de l'impoſteur Annius de Viterbe. Pour Sanconiathon, à qui l'on attribuë l'Hiſtoire Phénicienne, l'autorité de quelques Ecrivains qui le diſent fort ancien, n'eſt pas recevable. Son antiquité a été révoquée en doute par Scaliger; & Mr Doduel a cru que cet auteur n'avoit jamais exiſté. Nous ne devons donc compter

que ſur les Grecs & ſur les Romains.

Les Grecs n'ont jamais paſſé pour être fort attachés à la vérité: & c'eſt ce défaut qu'on leur a toujours reproché, qui a fait donner à la Grece le nom injurieux de *Græcia mendax*. Ce que nous avons d'eux avant les Olympiades, ne mérite pas qu'on s'y arrête; & nous ne ſommes guere mieux informés de ce qui s'eſt paſſé au commencement du temps hiſtorique. Comme ils n'avoient point d'Annales publiques, & que les Poëtes tiennent le premier rang parmi leurs anciens auteurs, il eſt aiſé de juger quelles ſortes de relations on doit attendre de leurs Hiſtoriens. Ils ſuivoient des traditions incertaines, ou, ce qui eſt bien pis, ils copioient les Poëtes. Ainſi leurs Hiſtoires avoient tres-peu d'ordre. C'étoient plutôt des poëmes, que des hiſtoires. Les

Romains les en ont repris assez librement. Quintilien n'a pas eu beaucoup de ménagement pour eux ; il compare la liberté qu'ils se sont donnée, à une licence poëtique. [a] Joseph [b] les a décriés plus que personne ; il dit que leurs écrits sont remplis de contes faits à plaisir ; qu'ils n'ont point d'inscriptions publiques & authentiques, ni d'auteur plus ancien qu'Homere ; & que leurs Historiens se contrarient les uns les autres ; qu'Hellanique est différent d'Acusilas ; qu'Acusilas reprend Hesiode ; qu'Ephore traite Hellanique d'imposteur ; que Timée n'a pas plus d'égard pour Ephore ; que d'autres n'épargnent pas Timée, & que tous en général accusent Hérodote d'être fabuleux. C'est pourtant-là cet Hérodote, qui a été appellé le Pere

a Instit. lib. 2. cap. 4.
b Contr. Appion. lib. 1.

de l'Hiſtoire, quoiqu'on puiſſe le nommer auſſi-bien le Pere de la Fable. Je ſçai qu'il a eu des Apologiſtes, ſur-tout depuis les derniers voïages & les dernieres découvertes. Mais il ſuffit de dire que l'on cherche inutilement à le défendre. Les preuves qu'on a données en ſa faveur, ſervent plus à faire connoître l'eſprit de ſes partiſans, qu'à rétablir ſa réputation. Ses erreurs ſont trop groſſieres pour être excuſables; & elles ſont en trop grand nombre, pour pouvoir être compenſées avec ce leger rapport, qui ſe trouve par hazard entre ſes écrits & quelques découvertes modernes.

Il faut avoüer que quelques-uns des Hiſtoriens ſuivans ont écrit avec plus de précaution; & en cela les enfans ont ſurpaſſé leur pere. On a vanté Thucydide pour ſon exactitude: mais ſans me prévaloir de l'autorité de Jo-

ſeph, qui ne lui pas fait plus de grace qu'aux autres, je dirai qu'une grande partie de ſon Hiſtoire eſt remplie de longues harangues tirées de ſa ſeule imagination. Le reſte de ſon livre eſt trop reſſerré, pour éclaircir ſuffiſamment les temps anciens. Il ſe plaint lui-même de leur obſcurité.

Diodore de Sicile eſt celui qui s'eſt le plus étendu. Il commence par l'origine du Monde, & le parcourt dans la ſuite des ſiècles. Si l'on veut lui paſſer ſes ſuppoſitions, on ne lui refuſera pas le nom d'Hiſtorien : mais ſes cinq premiers livres ſont un tiſſu de fables. Il y décrit plus de ſiècles que le Monde n'en a duré ; & il y parle de nations qui n'ont jamais exiſté. L'Hiſtoire véritable de Lucien n'eſt preſque pas plus incroïable que celle de cet Auteur. Tout ce qu'on peut dire de

mieux pour ſa défenſe, c'eſt qu'il paſſe condamnation, puiſqu'il intitule ſes premiers livres, *Hiſtoire Mythique*, c'eſt à dire, fabuleuſe. Je n'en dirai pas davantage ſur ce ſujet qui a été traité amplement par une plume ſavante.*

Quoique les Romains ſoient plus dignes de foi, il s'en faut bien qu'ils approchent de ce degré de vérité, que l'on voudroit trouver dans les Hiſtoriens. L'Hiſtoire Romaine la moins imparfaite & la ſeule générale que nous aïons, eſt celle de Tite-Live. Il ſemble que ſon génie ait égalé la majeſté du peuple dont il écrit les faits. Mais outre ſa *Patavinité*, c'eſt à dire, ſelon le ſentiment de quelques-uns, la partialité qu'il a pour ſon païs; outres ſes longues harangues, qui ſont de pures fictions; outre ſes prodiges étonnans, capables d'amuſer ſeu-

* Origines ſacræ, cap. 4.

lement de petits esprits, il n'y a aucune certitude sur ce qu'il dit des temps antérieurs à la Fondation de Rome; & faute d'autorités suffisantes, on est libre d'en croire ce qu'on juge à propos. Il décrit les premiers événemens de cette Ville en Ecrivain plutôt conduit par les fables des Poëtes, que par des témoignages assurés[a]; & après la Fondation, il convient lui-même qu'on avoit fait peu d'usage des Belles Lettres, & que très-peu d'actions avoient été transmises à la postérité: de sorte qu'il n'a guere eu d autre guide que la tradition, du moins jusqu'à l'embrasement de Rome, où la plûpart des monumens publics furent envelopés dans la ruine de la Ville[b]: & quand ils auroient été conservés, ils étoient si dénués de circonstances, qu'ils auroient eu peine à fournir des matériaux

[a] lib. 1. p. 1. [b] lib. 6. p. 1.

ſuffiſans pour une Hiſtoire.

La venuë d'Enée en Italie eſt le premier fondement de l'Hiſtoire Romaine. Tite-Live commence ſon ouvrage par cet événement ; & il en parle avec aſſez de confiance. Y a-t-il rien que les Romains dûſſent mieux ſçavoir que leur origine? cependant celle-ci leur eſt fort conteſtée. Strabon ſoutient [a] qu'Enée n'eſt jamais ſorti de Troye : & ſi l'autorité d'Homere eſt de quelque valeur, il eſt à croire que ce Prince y mourut, & même que ſa poſtérité y regna dans les ſiècles ſuivans [b]. Enfin on a démontré evidemment dans une Diſſertation moderne [c], qu'il n'a jamais mis le pied en Italie.

Malgré ces ſentimens contraires aux préjugés des Romains,

a lib. 13. *b* Iliad. 20. l. 306.
c Bochart Epiſt. Num Æneas unquam fuerit in Italia.

ils se flattoient tellement de cette origine, que les anciennes famil- les se faisoient descendre de Vé- nus & d'Enée; que les Troyens obtinrent des Franchises à Rome, & que J. César, prévenu plus qu'un autre de cette idée, leur accorda de grands privileges. Leur vanité & l'entêtement qu'ils avoient pour la gloire de leur païs les portoient à se dire descendus des Dieux & des Héros: en quoi d'autres peuples aussi mal fondés qu'eux, les ont depuis imités.

Toutes leurs Histoires font assez connoître la grande opinion qu'ils avoient d'eux-mêmes. Ils se représentent non seulement comme le peuple le plus vaillant, mais aussi comme le plus juste & le plus fidele dans leurs guerres & dans leurs alliances. Ils ont eu l'avantage d'être eux-mêmes leurs Historiens; & il eût fallu les croire en tout, si la vérité ne s'é- toi

toit fait pour par quelques endroits.

C'eſt par eux ſeuls, que nous ſçavons ce que leurs ennemis penſoient d'eux. Tacite rapporte la harangue de Galgacus notre illuſtre compatriote; ils y ſont traités de pirates & de voleurs publics; ils y ſont peints comme des hommes d'une avarice inſatiable & d'une ambition démeſurée, comme les perturbateurs du genre humain. L'Hiſtorien lui a ſans doute prété cette harangue; & il n'auroit pas gardé les regles de la bienſéance, s'il ne l'avoit fait parler ſelon les ſentimens que les Romains avoient donnés d'eux à leurs ennemis.

Polybe cenſure auſſi quelquefois la Juſtice des Romains. Ce qu'il nous dit de Fabius & de Philinus, nous marque bien ce que nous devons penſer de ce peuple. Il ſemble qu'ils aïent écrit tous deux la guerre de Cartage.

L'un étoit Romain, l'autre Carthaginois ; l'un accuse les Romains presqu'en tout, l'autre blâme toujours les Cartaginois. Est-il possible que ces deux nations fussent également blâmables ? Pour moi, je ne vois point par quelle raison nous ne nous en rapporterons pas autant au Cartaginois qu'au Romain.

Si des Historiens tels que Philinus avoient été conservés, nous aurions connu tous les vices des Romains, au lieu que les livres ne sont pleins que de leurs vertus. Nous pouvons même nous passer de ce secours. Les Apologistes Chretiens* ont fait de la justice & des vertus des Romains une peinture incompatible avec leurs histoires : Et pour être encore mieux persuadés combien elles sont peu fideles, nous n'avons qu'à les confronter avec l'Histoire

* V. Min. Felix. V. Lanct. Inst.

ſacrée. Quelles étranges abſurdités n'impute-t-on pas aux Juifs dans Juſtin & dans Tacite; eux qui pouvoient être inſtruits de la vérité? Nous ne devons pas croire qu'ils aïent traité plus favorablement les autres nations, ni qu'ils ſe ſoient attachés à les mieux connoître. Concluons donc que les Romains ne méritent guere plus de créance que les Grecs.

Je n'ignore pas quelles grandes eſperances Ciceron * a fait concevoir, ni à quel degré de perfection on s'eſt imaginé qu'il auroit porté l'Hiſtoire, s'il l'avoit écrite, comme il ſe l'étoit propoſé. Mais je ne ſouhaiterois pas qu'il eût executé ſon deſſein. Je ſuis perſuadé qu'il auroit été auſſi partial & auſſi prévenu que tous les autres Hiſtoriens. Car comment penſez-vous qu'il eût diſpoſé ſon ouvrage? Il avoit projetté

* Cic. de Leg. lib. 1. p. 1.

ſon Hiſtoire depuis la Fondation de Rome juſqu'à ſon temps ; & pour cela il vouloit commencer par ſon Conſulat, & remonter en arriere juſqu'à Romulus * : ordre vraiment extraordinaire & bizarre. Le motif de cette entrepriſe n'eſt-il pas évident ? Le bon homme rempli de lui-même, étoit impatient de chanter ſes loüanges. Il avoit ſans doute Catilina dans la tête : & après avoir ſollicité ſes amis d'écrire cette guerre, ſans avoir pu les engager à lui rendre ce ſervice, il prend le parti de ſe ſervir lui-même. Je laiſſe à penſer ſi dans le corps de l'Ouvrage, Ciceron ne ſe ſeroit pas donné un caractere trop avantageux, & ſi celui de Catilina n'auroit pas été trop mépriſable. Catilina n'auroit-il pas été repréſenté comme il l'eſt dans les quatre Oraiſons de cet Orateur ? Et

* V. Dion. Caſſ. l. 46. ad Juit. Tuſ Cal. ib

ſi ſon Hiſtoire étoit venuë juſqu'à Marc Antoine, les Philippiques auroient-elles pû s'accorder avec la vérité ? ou n'auroient-elles pas été de trop ? L'éloquence que Ciceron requiert dans un Hiſtorien [a], & la faveur qu'il demande à une perſonne qu'il veut porter à travailler pour lui [b], ne laiſſent aucun lieu de douter de ce que j'avance.

J'aurois dequoi m'étendre ſur les derniers temps, mais c'eſt une matiere ſi rebatuë, qu'il ne faut qu'ouvrir les livres, pour connoître les contrariétés des Modernes. Ceux qui n'y ont point encore fait d'attention, n'ont qu'à parcourir les Hiſtoriens Anglois & François. Cet examen les étonnera, & les réjoüira en même temps. Quelle différence dans le récit du même combat ! Qu'il eſt aiſé de

[a] de Orat. lib. 2. juxta init.
[b] Epiſt. 12. lib. 5.

reconnoître le parti favorisé ! Combien de fois les François s'attribuent-ils l'avantage d'une action, que les Anglois traitent de déroute? Et réciproquement combien de fois les Anglois se vantent-ils d'être vainqueurs, pendant que leurs ennemis se font honneur de la victoire. Ces deux peuples ont souvent élevé des trophées, lorsqu'ils n'avoient su, et de triompher de part ni d'autre. Si l'avantage est trop visible de notre côté, comme il l'a été, par exemple, à Cressy & à Azincourt; & s'il est impossible aux ennemis d'en disconvenir, comment cherchent-ils à diminuer les objets? De quelles couleurs ne se servent-ils point? S'ils ne s'excusent pas sur les decrets de la Providence, ils s'en prennent à des circonstances contraires. Ils disent qu'il y avoit eu de la témérité à combattre, & qu'ils avoient désespéré

du ſuccès de la bataille avant que de la livrer. Enfin il n'y a point de détours, point de prétextes qu'ils ne cherchent, pour inſinuer que la gloire de la journée n'eſt pas duë à la valeur des Anglois. Ceux-ci de leur côté font tout retomber ſur eux-mêmes; leur bravoure eſt la ſeule cauſe de leur réüſſite; ils ne donnent aucune part à la fortune; ils n'admettent point de témérité, & ne doivent rien à de fâcheux incidens. Voilà les Fabius & les Philinus des deux Nations Angloiſe & Françoiſe.

Quelle injure n'étoit-ce pas faire à la vérité, que de dire qu'un Duc d'Orleans eut été executé publiquement à Paris pour trahiſon, comme vingt hiſtoires l'ont rapporté, pendant que ce Duc vivant pouvoit démentir un bruit ſi faux, lui qui enſuite mourut en paix, à la honte & à la confuſion

de tous ſes Hiſtoriens. [a]

Qui pourroit s'imaginer que ce ſoit une coutume généralement reçuë en Angleterre, que quand un homme a invité un de ſes amis à venir chez lui, il le prie par civilité de coucher avec ſa femme. Cependant, quelque extraordinaire que cela paroiſſe: un Hiſtorien d'Europe [b], un Chretien qui vivoit ſur la fin du dernier ſiècle, n'a pas rougi d'écrire cette impoſture. Ne penſeroit-on pas qu'un Auteur ſemblable auroit deux mille ans d'ancienneté, ou qu'il ſeroit de quelque région éloignée, où les Anglois auroient paſſé pour des Barbares?

Ce ſont-là des preuves domeſtiques. Diſons maintenant un mot ſur la découverte des Indes Occidentales. Quelles étrange

a V. Bodin. Meth. Hiſt. cap. 4.
b Chalcond. lib. 2. p. 48.

rélation

relations en avons nous euës ? On nous a dit qu'il y avoit une nation d'Amazones, des Géans d'une grandeur prodigieuſe, & que les peuples de ce nouveau monde avoient en général une figure auſſi monſtrueuſe, & un aſpect auſſi farouche, que s'ils étoient d'une eſpece différente de la nôtre. On a publié que c'étoit autant d'Antropophages capables de dévorer les autres hommes*. Mais lorſque nous avons été mieux informés, nous n'avons plus trouvé d'Amazones ; à moins que de longs cheveux & le manque de barbe ne métamorphoſent des hommes en femmes. Il faut, ou que les Eſpagnols aïent été effraïés en les voyant, ou que par vanité ils ſe ſoient fait un mérite de répandre des bruits étonnans, ou qu'amateurs de l'or du païs,

* V. P. Mart. Ang. Ocean. p. 2. 4. &c. Purch. l. 2. p. 34. 58. 91. 79.

ils en aïent répréſenté les habitans comme des monſtres, afin de poſſéder ſeuls les richeſſes qu'ils y avoient découvertes. Ces exemples doivent nous ouvrir les yeux ſur l'Hiſtoire ancienne. Sans doute Hérodote & Diodore furent trompés par des relations auſſi fabuleuſes; & il ne leur fut pas ſi facile de revenir de leurs erreurs.

Je ne finirois pas, ſi je vouloiſſ faire un détail de tout ce qu'on nous a raconté d'incroïable. C'eſt pourquoi je ne m'y arrête point. Le peu que j'en ai dit, ſuffit pour montrer combien on nous a impoſé, même ſur les faits qui ſont les matieres les plus certaines. Si nous voulions entrer dans les Secrets d'Etat & dans les Cabinets des Princes, nous ſerions envelopés de ténèbres encore plus épaiſſes. Néanmoins c'eſt-là où il y a le plus à apprendre; & c'eſt ce

qu'un Hiſtorien devroit approfondir davantage. Les choſes de fait ſont apparentes ; chacun peut en prendre connoiſſance. Il n'en eſt pas de même des raiſons & des vûës politiques ; ce ſont des ſecrets cachés au vulgaire, & que pénètre ſeulement la plus ſubtile intelligence. Tout le monde peut connoître l'heure à l'éguille du Cadran : mais il n'y a que peu de perſonnes qui connoiſſent les reſſorts & les mouvemens de l'horloge. Ces perſonnes dans un Etat ſont les Miniſtres. Souvent même y a-t-il des reſſorts qui leur échapent ; car les raiſons que les Princes leur communiquent, ne ſont la plûpart du temps que des prétextes & des couleurs. Ils déclarent plutôt ce qu'ils veulent donner à penſer, que leurs véritables penſées. Mais je m'écarte de mon ſujet.

Je ferai encore une remarque,

avant que de finir. Quoique l'Hiſtoire ſoit déja pleine de défauts, elle ſe corrompt encore tous les jours par une nouvelle maniere de l'écrire. Je veux parler des *Hiſtoires ſecretes*, *des Eſpions Turcs*, & d'autres livres de pareille eſpèce. Un certain air de vérité, joint à toutes les fauſſetés qu'ils renferment, impoſe aux gens crédules. Il y en a préſentement une ſi grande quantité, que ſans des connoiſſances particulieres, on ne ſçauroit diſtinguer les piéces vraies & recevables d'avec les fauſſes & celles qu'il faut rejetter. J'y ajoûterai *Varillas*, *Maimbourg*, & d'autres François. Leurs livres approchent plus du Roman, que de l'Hiſtoire: il ſemble que ces Auteurs veüillent moins inſtruire le lecteur que l'amuſer. Ils fardent les objets, ils les déguiſent; & lorſqu'ils manquent de Héros, ils en font.

Je ne me ſuis attaché dans ce chapitre qu'à examiner une ſeule des conditions de l'Hiſtoire qui eſt la vérité. Si je recherchois dans les Auteurs toutes celles que Voſſius & le Pere Le Moyne requierent, nous aurions peu d'Hiſtoires, & peut-être n'en aurions-nous pas une. Le Pere Le Moyne eſt un des derniers qui ont traité de cette matiere. Ses regles ſont impraticables. Il eſt ſi ſcrupuleux dans ſes approbations, qu'il n'admet * que quatre Hiſtoriens parmi les Romains, & encore moins parmi les Grecs; & tous lui paroiſſent imparfaits. Ses ſcrupules vont plus loin à l'égard des Modernes: mais il y auroit eu dequoi s'étonner, s'il n'avoit pas mis au rang des Hiſtoriens deux ou trois Peres de ſa Compagnie, Maffée, Strada & Mariana, qu'il juge à propos de comparer à Tacite & à

* Diſc. 1. ch. 2.

Tite-Live. Il nous fait eſperer une Hiſtoire de ſa façon, & nous a marqué la méthode qu'il ſe propoſe de ſuivre : mais ſi nous jugeons de ſon exactitude par le parallele qu'il fait ſans ceſſe entre la Poëſie & l'Hiſtoire; & de ſon deſintereſſement par la préven-tion qu'il a pour ſa Compagnie, nous ne devons pas attendre qu'il ſurpaſſe ceux qui l'ont précédé. Ses promeſſes ne m'empêcheront pas de finir ce chapitre comme il finit ſon livre, en diſant *qu'il ne paroîtra d'Hiſtoire accomplie, qu'en l'année où l'on trouvera le mouvement perpétuel & la pierre Philoſophale.*

Je n'ai point touché à l'Hiſtoire Eccléſiaſtique. C'eſt la plus certaine après l'Hiſtoire ſacrée. La certitude en eſt évidente dans les principaux points de notre Religion, comme ſont le Canon des Livres de la Sainte Ecriture & le

Symbole. Car outre l'autorité des Auteurs Eccléſiaſtiques qui en parlent, ils ſont inſérés dans les Définitions ou Canons de pluſieurs Conciles, tant Généraux, que Provinciaux. De ſorte qu'en cela nous avons, pour ainſi dire, le témoignage de tout le Peuple Chretien L'importance de ces matieres ne permet pas de ſoupçonner la ſincérité des Ecrivains; & elles ont un degré de vérité qui eſt infiniment au-deſſus de tout ce que nous avons de plus conſtant dans l'Hiſtoire profane. Celle-ci cependant, malgré tous ſes defauts, a plus de certitude que beaucoup d'autres Sciences.

CHAPITRE XI.

De la Chronologie.

LA Chronologie & la Géographie ont toûjours été regardées comme les deux yeux de l'Hiſtoire. Si vous la privez des lumieres de l'une & de l'autre, elle eſt couverte de ténèbres; & ſans le jour qu'elle en reçoit, ce n'eſt qu'un monceau de matiere indigeſte: elle ne touche ni ne réveille l'eſprit; & la lecture n'en eſt ni utile ni agréable. Une ſimple relation ſans circonſtances eſt bien peu intéreſſante : le temps & le lieu en ſont toute la beauté; & ſi ces ſecours lui manquent, elle eſt inſipide & peu touchante : mais comment le temps & le lieu ſont-ils marqués dans les hiſtoires qui nous reſtent? c'eſt ce que nous allons examiner.

Je ne m'arrêterai point ſur les temps fabuleux ; & je crois qu'on peut donner ce nom aux Antiquités de la Chine, de l'Egypte, & de la Chaldée. Iſaac Voſſius a entrepris de prouver celles de la Chine ; & le Chevalier *Marsham* a tâché de mettre en ordre les Dynaſties d'Egypte : mais il eſt tellement impoſſible d'avoir des preuves après un temps ſi éloigné ; & ils font tant de ſupoſitions, que leurs ſiſtêmes dépendent entièrement du caprice des ſuffrages. Dans quelque vûë que ces Auteurs aïent travaillé, je ne crois pas qu'ils aïent rendu ſervice à la Religion. Il en eſt, ce me ſemble, de leurs opinions, comme d'une hypotheſe de Philoſophie : Eſt-elle une fois avancée ? nos Philoſophes la ſoutiennent par des argumens plauſibles ; ils tâchent de répondre à toutes les objections qu'on y peut faire : mais

leur principe n'en eſt pas moins une fiction. De même nos Chronologiſtes éludent aſſez bien une objection; ils donnent aux choſes un ordre ſpécieux, quoiqu'ils bâtiſſent en l'air.

Nous trouvons, je l'avouë, une Chronologie plus certaine chez les Grecs: mais il ne faut pas remonter bien haut: car ſi on recherche leurs premieres Antiquités, on n'y voit pas plus clair que dans toutes les autres du monde. Les Athéniens, qui étoient les plus éclairés des Grecs, ne ſçavoient rien de leur extraction. Selon eux, ils ne la tenoient d'aucun autre peuple. Ils étoient enfans de la Terre, ou ils n'avoient aucune origine. Vient-on à leur temps hiſtorique? on a peine à démêler leurs époques: car leur Chronologie n'eſt pas ſi ancienne que leur Hiſtoire: c'eſt ce qu'a obſervé le Chevalier *Marsham*.

Il a fait[a] voir que les Grecs n'entendoient rien du tout à la Chronologie, & qu'ils n'avoient point l'art d'arranger les temps. L'inégalité de leurs années, & la variété de leurs périodes & de leurs Cycles causoient nécessairement une grande confusion. Comme ils n'avoient point de regle sûre pour se conduire, il étoit impossible qu'ils fissent de justes supputations. Ce dérangement rendoit incertain le temps de leurs Fêtes annuelles. Aristophane dit agréablement[b] à ce sujet, que les Dieux eux-mêmes n'en savoient pas les jours: il les introduit sur la Scene, se plaignans de la Lune, qui ne les avertissoit pas à propos de ces temps de plaisir: ce qui leur faisoit manquer les Festins publics, & les obligeoit souvent de retourner affamés au Ciel.

a Chron. Can. p. 14. 139.
b Ap. Seld. Mar. Arund. p. 233.

Meton remédia le premier à ces inégalités. Les temps furent réduits à une régularité passable par cette fameuse période de dix-neuf ans, de laquelle il est inventeur. Les Athéniens la reçurent avec tant d'applaudissement qu'ils la placerent en grands caracteres d'or au milieu de la Place publique; & c'est de-là qu'elle a eu ce nom si célèbre de Nombre d'or. Cette période n'étoit pourtant pas si exacte, qu'il n'y eût à réformer: aussi fut-elle rectifiée dans la suite par *Calippus* & par *Hipparchus*. Ces changemens marquent combien les supputations des Grecs ont été d'abord irrégulieres. On pourroit croire qu'ils n'ont pas été les premiers Auteurs de cette découverte, si par la loüange que les Arcadiens se donnoient, d'être plus anciens que la Lune, ils vouloient faire entendre qu'ils avoient formé un

ſiſtême d'années lunaires avant es Grecs : mais peut-être goûte-a-t-on davantage l'origine que Scaliger donne à cette Antiquité prétenduë des Arcadiens. [a]

La diſtribution des temps n'étoit pas mieux reglée chez les Romains. On s'eſt étonné qu'ils euſſent tant d'opinions différentes ſur l'époque de la Fondation de leur Ville. Onuphre [b] en rapporte ſept, la plûpart appuïées d'autorités remarquables. Pour moi, je ne ſuis pas ſurpris de cette contrariété, lorſque je conſidere l'obſcurité de l'Hiſtoire ancienne des Romains, & la diverſité de leurs ſupputations. Loin de ſonger à marquer le temps de leur établiſſement, ils ne penſerent pas même à regler les années par le cours du Soleil ou de la Lune.

Romulus inſtitua une année,

[a] Proleg. ad Emend. pag. 3.
[b] Comment. ad Fa[illegible]. pag. 15.

telle qu'on pouvoit l'attendre d'un Prince adonné aux armes, & qui regnoit sur un peuple non lettré : elle étoit composée de dix mois, commençant en Mars, & finissant en Décembre.* Il ne fut pas long-temps à s'appercevoir qu'elle étoit plus courte que l'année naturelle, & qu'elle n'égaloit pas le cours du Soleil : mais apparemment il fut incapable de la rectifier, ou il ne s'en mit pas en peine. Si l'on fit quelque intercalation, ce fut sans précautions & sans regles. Enfin l'année *de confusion* seroit bien-tôt arrivée, si le Roi successeur de Romulus n'avoit eu plus d'inclination pour les occupations tranquiles de la paix, que pour le tumulte de la guerre.

Numa prit le Calendrier, où Romulus l'avoit laissé. Je ne m'arrête pas au sentiment de quel-

* V. Blondel. Hist. du Cal. Rom. l. 3. c. 1.

ques-uns *, qui ont crû que Pytagore l'avoit aidé ; ce qui doit paſſer pour un Anachroniſme. Mais il me ſemble qu'il réduiſit l'année dans un meilleur ordre qu'un ſiècle ſi peu éclairé ne donnoit lieu de l'eſperer ; ajoûtant les deux mois qui manquoient à l'année de Romulus, & faiſant faire les intercalations néceſſaires pour conſumer les jours ſuperflus. Néanmoins, ſoit par l'imperfection de ce Calendrier, ſoit par la négligence des Pontifes qui devoient veiller à l'interpoſition des jours extraordinaires, ſoit enfin que ces deux cauſes concouruſſent enſemble au deſordre, il eſt certain que du temps de Jules Céſar, l'année étoit ſi dérèglée, que les mois avoient rétrogradé. L'Hiver arrivoit en Automne ; on trouvoit l'Eſté au Printemps ; & ſi ce Prince n'y eût remédié,

* Blondel. ibid. chap. 2.

l'Hiver auroit remonté à l'Eſté.

En qualité de Souverain Pontife, il entreprit une réformation générale : il appella pour ce ſujet auprès de lui Soſigene, qui étoit un ſçavant Aſtronome de ce temps-là. Après qu'il eut fait écouler tous les jours irréguliers dans une année qui eût quinze mois, ſelon Suétone, ou quatre cens quarante-cinq jours, ſelon Cenſorin, & qui fut nommée l'année *de confuſion*, le Calendrier parut être bien reglé. Il n'étoit pourtant pas aſſez exact, nonobſtant la capacité du Réformateur : car en moins de mil trois cens ans depuis le Concile de Nicée, il ſe dérangea encore ; & du temps de Grégoire XIII. on remarqua qu'il n'étoit pas d'accord avec les Cieux, & qu'il y avoit une différence de dix jours par rapport au cours du Soleil, & de quatre jours par rapport à celui de la Lune.

Celà

Cela donna lieu à ce Pape de faire une nouvelle réformation en l'année mil cinq cens quatrevingt-deux, que l'on nomme l'année de *correction*.

On a frappé des Médailles en mémoire de ce nouveau Calendrier. Il a semblé si parfait, qu'on lui a donné le nom de Calendrier perpétuel. Cependant il y auroit de la témérité à soutenir que l'exactitude en est si grande, qu'on n'y doive rien changer à l'avenir. On sçait que peu après qu'il eut paru, il fut censuré. Scaliger & Calvisius prétendirent en avoir découvert les defauts. Clavius un de ceux qui y avoient eu le plus de part, en fit l'Apologie : mais selon Scaliger *, avec si peu de succès, que ce Calendrier auroit besoin d'un nouvel Apologiste.

Pour établir une regle invariable sur les mouvemens du So-

* Scaliger. An. p. 51.

leil, il faudroit qu'ils fuſſent par
faitement égaux & réguliers
même juſqu'aux minutes, aux ſe
condes, &c. Puiſqu'il n'en eſt pa
ainſi, ſuivant les plus juſtes cal
culs, on ſe flatte envain d'une per
fection, à laquelle il eſt preſqu'im
poſſible d'atteindre. Au reſte ce
Calendrier n'étant pas reçu plu
généralement qu'il ne l'a encore
été, vrai-ſemblablement i ne ſer-
vira qu'à cauſer de la confuſion
Comme il ne s'étend guere au-
delà des Royaumes qui ſont ſou
l'obéiſſance du Pape; & que l'on
ſuit le Calendrier Julien dans la
plûpart des autres parties Chre-
tiennes de l'Europe, ce ſera dans
quelques centaines d'années un
travail pour les Critiques, que les
conteſtations qui s'éleveront ſur
les dates par rapport au vieux &
au nouveau ſtile.

Ce récit hiſtorique des temps
marque ſuffiſamment l'incerti-

tude de la Chronologie. Si nous voulons en avoir une autre preuve, paſſons des temps aux hommes. Scaliger & le Pere Petau ſont ceux qui ont le plus aprofondi cette Science. Le premier s'y eſt donné des peines prodigieuſes, comme il eſt aiſé de le remarquer dans pluſieurs de ſes Ouvrages. A conſiderer la grande opinion qu'il eut de ſon livre *de Emendatione temporum*, & l'éloge que les Sçavans en firent, traitant cette piece de Divine & d'immortelle; ne ſe ſeroit-on pas imaginé qu'il avoit démêlé toutes les difficultés renfermées dans la ſupputation des temps, & qu'il n'y reſtoit plus rien à éclaircir? Cependant il n'y avoit pas long-temps que cet Ouvrage Divin avoit paru, lorſque le Pere Petau l'examina. Ce Religieux qui avoit autant travaillé ſur la Chronologie, que Scaliger, ne lui donne pas des loüanges ou-

trées ; il fait voir au contraire que cet Auteur ſi vanté avoit été dans un égarement preſque continuel. Il emploie une grande partie de ſa *Doctrine des Temps* à le réfuter. A peine y a-t-il un chapitre dans ſes cinq premiers livres, où il ne cite Scaliger, & ne découvre les fautes & les bévûës infinies de ce Chronologiſte. En un mot le livre du Pere Petau pourroit auſſi-bien être intitulé *Réfutation de Scaliger*, que *Doctrine des Temps*. Selon lui, Scaliger n'a preſque rien fait de bien, ou qui mérite quelque attention, ſi ce n'eſt ſur la Période Julienne ; & après lui avoir fait grace de cette loüange, il ne veut pas le reconnoître pour l'inventeur de la Méthode, qui explique cette période : mais il l'accuſe de l'avoir dérobée aux Grecs.* Quand même on ne lui

* *Ac profectò in tot ſcriptis ab eo Chronologicis libris, nihil fere eſt, quod momentum aliquod*

en auroit pas disputé l'invention, que d'ailleurs on attribuë peut-être avec plus de justice à un de nos compatriotes Evêque d'*Hereford*, ce n'est après tout qu'une mesure commune, à laquelle on peut ajuster les autres périodes; & qui sert comme un instrument pour se regler; mais ce n'est pas une période véritable, ni une découverte qui dévelope l'obscurité des temps, puisqu'ils restent toûjours dans la même incertitude. Ainsi Scaliger n'a rien découvert, du moins rien de considérable, ou bien le Pere Petau lui a fait un reproche tres-injuste. Pour leur rendre justice à l'un & à l'autre, il faut dire qu'ils ont fait tous

ad rem ullam habeat, quodque reprehensionem effugiat, prater particulam istam, quâ Julianæ periodi methodum ex Licavit: quanquam in eo castigandus est non nihil Scaliger, quòd se periodi illius inventorem, ac methodi fuisse glorietur; hanc enim à Græcis transtulit. Doct. Temp. lib. 9. cap. 1.

deux beaucoup de fautes, quoiqu'ils assûrent que plusieurs de leurs calculs soient aussi évidens, que des démonstrations mathématiques.

La Chronologie a occupé bien des Sçavans dans le dernier siècle, parce qu'apparemment la réformation du Calendrier Romain les avoit portés à s'y appliquer, & principalement à la partie méthodique de cette Science. On n'en a pourtant pas négligé la partie historique. Depuis peu le Pere Pagi y a excellé. Sans m'arrêter à ses autres découvertes, il a fait sur les *Quinquennales*, sur les *Decennales*, & autres Fêtes des Romains, une Observation qui a bien servi à éclaircir leurs fastes, & il a convaincu d'erreur Scaliger, le Pere Petau, Baronius, & la plûpart des Historiens & des Chronologistes, qui ont écrit avant lui. On verra avec le temps

quelle ſera la durée de ſon obſervation. Il me ſemble qu'il ſe donne trop de gloire, lorſqu'il la compare à la découverte des Indes Occidentales par Chr. Colomb.*

L'Evêque de Cheſter a écrit dans le même temps, & n'a pas moins réüſſi que le Pere Pagi. Il s'eſt ſervi utilement de quelques écrits oubliés; & les remarques qu'il a faites ſur la Vie de Plotin par Porphyre, ont donné beaucoup de jour à une partie fort obſcure de l'Hiſtoire, comme on le peut voir dans ſes Annales de ſaint Cyprien. Mais je n'eſtime pas tant ſes œuvres poſthumes ſur la Chronologie; car tel eſt le pouvoir de la prévention, même ſur les plus honnêtes gens. On connoît aſſez Eutichius, qui vivoit dans le dixieme ſiècle. Notre Evêque dans ſon Apologie des Epî-

* Pagi, Diſſert. Hypat. p. 6.

tres de saint Ignace[a], l'avoit ré-
présenté comme un Auteur trop
moderne, & qui n'avoit eu au-
cune connoissance des affaires de
son Eglise, comme un Historien
Arabe, plein de rêveries, & se
contredisant lui-même. Néan-
moins ce Prélat dans son ouvrage
sur la succession des Papes, où l'o-
pinion d'Eutichius lui est utile:
n'a plus la même pensée de ce
Auteur; il le trouve tres-instruit
des affaires de l'Eglise de Rome:
qu'il lui avoit reproché de ne pas
connoître.[b] Il est même si prévenu
nu en faveur d'Eutichius, qu'il
abandonne nos Auteurs Grecs &
Latins pour le suivre; mais il de-
voit s'en tenir à son premier sen-
timent: car la plûpart de ceux
qui ont examiné Eutichius, le mé-
prisent; & en effet il ne méritoit
pas d'être estimé. Mr Selden est

a Par. 1. cap. 1.
b Oper. Posth. Dis. 1. c. 14.

le ſeul qui pour ſatisfaire à ſa mauvaiſe humeur contre les Papes, ne l'ait pas rejetté. Il nous a donné une partie de cet Auteur, & il a encouragé le Docteur *Pocock* à mettre le reſte au jour.

On nous a fait concevoir dans ces derniers temps de grandes eſpérances ſur les Médailles & ſur les Inſcriptions. *Spanheim*, célèbre par ſon livre *de uſu Numiſmatum*, a expliqué fort au long l'uſage des Médailles * dans la Chronologie. Du Cange & Vaillant en ont montré l'utilité, l'un par des exemples ſur les Empereurs de Conſtantinople, & l'autre par ſon hiſtoire des Seleucides. Un troiſieme a été plus loin; & avec quelques Médailles obſcures de la famille d'Hérode, il a non ſeulement révoqué en doute l'autorité de Joſeph & de pluſieurs autres de nos meilleurs Auteurs; il

* De Uſu Numiſm. p. 859.

les a même accusés d'impostures
Quel fond peut-on faire après
tout sur une Légende ou une in
scription, dont le sens & la date
sont changés par l'altération du
moindre trait? D'ailleurs puis
qu'Annius de Viterbe a suppos
d'amples histoires, n'est-il pas
présumer qu'il y a eu aussi de
Médailles supposées? mais cell
n'est que trop certain. Il y en
même de si bien contrefaites
qu'elles valent autant que celle
qui sont originales. Quant au
inscriptions, on sçait que la flat
rie s'en est toûjours servie, pou
donner aux Princes & aux hom
mes illustres des loüanges excess
ves. Les Médailles & les Inscri
ptions de Domitien furent supp
mées après sa mort, parce qu
n'avoit pas mérité les honneu
qu'on lui avoit rendus pendant
vie.

CHAPITRE XII.

De la Géographie.

UNe perſonne, qui ſans ſçavoir la Géographie verroit dans les Poëtes combien de temps Uliſſe & Enée emploïent à leurs voïages, & qui feroit attention à la diverſité de leurs routes & aux dangers qu'ils courent errans de rivage en rivage, s'imagineroit peut-être qu'ils ont parcouru la plus grande partie du monde habitable. Cependant à peine l'un de ces Héros a-t il paſſé la Mer Egée; & il eſt certain qu'aucun des deux n'a été plus loin que le Détroit de Gibraltar. C'eſt-là que ſe termine notre ancienne Géographie, qui n'a pas laiſſé d'être aſſez fameuſe, malgré ſon peu d'étenduë. Les Poëtes ont été prudens de reſter au Détroit : car

s'ils l'avoient fait paſſer à leurs
Héros, ils euſſent couru riſque de
les perdre. Tout ce qui étoit au-
delà, étoit païs inconnu pour eux
Cela ne doit point nous ſurpren
dre dans les Poëtes. Les Hiſtorien
& les Géographes anciens n'en
ſavoient pas davantage. Hérodote
ne [a] ſçait plus où il en eſt, quand
il paſſe le Détroit. Poſidonius &
Artemidore y placent le couche
du Soleil. Ariſtote, comme Phi
loſophe, veut aller un peu plus
loin. Il prétend que les *Indes* com
finent aux Colonnes d'Hercule
mais elles en ſont ſi éloignées
qu'il ſemble que les *Indes* aïen
été un nom commun, dont l
Anciens couvroient leur igno
rance. Ils appelloient *Indes* tou
ce qu'il y avoit de terres au de
de leur connoiſſance. Strabon di
à ce [b] ſujet, que tous les Géogr

[a] Herod. lib. 2. Strab. lib. 3. ad init.
[b] lib. 2.

phes qui l'ont précédé, n'ont écrit que des menſonges.

Je ne veux pas faire un détail des erreurs des Anciens, ni montrer comment ils ont confondu les Régions mêmes dont ils étoient aſſez voiſins ; comment ils ont mêlé la terre & la mer ; comment quelques-uns d'eux ſe ſont trompés à l'égard de la Méditerranée, & l'ont jointe avec le Golfe Perſique ; comment on a fait couler les Mers du Nord dans la Mer Caſpienne, qui n'eſt qu'un Lac ; & comment on a fait un Lac de celle d'Arabie, qui ſe communique à l'Océan. Les Curieux trouveront une moiſſon abondante de ces fautes dans les trois premiers livres de Strabon.

Cet Auteur à la vérité a corrigé pluſieurs de ceux qui l'avoient précédé ; il a été plus exact qu'eux ; mais il ne l'eſt pas encore aſſez ; il eſt trop Hiſtorien pour être bon

Géographe. De plus il manque de Tables & de Cartes ; & comme il n'a point de connoissance des Longitudes ni des Latitudes, sans quoi il est presqu'impossible de marquer la juste situation des lieux ; au defaut de ces guides, il ne peut tenir qu'une route incertaine. Il en est de même des Géographes qui ont vêcu avant ou peu après lui.

L'honneur de traiter la Géographie avec art, & de la réduire en sistême, étoit réservé à Ptolomée. Par des regles de Mathématiques, qu'il a ajoûtées à la méthode historique, qu'on avoit suivie auparavant, il nous a donné le Monde d'une maniere bien plus intelligible. Il s'est servi, pour le décrire, de principes plus certains ; & fixant la position des lieux par leur Longitude & par leur Latitude, il a découvert les fautes des autres, & nous a laissé en

même temps un moyen de découvrir les ſiennes. Sans que je les cite, on en verra les plus conſidérables dans la Mappemonde d'*Agathidémon*, imprimée avec les œuvres de Ptolomée. C'eſt la premiere que nous aïons de cette eſpece. Il eſt divertiſſant d'examiner quelle idée on avoit alors du Monde, quoiqu'on en crût la découverte aſſez exacte par les travaux de Ptolomée. Cette idée n'étoit pas fort juſte, comme il eſt aiſé de s'en appercevoir. Entre autres erreurs, il s'eſt tout-à-fait trompé à la ſituation de la Grande Bretagne. La Scandinavie, qui eſt une grande Preſqu'Iſle, eſt ſéparée du Continent. Il n'en fait qu'une petite Iſle fort étroite. Selon lui, l'Afrique eſt ſans bornes; & il ne marque point d'Iſthme entre la Méditerranée & la Mer Rouge. S'étonnera-t-on après, ſi les *Indes* ſont éloignées de leur véritable poſition ?

Je ne parle pas d'une infinité d'erreurs moins grandes. Combien un habile Géographe moderne en a-t-il remarqué* dans une seule partie de l'Europe? Et combien en pourroit-on montrer davantage dans les autres? Si Ptolomée se trompe grossierement en décrivant l'Isle de Cypre, qui est proche d'Aléxandrie, & presqu'à sa porte, on ne doit pas être surpris qu'il ait manqué la Scandinavie & la Grande Bretagne. Au reste ce n'est pas un jugement qui fasse honneur à Cluvier, que de préferer à Ptolomée pour la situation des lieux Pline qu'on n'a pas estimé fort exact; & pour l'Histoire Strabon à Pline & à Ptolomée.

Il a paru depuis peu une Géographie fondée sur les Antiquités Phéniciennes. Le titre en étoit assez brillant, pour ébloüir les

* Cluver. German. Antiq. Præf.

hommes. On auroit dit qu'elle alloit assujettir les opinions, & qu'une entrée si pompeuse suffisoit pour la mettre en vogue dans le monde. L'Auteur est un homme illustre : mais quand il veut établir ses Antiquités Phéniciennes, il commence par se plaindre qu'il manque de Monumens ;* & il est obligé d'en emprunter des Grecs. Ainsi nous ne sommes pas plus avancés. Car quels sont ces Monumens ? quelques fragmens, par lesquels il semble en général, que les Phéniciens ont fait de longs voïages, & qu'ils ont été dans des païs éloignés. De quelle utilité ces voïages nous sont-ils, s'il ne nous en reste ni Cartes ni Journaux ? Je tombe d'accord que cet Auteur fait ordinairement dériver d'une racine Phénicienne un mot, ou le nom d'un lieu ; en quoi ses conjectures sont assez bien

* Præf. ad Chan.

fondées : mais cela ſuffit-il pour établir une Géographie? S'il ne faloit rien de plus, Goropius Bécanus en feroit autant pour la Langue Hollandoiſe, & le Pere Pezron pour * la Celtique. En un mot il n'y a aucun des païs qui prétendent avoir une langue originale, où un viſionnaire ne puiſſe rendre le même ſervice à ſa nation. *La Géographie ſacrée*, qui eſt le titre du livre dont je parle, me fait reſpecter ſon Auteur. Je conviens, ſans héſiter, qu'autant qu'elle eſt ſacrée, elle eſt pareillement vraie: mais lorſqu'il quitte Moyſe, il abandonne ſon guide ; & les Phéniciens n'ont pas plus erré que lui.

Je ne veux point entrer ici dans le parallele des Anciens & des Modernes. Ils ſont égaux pour moi. Mais par rapport au ſujet que nous examinons, l'avantage

* Le Bas Breton.

des Modernes eſt trop viſible pour le diſſimuler. Ils ſe ſont ouvert un paſſage à un Monde inconnu aux Anciens. Ces parties du vieux Monde que l'on croïoit inhabitables, ſe trouvent habitées; & les chaleurs de la Zone torride ſont tempérées par des pluies rafraichiſſantes, par des vents frais & continuels, par des nuits froides, par le coucher direct du Soleil, & par l'interpoſition de tout le corps de la Terre. On ne conteſte plus, comme autrefois, qu'il n'y ait des Antipodes. *Magellan* & *Drake* ont fait le tour de la Terre; & on n'a pas tant parlé d'eux que des Phéniciens & des Grecs, qui n'avoient côtoié que la Méditerranée. Néanmoins ne concevons point trop de vanité de nos découvertes. Il reſte encore une aſſez bonne partie du Monde à découvrir, pour ſervir d'écuëil à notre ambition.

Je ne penſe pas, comme un Auteur François*, qu'il y ait près d'une moitié du Globe Terreſtre qui nous eſt inconnuë. Mais je me réduis à une quatrieme partie. Il eſt conſtant qu'il y a au Sud un vaſte continent, où l'on n'a point encore pénétré. Je ne ſçai ſ'il nous ſeroit fort avantageux de le connoître. Les Hollandois qui ſe ſont avancés, à ce qu'ils prétendent, juſqu'au ſoixante-quatrieme degré de latitude Méridionale, y ont obſervé des montagnes couvertes de neige. Les glaces couvrent en Avril le Détroit de Magellan, qui borne au Midi l'Amérique Méridionale. Par conſéquent les Régions qui ſont plus avancées vers le Pole Antarctique, doivent être auſſi froides & auſſi ſtériles, que les climats du Nord le ſont de notre côté. On ignore quelles ſont les

* La Mothe-le-Vayer, vol. 1. p. 825.

limites de l'Amérique Septentrionale vers le Nord; & il eſt incertain ſi cette partie du nouveau Monde eſt une grande Preſqu'Iſle, ou un vaſte Continent.

On a fait le tour de l'Afrique depuis la Méditerranée juſqu'à la Mer Rouge; & hormis l'Egypte & l'Abiſſinie, on n'en connoît guere plus que les Côtes. On n'en a pas examiné ſuffiſamment l'intérieur, ou bien, l'on n'en a fait que des deſcriptions imparfaites. Ce ſont des païs ſauvages & incultes, où les Marchands n'ont pû être attirés par l'eſpérance du gain, ni les Miſſionnaires par leur zele.

Quel circuit prodigieux faut-il faire, pour parvenir aux extrémités de l'Aſie! On épargneroit la moitié du chemin, des frais & du temps, ſi l'on pouvoit découvrir par le Nord un paſſage à la

Tartarie & à la Chine. Il eſt vrai qu'on a ſouvent tenté cette route, mais ſans ſuccès. Ceux qui s'y ſont hazardés, y ont péri ; & je crois que ce ſera toûjours le *Non plus ultrà* des plus hardis Voïageurs. Car à quels périls ne ſont-ils pas expoſés, ſoit par la rigueur des vents dans des climats exceſſivement froids, ſoit par des montagnes de glace qui ſe rencontrent ſur ces Mers, & qui ſont les écueïls le plus à craindre, ſoit enfin par la difficulté de faire route dans des nuits qui durent des mois entiers, & ſans avoir de clair de Lune pour ſe conduire ? Parlerai-je d'une longue chaîne de Montagnes, qui s'étend dans la Mer de Tartarie, & que nos derniers Miſſionnaires* ont obſervée : le Cap n'en a point encore été doublé, & ſelon les apparences il ne le ſera jamais. On eſt

* Le Comte, Mémoir. Lett. dern.

en doute ſi ces Montagnes ne s'étendent point juſqu'à la Côte oppoſée de l'Amérique, & ſi elles ne joignent pas l'Amérique au Continent d'Aſie. Ainſi nous ne connoiſſons point les limites ni de l'Aſie, ni de l'Amérique de ce côté là.

Il y a un autre defaut dans notre Géographie; c'eſt que la véritable Longitude des lieux ne ſoit point fixée. On a pris depuis peu différentes voyes pour y remédier. On s'eſt ſervi de Pendules exactes, On a obſervé les Immerſions & Emerſions de Jupiter: mais on n'a pas trouvé ces moyens tout-à-fait infaillibles. C'eſt pourtant la ſeule cauſe de l'erreur, qui nous a fait placer la Chine dans nos Cartes à cinq ou ſix cens lieuës de France plus loin qu'elle n'eſt véritablement *, & qui nous a fait remplir ce vuide d'un païs

* Le Comte. 15.

imaginaire. Voſſius amateur des Paradoxes, qui a donné à l'ancienne Rome plus de ſoixante-dix Milles de circuit, & quatorze millions d'Habitans [a], a encore plus éloigné la Chine. Les Miſſionnaires Jéſuites ont prétendu corriger cette faute par les obſervations Mathématiques, dont nous venons de parler: mais Voſſius n'a pû pénétrer la force de leurs raiſonnemens; & je doute fort que l'on s'en fût rapporté à eux, ſi le différent n'avoit été terminé d'une maniere moins conteſtable par un Miſſionnaire de la même Compagnie. [b] Il a ouvert un paſſage à la Chine par la Moſcovie; il en a marqué les différens ſéjours, & il a montré par des relations certaines le temps qu'on pouvoit mettre à ce voïage. On n'a pas la même facilité ſur

[a] Var Obſervat. p. 23. 34. 168.
[b] Avril. lib. 2.

l'Ocean

l'Océan ; il n'eſt pas ſi aiſé de le meſurer, ni d'y faire avec nos Téleſcopes des Obſervations auſſi régulieres que ſur la terre ferme. Les Jéſuites eux-mêmes conviennent qu'ils y ſont fort embaraſſés.

Ce qui a cauſé la diverſité des Longitudes de l'Orient, eſt rapporté par Voſſius[a] ; & ce qu'il en dit, peut trouver ici ſa place. Environ dans le même temps que les Eſpagnols firent la découverte de l'Amérique, les Portugais découvrirent les Indes Orientales. Aléxandre VI. diviſa le Globe en deux Hémiſphéres ; & par des Bulles ſolemnelles[b] il adjugea la partie Occidentale aux Eſpagnols, & la partie Orientale aux Portugais. A la vérité les Hollandois & les Anglois ne ſe crurent pas obligés de ſe ſoumettre à ſa déciſion. Mais quand les deux Nations qui

[a] Var. Obſervat. p. 169.
[b] Marion lib. 27. cap. 3.

approuvoient le partage, vinrent à reclamer leurs portions respectives, la difficulté fut de fixer les degrés de Longitude ; & comme le Pape n'est point infaillible sur les calculs de Mathématiques, les Espagnols & les Portugais eurent à vuider le différent. Les Isles Moluques furent le grand sujet de la contestation : les Espagnols les revendiquoient : les Portugais de leur côté prétendoient qu'elles tomboient dans leur lot. On consulta de part & d'autre des gens experts. Les Géographes Espagnols s'y prirent d'une maniere les Portugais d'une autre ; & les deux peuples se trouverent si éloignés de compte, qu'ils différoient dans leurs calculs de près de quarante degrés, qui font une grande partie du Monde entier. Enfin l'opiniâtreté de chaque nation alla si loin, que par des Edits publics on défendit de marquer dans

les Cartes Géographiques les degrés & les Méridiens autrement qu'ils n'avoient été fixés. Il s'enſuit de-là que nos Méridiens ſont tombés dans une grande confuſion, pendant que les Longitudes ont été déterminées ſi diverſement par autorité abſoluë. Voſſius croit qu'on n'y a pas remédié depuis.

Mais poſons que la Terre ait été exactement meſurée, a-t-elle été décrite avec autant d'exactitude? Je ne le crois pas. Combien nos Géographes modernes ſont-ils incertains ſur la véritable ſituation des Places anciennes. Ils ne ſont pas plus aſſûrés de la poſition de Babylone * Ville autrefois la plus fameuſe de la Terre, que de celle du moindre Village. Souvent même ils s'égarent dans des ſentiers connus. Ferrarius nous a donné un Dictionnaire

* Luyts. p. 492.

Géographique, qu'il prétendoit universel. Cependant Baudrand l'a tellement augmenté & changé ensuite, qu'on le prendroit pour un nouveau Dictionnaire, Ils ont passé tous deux pour sçavans Géographes. Malgré cela, il n'y avoit pas plus d'un an que le dernier avoit publié son ouvrage, lorsque Sanson y fit remarquer * cinq cens fautes seulement sous la lettre *A*.

Nous avons eu depuis en Anglois un livre de la même espece, composé par deux personnes de mérite. Sanson ne l'a pas critiqué : mais avec le peu de lumieres que j'ai en Géographie, j'y pourrois montrer, sous la lettre *A*, de plus grandes fautes qu'il n'y en a dans Ferrarius & dans Baudrand. En voici une seulement; ils ne font point de différence entre les Isles Açores & les Isles Canaries. C'est

* Nouv. de la Rap. Ann. 84. p. 310.

une erreur d'autant plus groſſiere & plus inexcuſable, qu'on place ordinairement le premier Méridien aux Iſles Canaries. Elle n'eſt pourtant pas corrigée dans l'édition revuë & augmentée, ſur laquelle ils avoient eu le temps de faire leurs réflexions.

CHAPITRE XIII.

Du Droit Civil.

C'Eſt une grande preuve de l'excellence des Loix Romaines, que d'avoir été reçuës chez tant de Nations, & de ſe ſoutenir encore par leur propre force, ſans être appuïées de l'autorité publique. Les Loix des Romains ont ſubſiſté plus long-temps, & ſe ſont répanduës plus loin que leur domination. Leur ſageſſe a fait plus de conquêtes que leurs armes. Cependant il n'y a qu'une ſeule loi parfaite, à laquelle les hommes ne peuvent toucher, & qui eſt infiniment au-deſſus des Loix Romaines, quoique celles-ci ſemblent être le chef d'œuvre de la raiſon.

Les premieres Loix des Romains ont été les Loix des douze

Tables, ajoûtées à leurs anciens uſages, & extraites de celles d'Athènes & des autres Villes de Grece réputées ſçavantes. C'eſt pourquoi ſi on peut chercher quelque ſageſſe dans les Conſtitutions Humaines, c'eſt-là qu'on devroit la trouver. Ciceron a fait dire à Craſſus*, au ſujet de ces premieres Loix, qu'elles avoient plus d'autorité, & qu'elles étoient plus utiles, que tous les livres des Philoſophes. Il ne nous en reſte que quelques fragmens recueillis par *Balduinus*, & par d'autres; & on voit dans ces fragmens des Loix bien dures: par exemple, celle qui permet aux créanciers de couper par morceaux, au defaut de payement, le corps de leur débiteur, pour le partager également entr'eux, n'eſt pas ſeulement cruelle; elle eſt barbare. *Balduinus* lui-même

* de Orat. lib. 1.

ne ſçauroit[a] la citer ſans ſe récrier : Et Quintilien, ſi habile à donner preſque à tout des couleurs ſpécieuſes, & qui, comme Romain, étoit engagé à juſtifier cette loi, cherche plutôt à l'excuſer[b], qu'à la défendre. Ce qu'il en dit de mieux, c'eſt qu'elle fut abolie. Ainſi nous la laiſſons avec les autres qui ont eu le même ſort, pour paſſer à celles qui ſubſiſtent encore, telles que ſont les Loix Impériales, & pour examiner par quelles objections on peut les combattre.

Le Droit Civil a deux parties principales ; *les Pandectes* qui contiennent les Déciſions des ſavans Juriſconſultes ; & *le Code* qui renferme les Decrets des Empereurs Romains. Pour les *Inſtitutes*, elles vont d'ordinaire avec le *Digeſte*, & ne ſont qu'un abrégé, ou une

[a] Com. de Leg. 12. Tab. cap. 46.
[b] Ap. Bald. ib.

intro-

introduction pour ceux qui commencent. *Les Novelles* ſont un ſupplément *au Code*. *Les Fiefs* ne viennent pas originairement des Romains. Ce ſont des Coutumes poſtérieures, dont l'origine n'eſt pas ſi remarquable.

Les Docteurs de Droit prétendent que ſi la Langue Latine étoit perduë, on la retrouveroit dans le livre des Pandectes; & ils ſe formaliſeront peut-être de ce qu'on leur reproche un ſolléciſme dans le mot *Pandectes*, qu'ils font féminin.* La faute eſt légere, mais elle eſt au titre du livre; & c'eſt un mauvais début. On ne diſconviendra pas que la plus grande partie des Pandectes ne ſoit écrite avec aſſez de pureté. C'eſt une perfection dont elles ſont redevables à leurs auteurs, & au ſiècle dans lequel elles ont été écrites. Je ne dis cela qu'après des

* H. Steph. de Abuſu ling. Gr. p. 12.

Critiques, qui ont été assez rigides sur les autres volumes du Droit. Ainsi je ne les contredirai point. Je n'objecterai pas qu'on n'a point regardé l'Empereur qui a fait recueillir les Pandectes comme un Prince distingué par son érudition. Au contraire il est nommé par Suidas ἀναλφάβητος homme qui ne sçavoit pas l'Alphabeth. Quoiqu'il ne fût pas sçavant, il a pû emploïer des personnes éclairées. On sçait que Tribonien a été le grand instrument de cet Ouvrage: & l'incapacité de l'Empereur ne diminuë rien de l'autorité de ses Loix. Ce qu'il y a de vrai, c'est que Tribonien est plus blâmable que l'Empereur. S'il avoit de l'érudition il manquoit d'intégrité. Suidas le répréſente * comme un homme de mauvaise foi, qui prostituant la justice, faisoit des Loix, & les

* Suid. ad Tribon.

révoquoit pour ſon interêt particulier ; homme qui s'accommodoit à toutes les inclinations, à toutes les paſſions de ſon Prince, & qui le flattoit juſqu'à l'adorer. Je ſçai bien que l'autorité de cet Auteur eſt ſuſpecte, en ce qu'il dit de la baſſe complaiſance de Tribonien pour l'Empereur. Auſſi ne m'y arrêterois-je pas, ſi Juſtinien ne prenoit dans ſes Conſtitutions * les titres faſtueux, qu'on accuſe Tribonien de lui avoir donnés. Quoi qu'il en ſoit, je n'impute rien à la vanité de cet Empereur ; je cite ſeulement ſes paroles. D'autres en jugeront comme il leur plaira.

Tribonien pouvoit avoir d'ailleurs de bonnes qualités. Mais il me ſemble qu'il n'a pas eu aſſez d'exactitude. Les Pandectes ont été finies en trop peu de temps,

* V. Conſtitut. de Cod. Conf & de Conc. Digeſt. ubi, *Divina noſtra, Numen noſtrum.* &c.

aussi-bien que les autres volumes du Droit; & il n'y a pas donné tout le soin que demandoit un Ouvrage de cette importance. Les livres des Loix s'étoient beaucoup multipliés; le nombre en montoit à plus de deux mille volumes. Il étoit tres-difficile de les lire en plusieurs années, & plus difficile encore de les comparer & de les concilier. Néanmoins Tribonien avec l'aide de quelques autres Jurisconsultes, débroüilla ce cahos & finit en trois ans le Digeste & les Institutes. Il retoucha en même temps le Code, qui vrai-semblablement avoit été fait avec trop de précipitation. Sans doute le Digeste auroit aussi été plus correct, si Tribonien l'avoit revû. L'Empereur lui-même parut surpris de cette diligence: il regardoit cet Ouvrage comme un travail infini. Aucun de ses Prédécesseurs n'avoit osé l'entrepren-

dre, ne croïant pas qu'il fût poſſible de l'achever. Et lorſque Juſtinien le trouve fini au bout de trois ans, ſa ſurpriſe éclatte; il avouë * qu'il ne penſoit pas qu'il en eût falu moins de dix.

Cette précipitation a produit de mauvais effets dans ce grand Ouvrage. Il eſt trop concis en des endroits, & par conſéquent obſcur. En d'autres, on trouve des répétitions de maximes tirées de différens Auteurs, mais auxquelles il n'y a que les termes de changés. On y rencontre des contrariétés: ce qui étoit preſque inévitable dans une pareille diverſité d'opinions & de réponſes. Quelquefois ce ſont des difficultés que l'on ne peut démêler, & qui proviennent, ou de ce que le ſens eſt imparfait, ou de ce qu'on a eſtropié les Déciſions. Il y a dans le Digeſte & dans le Code des Loix qui

* Conſtitut. ib.

ſemblent peu s'accorder avec les Canons de l'Egliſe. [a] Un ſavant Juriſconſulte y a obſervé des defauts [b] encore plus grands. Le Digeſte en grande partie eſt plein de queſtions & d'opinions ſubtiles, qui ſont peut-être plus ſçavantes, que d'une véritable utilité dans les uſages & dans les occaſions ordinaires de la vie. C'eſt un aſſemblage confus de maximes, qui n'ont ni ordre ni liaiſon. Enfin les parties d'un corps de Loix devroient être mieux diſpoſées. Budée, Hotoman & Valla ont fait la plûpart de ces remarques.

Il n'y a pas moins à dire ſur le Code. On n'y trouve, ni autant d'élégance, ni autant d'érudition que dans les Pandectes; & on y reconnoît plus qu'ailleurs, que Tribonien étoit un homme qui

a Vvindek, Can. & Leg. Conſon. & Diſ.
b Paſq. Recherc. liv. 9. ch. 41.

manquoit de lumieres & d'intégrité. Tous les livres des anciens Juriſtes, d'où on a tiré les Pandectes, ont été perdus, peut-être, comme on l'a crû, par la faute de l'Empereur & de Tribonien. Ainſi nous ne pouvons pas bien juger des altérations qu'on y a faites : mais comme nous avons pluſieurs Conſtitutions des Empereurs dans le Code Théodoſien, il nous eſt facile de voir de quelle maniere Tribonien les a extraites dans ſa nouvelle Compilation. Il a fait ſans diſcernement dans les unes, & par ignorance dans les autres, des changemens conſidérables. Il retranche des mots qui déterminent le ſens de la Loi ; & il en ajoûte qui préſentent une nouvelle idée. Il partage une Loi en deux : quelquefois il en réduit deux en une. Il ſe trompe ſouvent au temps, à la date, & même aux noms : cir-

conſtances tres-néceſſaires pour bien entendre une Conſtitution. Il y a encore d'autres fautes que je citerois, ſi elles n'étoient rapportées dans la ſavante Préface, & dans les Avant-propos du Code Théodoſien.

Ce Code eſt utile aujourd'hui à ceux qui veulent acquérir une parfaite connoiſſance des Loix: & il a eu autrefois tant d'autorité, que pendant pluſieurs ſiècles, même depuis Juſtinien, on s'eſt ſervi * en Occident de cette Collection. Celle de Juſtinien étoit alors oubliée; & elle auroit couru riſque d'être perduë, du moins ce qu'il y a de meilleur, c'eſt à dire, les Pandectes, ſi elle n'avoit été conſervée dans l'exemplaire de Piſe ou de Florence. C'eſt de cet exemplaire qu'ont été tirées toutes nos copies, qui nous ſervent

* V. Seld Diſ. ad Flet. cap. 5.
V. Paſq. Rech. liv. 9. ch. 36.

maintenant [a] de Loi. Deſorte que par une bizarre révolution, le Droit de Juſtinien, qui a été négligé pendant tant de ſiècles, eſt établi préſentement; & le Code Théodoſien eſt en quelque maniere aboli. Celui-ci ne fut ſuivi que juſqu'au regne de Lothaire; & alors le Droit de Juſtinien recouvra cette autorité qu'il a encore de nos jours. Je ne dirai point ici lequel mérite la préférence. Le temps, le hazard & le caprice en décideront peut-être.

Ce qui eſt conſtant, c'eſt que le Droit de l'Empereur Juſtinien n'a pas été d'abord eſtimé autant qu'il l'a été depuis, A peine a-t-il paru, qu'il a été négligé. L'on a même douté qu'il ait regné [b] juſqu'à la mort de ce Prince. Mais quand nous en conviendrions, il eſt toûjours certain que cette au-

a Ant. Auguſt. Emend. l. 1. c. 1.
b Paſq. Rech. l. 9. c. 33.

torité n'a pas duré long-temps, puiſque les Empereurs Baſile & Leon réduiſirent en abrégé & réformerent le Droit de Juſtinien, de même que Juſtinien avoit réformé celui des autres. Les Loix de ces deux Empereurs furent établies dans l'Orient ſous le titre de *Baſiliques*, & s'y maintinrent juſqu'à la ruine de cet Empire, tandis que le Code Théodoſien étoit la Loi commune de l'Occident. Ainſi à juger des choſes par leur durée ou par leur ſuccès, nous ne devons pas avoir une grande opinion des Loix de Juſtinien, puiſqu'elles n'ont point encore eu un regne bien long ni bien ſuivi : & ce qui eſt de plus ſurprenant, on ſeroit peut-être embaraſſé de dire en quel crédit elles ſont aujourd'hui. Si nous en croïons un célèbre Auteur *, qui a dû connoître quelle en étoit l'au-

* Le Ch. Temple. v. 1. p. 161.

torité, & juſqu'où elle s'étendoit, elles n'ont pas maintenant force de Loix en France, en Eſpagne, ni en Hollande: Provinces des plus conſidérables de l'Europe. On ne les cite que comme de bonnes raiſons dans ces païs qui ont pour Loix des Coûtumes & des Ordonnances. Au ſentiment de Mr Selden *, il ſemble qu'il en ſoit de même dans quelques autres Régions de l'Europe.

Après avoir parlé des Pandectes & du Code, je ne finirois point, ſi je voulois examiner en détail tous les volumes qu'on a faits ſur les Loix Romaines. Les Auteurs ont eu d'abord aſſez de modeſtie: contens d'expliquer le texte par de courtes gloſes. C'eſt ce qu'a fait Acurſe; mais comme il n'avoit pas un grand fonds de ſcience, & ſur-tout qu'il ne ſçavoit point la Langue Grecque, il eſt

* Seld. Dif. ad Flet. c. 6.

tombé dans des fautes groſſieres, & qui ne ſeroient pas pardonnables à des enfans. Voici, par exemple, une gloſe qui eſt pitoïable. *Ces mots*, dit-il, *ſont Grecs; on ne peut les lire ni les entendre.* Néanmoins ſon autorité eſt grande au Bareau. Pour ſon fils, on dit qu'il n'a jamais fait une bonne gloſe. [a]

Les Commentaires ont ſuivi les gloſes; mais il y en a un bien plus grand nombre de volumes. Bartole s'eſt diſtingué dans ce genre de travail : & les Juriſconſultes modernes de quelques nations ont autant de déférence pour ſon ſentiment, que les anciens en avoient pour celui de Papinien. Lorſque les opinions étoient partagées ſur une queſtion, on ſuivoit l'avis de Papinien [b], & l'on a pour Bartole les mêmes égards.

a V. Gryphiand. de Inſ. p. 9. 10.
b Duck, de Uſu. lib. 1. cap. 8.

Il faut convenir que c'étoit un grand homme. Ses écrits seroient plus utiles, s'il avoit vêcu dans un siècle moins ignorant, & si, comme Acurse, il n'avoit pas manqué des secours nécessaires. Voilà pourquoi ils ont échoüé tous deux contre les mêmes écueils.

C'est de Bartole que nous avons eu cette Sentence connuë & presque proverbiale, qui ne feroit pas honneur à la Science du Droit, si elle étoit reçuë *... *de verbis non curat Jurisconsultus* : expression étrange pour un Auteur, qui avoit à interpréter le titre *de Significationibus verborum* : il négligea ce titre qui est dans le Digeste le seul de cette espece; & les ennemis l'ont accusé de n'avoir pas osé l'expliquer. Bartole a des defauts : mais Valla & les Puristes ont parlé de lui avec trop

* V. Vit. Bart. ap. Freher.

de mépris. Malgré l'impoliteſſe de ſon ſtile, l'obſcurité de ſes expreſſions, & le peu de connoiſſance qu'il avoit de l'Hiſtoire & des Uſages des Romains, il eſt certain qu'il ne mérite pas les noms odieux que Valla * lui donne. Si les autres ſont plus ſavans que lui, il eſt plus juriſconſulte qu'eux.

Alciat, Cujas, Budée, & quelques autres ſont ceux qui ont mis la derniere main au Droit. Ils l'ont rétabli dans ſon ancienne élégance ; & par des expreſſions fleuries ils en ont rendu la lecture agréable : au lieu qu'elle etoit rude & ennuïeuſe dans Bartole & dans Balde ; ils y ont ajoûté toutes les beautés des Belles Lettres : & pour l'enrichir, ils ont, pour ainſi dire, pillé les Arts & les Sciences ; mais ils ont été diſtraits par la variété de leurs études ; ils en ont tant embraſſé

* Op. p. 632.

que l'on a eu raiſon de croire qu'ils n'avoient pas aſſez cultivé la principale, & qu'ils entendoient moins la Juriſprudence, que pluſieurs de ceux qu'ils cenſurent, & qu'ils mépriſent. Antoine Auguſtin que j'aurois dû nommer des premiers, en tombe preſque d'accord. Il avouë que Budée s'étoit trop attaché aux Langues, pour avoir fait un grand progrès dans l'étude de la Juriſprudence. Ils n'ont point mieux réüſſi que ſur le titre *de la ſignification des mots.* C'eſt pourquoi les partiſans de Bartole ne les ont traités, pour récompenſe de leurs travaux, que de Grammairiens & de Critiques. Dans le fond pluſieurs de leurs Découvertes ne ſont pas de fort grande importance; il y en a même de ridicules. Albericus Gentilis en a donné le Catalogue dans ſes deux derniers Dialogues. Les puérilités qu'il contient, m'em-

pêchent d'en rien rapporter. Enfin il faut convenir que la signification des mots, en quoi ces Juriſconſultes ont excellé, eſt bien éloignée de la connoiſſance des choſes.

Il s'eſt répandu beaucoup d'obſcurité & de confuſion dans le Droit par un moyen, dont je ne dois pas oublier de parler. Lorſque la Juriſprudence parut trop étenduë par le nombre & par la groſſeur des livres, on eſſaïa d'en abréger l'étude : on fit de courtes notes & des extraits ; ce qui fut d'abord fort approuvé : mais on en découvrit bien-tôt les inconvéniens. L'ambiguité qui réſultoit de ces notes, fut cauſe que Juſtinien les défendit * par une Conſtitution ; il ne fut pas ſi aiſé de remédier au mal, que d'en interdire la cauſe : car il ſe renouvella, & même preſque du temps

* Cod. l. 1. tit. 17.

de

de Justinien. Il s'est glissé des notes dans les Pandectes de Florence. Quelques-uns ont crû qu'elles étoient aussi anciennes que Justinien ; mais comme cette opinion se réfute d'elle-même *, je suppose qu'elles ont été faites peu de temps après. Enfin elles se multiplierent tellement, & causerent tant d'embarras, que l'on fut obligé de faire plusieurs traités, pour les expliquer. Putschius nous a donné un recueil de ces traités, & un échantillon de ces notes. Il n'y a pas encore long-temps qu'à cause des difficultés & des chicannes qu'elles ont produites, les Italiens s'en ressouvenoient dans leurs prieres ; & demandant à Dieu d'être garantis de trois maux, ils nommoient celui-là le dernier, comme le plus grand. *Seigneur*, disoient-ils, *délivrez-nous de la fureur des païsans, des*

* V. Ant. Aug. Emend. lib. 1. c. 1.

Quiproquo * *des Médecins, & des Et cætera des Notaires.*

Je me ſens obligé encore ici comme au commencement de ce chapitre, de témoigner l'eſtime que je fais des Loix Romaines. Je ſerois fâché qu'on me ſoupçonnât de les mépriſer. Tout ce que je veux prouver, c'eſt qu'il n'y a point de Loix Humaines infaillibles, puiſque celles qui ont paſſé pour les plus parfaites, ont tant de défauts.

* V. Herm. Hug. de Orig. Ser. 21.

CHAPITRE XIV.

Du Droit Canonique.

MOn deſſein n'eſt pas de parler contre les anciens Canons. Comme ils ont été faits par des hommes d'une ſimplicité ordinaire aux premiers Chretiens, dans des Conciles où l'innocence regnoit, où la vaine gloire & l'ambition n'avoient aucun accès, & où le ſeul zele pour la Religion animoit les diſputes, on ne ſçauroit douter qu'ils ne renferment véritablement les regles néceſſaires pour la conduite de l'Egliſe. Mais on peut ſe plaindre de ce qu'on néglige trop ces Canons. Il s'eſt élevé dans l'Fgliſe une nouvelle eſpece de Diſcipline établie ſur d'autres raiſons, & accommodée à des vûës différentes. C'eſt ce qui a donné occaſion à

quelques Théologiens de faire distinction entre la Discipline ancienne & la Discipline nouvelle. Les François prétendent que les libertés de l'Eglise Gallicane dérivent des anciens Canons, qu'ils ont garantis des entrepriſes de la Cour de Rome. Après la ruine de l'Empire Romain, quand les Gots, les Vandales, & d'autres Nations barbares eurent répandu l'ignorance dans les païs qu'ils avoient inondés, le Pape profitant des conjonctures favorables, n'eut pas de peine à établir un nouvel Empire; & pour l'appuïer, il lui falut former une nouvelle Discipline. Je n'entrerai pas dans le détail des progrès qu'elle a faits avec le temps. La Collection d'Isidore a été le coup hardi. On a reconnu * depuis, qu'elle contenoit plusieurs pieces supposées, & qu'elle étoit pleine d'impostures:

* V. Blond. Pseudo. Is. & Tur. Vap.

cependant elle ſe trouve encore aujourd'hui dans le Corps du Droit Canonique.

Le Decret & *les Décretales* ſont les deux principales parties de ce Droit. Ce qui en releve le plus l'autorité, c'eſt la conformité qu'elles ont avec les Pandectes & avec le Code. De même que le Digeſte contient les Déciſions des célèbres Juriſconſultes, de même le Decret eſt compoſé des ſentimens des Peres de l'Egliſe, & des définitions des Conciles: Et comme le Code renferme les Conſtitutions des Empereurs, ainſi les Décretales ſont formées des Decrets particuliers des Papes, & des jugemens qu'ils ont portés en différentes occaſions. Pour ce qui eſt *des Clémentines* & *des Extravagantes*, qu'on peut comparer aux Novelles, ce ne ſont que des ſupplémens aux Décrétales. Nous n'avons point encore d'Inſtitutes

dans le Droit Canonique. Le Docteur Duck, qui a joint celles de Lancelot au Corps de ce Droit, s'eſt trompé, s'il a crû qu'elles en faiſoient partie. Il faut les regarder comme un ouvrage ſéparé, puiſqu'elles n'ont aucune approbation publique.*

Le Decret ſe contredit dans ſon titre, qui eſt : *Concordantia diſcordantium Canonum*, c'eſt à dire, Concordance des Canons contraires ; ou, s'il n'y a point de contradiction dans le titre, j'appréhende qu'il n'y en ait trop dans le corps du livre. Combien a-t-il fallu de gloſes, pour en concilier les contrariétés ? Combien de Canoniſtes y ont-ils travaillé ? C'eſt une Compilation que Gratien a faite dans un ſiècle ignorant: nous ne devons donc pas l'examiner de trop près ; & peut-être la raiſon ne permet-elle pas de recher-

* Doujat, Hiſt. du Droit Can. par. 2. c. 20.

cher trop d'exactitude dans un ouvrage, où l'ignorance a eu tant de part. Si ſon ſtile Latin eſt un peu rude, ſi en citant quelque Pere Grec & quelque Concile, il n'en prend pas le véritable ſens, ou s'il en donne un faux, il eſt excuſable, parce que le Grec n'étoit pas entendu de ſon temps; & l'on doit moins lui imputer ces fautes, qu'au ſiècle où il a vécu: mais lorſqu'il nomme des Peres & des Conciles qui n'ont jamais été; lorſqu'il prend un Pere pour un Concile, ou un Concile pour un Pere, il ne mérite pas la même indulgence. Cependant des Auteurs de ſa Communion lui ont reproché *de pareilles bévûës; & parmi les Jéſuites, qui ne manquent pas ordinairement de raiſons, pour défendre la cauſe de leur Egliſe, Bellarmin avouë que ce Compilateur a cité un Hé-

* Ant. Aug. de Emend. Grat. Dial. 1, &c.

rétique pour un Pere. Gratien apparemment n'avoit vû que des copies défectueuſes ; il n'avoit point conſulté les originaux ; il avoit ſuivi des Collections peu exactes. Comment ne ſe ſeroit-il pas trompé ? Auſſi ſes fautes ſont en ſi grand nombre, ſur-tout à l'égard des noms & des lieux, que ſi on ne ſçait parfaitement l'Hiſtoire, & ſi on ne ſe fait une nouvelle Géographie, il eſt impoſſible de le bien entendre. Sans ces ſecours, c'eſt un labyrinthe que le Decret.

Comme les Papes ſont ſes Légiſlateurs, & qu'il emploïe partout leur autorité, on pourroit s'attendre qu'il ne s'abuſeroit pas à leurs noms : néanmoins il s'y méprend quelquefois ; & il donne à quelques Papes des noms inconnus dans l'Hiſtoire ancienne. Je ne ſçaurois le lire, ſans me reſſouvenir d'un célèbre Auteur moderne,

derne, qui a écrit l'Hiſtoire des Papes & des Conciles. Vous y trouvez un Concile à *Arauſican*, un autre à *Tolétane*, un troiſieme à Vienne proche de la France, & d'autres expreſſions auſſi extraordinaires. Gratien a fait de pareilles fautes, qui conſiſtent ſeulement dans la corruption des mots; il cite un Concile *Auraſicenſe*, *Anquiritanum*, *Biſpalenſé*, & pluſieurs ſemblables. On auroit lieu de croire que Mr B... a étudié ſon Droit Canonique dans cet Auteur, qu'il a ſuivi aveuglément.

Nous ne devons plus nous étonner que Gratien avec tant d'ignorance ait une opinion ſi peu favorable des Belles Lettres. Il les condamne dans le Decret, & particulierement la Poëſie & la Logique. Il défend aux perſonnes du plus haut rang dans l'Egliſe, en un mot aux Evêques, la lecture des livres des Payens; & il

propose [a] pour exemple saint Jérôme, qui fut réprimandé par un Ange, parce qu'il lisoit Ciceron. A la vérité les Canonistes tâchent d'adoucir ce passage par d'autres endroits du Decret, où les Sciences sont approuvées. Ils montrent même que Gratien s'en est servi pour accorder des Canons & des sentimens différens sur le même sujet. J'en tombe d'accord: mais est-il à la loüange du Droit Canonique, de contenir des opinions dont il faille concilier la contrariété. La Morale de Gratien ne lui fait pas plus d'honneur que son érudition. Quand de deux maux il y en a un inévitable, le Decret nous permet de choisir le moindre. [b] Il est vrai que les Canonistes prétendent que cela doit s'entendre du mal de peine: mais les exemples que le texte apporte

[a] V. Distinc. 37. *Episcopus Gentilium libros non legat.* [b] Distinct. 13.

marquent assez clairement qu'il est parlé du mal de coulpe : Et dans ce sens, le cas ne peut jamais arriver, si l'on n'admet une nécessité de pécher : ce qui est absolument impossible en Morale.

Nous voïons quelque chose de plus fort dans la trente-quatrieme Distinction : *Is qui non habet uxorem, & pro uxore Concubinam habet, à Communione non repellatur.* La modestie m'empêche de traduire ces paroles. J'aurois eu peine à croire qu'elles fussent de Gratien. La premiere fois que je les lûs, je m'imaginai qu'elles n'étoient peut-être que dans quelques vieilles éditions ; & je présumai qu'elles seroient retranchées dans l'édition autorisée par Grégoire XIII. mais je fus bien surpris, quand je vis qu'on les y avoit laissées, comme si elles ne portoient aucun scandale. Je ne pense pas qu'il soit possible d'avan-

cer une proposition plus mauvaise, si ce n'est celle qu'Antoine Augustin au quinzieme Dialogue de sa *Correction*, dit que l'on trouve dans quelques livres de Gratien : *Qui non habet uxorem, loco illius Concubinam habere debet.* J'avoue que les Canonistes ont donné au mot *Concubine* un sens fort approchant de celui d'épouse. Dans le meilleur sens, ce passage est toûjours condamnable & digne de censure.

Quand Luther * entreprit sa Réformation, il commença par brûler le Droit Canonique ; & pour justifier son procédé, il fit un Recuëil des articles les plus scandaleux de ce Droit. Je n'ai pas comparé ses citations avec le texte. Si elles sont fidelles, il n'en faut pas davantage pour décrier cette Compilation.

Les Décrétales ne sont pas un

* Oper. tom. 2. p. 120. Vvit.

volume tout-à-fait ſi gros que le Decret : mais elles ſont plus authentiques, parce qu'elles ont paru dans un temps où le pouvoir du Pape étoit à ſon plus haut degré. Grégoire IX. qui a ſoutenu une guerre preſque continuelle contre un Empereur, les a compilées ; & elles ſont principalement compoſées des Conſtitutions d'Innocent III. qui a rendu un Roi tributaire de l'Egliſe Romaine. Si on a joint aux Conſtitutions des Papes pluſieurs Canons & pluſieurs Decrets de Conciles, c'eſt avec des exceptions & des reſtrictions totales en faveur des Pontifes Romains. Ils avoient tout ſoumis à leur Juriſdiction ; & les Princes, auſſi-bien que les Conciles en relevoient. Il eſt dit en termes exprès dans les Décrétales*, que *les Conciles n'ont point preſcrit de loix à l'Egliſe Romaine*,

* lib. 1. tit. 6. cap. 4.

d'autant qu'ils empruntent tous leur autorité de cette Egliſe, & qu'il n'y en a point qui ne ſuppoſent la ſupériorité du Pape.

Innocent dans le titre *de Majoritate*, oſe avancer que la puiſſance du Pape eſt autant ſupérieure à celle des Rois, que les choſes ſpirituelles ſont au-deſſus des temporelles, ou que l'ame eſt plus excellente que le corps: Et après avoir comparé ces deux puiſſances différentes aux deux luminaires du Firmament, il infére qu'autant que le Soleil eſt plus grand que la Lune, autant l'autorité du Pape eſt plus grande que l'autorité Royale. Pour régler la différence de grandeur qui eſt entre ces deux luminaires, & par conſéquent entre les deux puiſſances dont il s'agit, la gloſe nous renvoïe ſçavamment à l'Almageſte de Ptolomée. Il n'eſt pas néceſſaire que je cite les Conſtitu-

tions particulieres, où le pouvoir du Pape eſt prétendu Monarchique. Une bonne partie des Décrétales roûle ſur ce point. C'eſt pour cette raiſon que les cinq livres de Grégoire* n'ont point encore été reçus en France ſans reſtrictions, non plus que *le Sexte*, ou le ſixieme livre des Décrétales du Pape Boniface VIII.

Les Clémentines ne ſont point reçuës comme des Decrets de Conciles, quoique l'on prétende qu'une bonne partie de cette Collection tire ſon origine d'un Concile Général tenu à Vienne en Dauphiné. Ce ſont ſeulement les Conſtitutions du Pape Clément V. Dans quelques derniers Conciles d'Occident, les Evêques ne ſervoient qu'à donner des avis, ou tout au plus à approuver ce que le Pape ſeul décidoit d'une maniere preſque abſoluë. Auſſi n'ap-

* Doujat, Hiſt. du Droit Can. p. 2. c. 15. 17.

pelle-t-on pas cette Compilation, Decrets d'un tel Concile, mais Conſtitutions du Pape Clément dans le Concile de Vienne.

Les Extravagantes ſont un Recuëil ennuïeux: Et pour être trop diffuſes, elles n'ont pas la majeſté des Sanctions, ni des Decrets. De plus elles ont un defaut commun avec les Clémentines; c'eſt d'être mêlées de Queſtions de Théologie: ce qui provient de ce qu'elles ont été compilées depuis qu'on a mis en uſage la Scholaſtique. Enfin elles tiennent autant de la Théologie que du Droit.

La Gloſe ne vaut pas mieux que le texte; & je puis révoquer en doute ſi elle mérite le crédit qu'elle a parmi les Canoniſtes. A conjecturer de la ſuite par le commencement; & ſans paſſer la premiere page du Decret, où Gratien diſtingue deux ſortes de

Droits, & dit que *jus* eſt ainſi nommé, *quia eſt juſtum*; que doit-on penſer de la remarque que la gloſe fait à ce ſujet, Qu'il y a un Droit [a] qui n'eſt ni juſte ni équitable ? Elle produit des exemples qui ſont hors de propos, & des preuves qui tendent à un autre but. Enſuite elle conclut, que pour le bien public on préfere par raiſon, en toutes ſortes d'eſpeces, la rigueur à l'équité naturelle, & même ſans raiſon en certains cas.

Voulez-vous un exemple ſur les Décrétales ? [b] Elles commencent par le Symbole. A cette occaſion l'Auteur de la Gloſe examine la nature de la foi : Et comme la définition de l'Apôtre lui paroît imparfaite, il en donne une qui eſt tres-défectueuſe. C'eſt dequoi Eraſme l'a repris avec juſtice. Pour le mot, *Symbole*,

a *Quandoque eſt aliquod jus, quod non eſt æquum nec juſtum.* Diſt. b lib. tit. 1.

qui ne devroit pas paroître extraordinairement difficile, il le fait dériver de *Syn*, c'eſt à dire, *ſimul*, & de *Bolus*, qui dans la langue de la Gloſe ſignifie *Morſellus*. Après cela il recherche le nombre des Symboles; & il en ajoûte un quatrieme aux trois autres. Je n'en vois pas la raiſon, à moins que ce ne ſoit pour en avoir autant que d'Evangiles. Il y a pluſieurs autres fautes moins conſidérables dans le même titre: mais je les paſſe ſous ſilence, parce que la même Gloſe dit: *Modicum quid non nocet*; citant les Décrétales*, qui portent que *modica res* n'eſt pas ſujette à ſimonie: Et ce qui y eſt appellé *modica res*, eſt un cheval.

Je fatiguerois le Lecteur, ſi j'entreprenois de parler de tous les Canoniſtes en particulier. Je dirai ſeulement qu'en général ils

* lib. 5. tit. 3. c. 18.

ſe tiennent au texte, & ne le quittent que pour s'étendre ſur le pouvoir du Pape. Alors ils ne ménagent ni les Conciles ni aucune autre autorité. Dans l'ample Recuëil de Traités qu'on a imprimés à Veniſe, il y a deux gros volumes ſur le pouvoir des Papes & des Cardinaux : Et ce qui eſt fort à remarquer, c'eſt qu'on n'y trouve preſque rien qui regarde les Conciles; ou bien, les Auteurs qui y ſont inſérés, ne manquent jamais de les ſoumettre au Pape. Il eſt ſûr qu'ils pouſſent un peu loin leur zele pour le Pontife Romain. Un d'entr'eux* a fait un Traité *de Adoratione pedum Romani Pontificis.*

Je ne m'arrêterai point à examiner les contrariétés qui ſont dans le Decret & dans les Décrétales; de quelle maniere les opinions & les Conſtitutions ſont op-

* Joſeph. Stevan. tom. 13.

posées les unes aux autres ; & en combien de points elles contredisent le Droit Civil. Baptiſte *à Sancto Blaſio* nous a laiſſé deux cens Contradictions entre le Droit Civil & le Droit Canonique. Zanetin en a auſſi remarqué pluſieurs. Je crois qu'il ne ſeroit pas difficile d'en découvrir encore davantage. Mais les Docteurs en Droit, qui voudront concilier celles qui ſont déja connuës, ont aſſez dequoi s'occuper.

CHAPITRE XV.

De la Médecine.

SI le ſentiment de Pline* eſt recevable, nous ne devons pas trop nous glorifier de l'invention de la Médecine. Nous ſommes redevables de deux grandes opérations de cet Art à deux animaux. C'eſt de l'*Hippopotame* & de l'*Ibis* que nous tenons l'uſage de la Saignée & des Lavemens. Lorſque le premier a trop de ſang, il ſe roûle ſur les roſeaux pointus du Nile, pour s'ouvrir la veine. L'autre tire de l'eau avec ſon bec ; & pour ſe purger, la fait paſſer dans ſes inteſtins. Je ne me rends pas garant de l'opinion de cet Auteur. Si je la relevois, ce ſeroit au contraire à deſſein de prouver l'incertitude de

* lib. 8. cap. 26. 27.

notre Hiſtoire naturelle. Car en ce qu'il dit ici, il me paroît auſſi croïable que ceux qui reconnoiſſent Eſculape & Apollon pour les Inventeurs de la Médecine.

Cette Science eſt ſans doute ancienne. Les hommes s'y ſont appliqués de bonne heure, connoiſſant le beſoin qu'ils avoient de la ſanté. Nous avons dans Hippocrate un Traité de la Médecine ancienne, fait il y a deux mille ans. Avant lui, l'Art de traiter les maladies étoit entre les mains des Empiriques & des Charlatans. Il le rendit méthodique. Par un progrès étonnant, il fit tellement oublier les Médecins qui l'avoient précedé, que leurs ouvrages ſe ſont entierement perdus. Quoique ſon ſtile trop concis le rende obſcur, il a été ſuivi preſque univerſellement. On a regardé ſes Aphoriſmes comme autant de maximes. Macrobe a parlé de lui

dans [a] des termes qui ne conviennent qu'à Dieu seul. Cependant on a découvert depuis peu, qu'Hippocrate s'étoit trompé ; & ses Aphorismes bien examinés ont fait reconnoître le danger qu'il y avoit de trop déferer à la grande réputation. Pour juger des suites fâcheuses qu'a pû avoir une soumission aveugle à toutes ses ordonnances, il n'en faut considérer qu'une seule qui a causé la mort à tant de malades, qu'on auroit pû guérir, si on se fût avisé plûtôt de leur donner un remede qui passe [b] aujourd'hui pour infaillible, & qui néanmoins est le contraire de celui que prescrit ce Médecin.

Galien differe d'Hippocrate en quelques endroits, & il le suit dans les points principaux : mais

a *Hippocrates qui tam fallere, quàm falli nescit.* lib. 1.

b Boyle. Us. Exper. Phil. part. 2. p. 5.

soit qu'il explique son Auteur, soit qu'il débite ses propres sentimens, il se rend ennuïeux. Sa prolixité fait autant de peine au Lecteur, que la briéveté d'Hippocrate. Dans plusieurs gros volumes que nous avons de lui, il ne nous a pas laissé un corps complet de Médecine. Il ne semble pas même qu'il ait jamais écrit dans cette vûë. La plûpart de ses Traités doivent le jour à des motifs différens. Il les a composés, ou pour se concilier la bienveillance de quelques personnes, ou pour soulager sa mémoire, ou pour s'exercer l'esprit. Ses Discours Anatomiques ont été autrefois fort estimés; & on a cessé de les admirer, depuis qu'on a examiné les parties du corps humain avec une exactitude, dont il n'étoit pas capable. Ses Observations sont souvent fautives, parce qu'il n'a pas assez comparé le corps des hommes

mes avec celui des bêtes, & qu'il n'a pas assez connu la différence de l'un & de l'autre. Il n'a presque disséqué que des animaux ; & l'on doute qu'il ait vû aucune dissection du corps humain.

Son Traité *de Usu Partium* a été censuré. On lui a reproché d'y avoir plus donné à l'imagination qu'aux expériences. Il y décrit les parties du corps dans un ordre que personne ne voudroit suivre. Il commence par la main ; de-là il passe au pied ; & ensuite remonte au ventre. Lui qui connoissoit si bien la foiblesse & la fragilité de la vie dont il parle tant de fois dans ses écrits, & surtout en traitant des poisons, la ménageoit-il beaucoup, lorsqu'il croit six livres de sang * à ses malades, & qu'il les saignoit jusqu'à ce qu'ils tombassent en défaillance ? C'est à ce sujet qu'on lui dît,

* De Curand. Rat. per Sang. Miss. cap. 14.

en plaisantant *, que pour leur rendre la santé, il égorgeoit leurs maladies.

Ses defauts se sont nécessairement communiqués aux Médecins qui l'ont suivi : car ils se sont tous formés sur lui, comme il s'étoit formé sur Hippocrate. Les Grecs, *Oribase*, *Aetius*, & *Eginete* n'ont fait que le copier. Avicenne & les autres Arabes, se sont presque contentés de le traduire en leur Langue. Mais outre qu'ils n'on pas été fort fideles ; comme la Traduction Latine a été faite sur la leur, il est bien dangereux de s'y fier, particulierement à l'égard des noms de Drogues & de Plantes, où il ne faut se tromper qu'à un mot, pour exposer la vie d'un homme. Les Arabes étoient subtils, & pour la plûpart grands Dialecticiens. Ils ont donné de la méthode & de la subtilité à leur

* De Meth. Med. lib. 9. cap. 4.

Auteur. On ne peut guere en dire plus à leur avantrge.

Les Chymiſtes ont paru avec tant d'oſtentation, & ils ont fait éclater tant de mépris pour les Arabes & pour Galien, qu'il ſembloit que nous dûſſions attendre d'eux des miracles. Paracelſe qui paſſe pour leur Chef, a traité *les Galéniſtes* auſſi durement, que s'ils euſſent été de vrais ignorans, & que ſi toute leur doctrine eût conſiſté dans un emplâtre ou dans un Purgatif. Cependant il n'avoit pas lieu de tirer trop de vanité de ſes Découvertes, puiſqu'il avoit dérobé une partie de ſa ſcience, ſi nous en croïons même un de ſes grands admirateurs.* D'ailleurs il n'eſt pas honorable pour lui d'être mort à quarante-ſept ans, après avoir promis l'immortalité par ſes remedes: au lieu qu'Hippocrate & Galien ont vêcu, à ce

* Van-Helmont Chym. Princ.

qu'on tient, un siècle & plus.

S'il y a quelque chose de certain dans la Chymie, ce doit être les premiers principes de cet Art. Les Chymistes ont rejetté ceux des autres Médecins pour faire place aux leurs; & ils prétendent que l'analyse des corps rend ces principes si évidens, qu'il n'est pas permis d'en douter. Mais ils n'en avoient d'abord que trois; & ils en admettent présentement cinq. Qui sçait s'ils en resteront-là, & s'ils sont plus certains dans leur maniere de traiter les malades, que dans leurs principes. Les remedes Chymiques ont fait de belles cures. On les prend même avec moins de dégoût, parce que *les feces* en sont séparées. Il s'agit de sçavoir s'ils ne sont point accompagnés d'autres inconvéniens, s'ils sont aussi sûrs que les médicamens ordinaires, & s'ils n'ont jamais de mauvaises suites.

Je ne conteſte pas qu'ils n'operent avec plus de force, que les remedes de Galien; & qu'ils ne produiſent ſouvent par leur activité des effets, dont ceux-ci, pour être moins violens, ſont incapables. Je demande s'ils ne ſont pas d'autant plus dangereux, qu'ils ſont plus actifs. Ne peuvent-ils point cauſer la mort, de même que rétablir la ſanté? On ſe reſſouvient bien de quelque ſuccès; & on oublie les fautes infinies qu'on a faites. Combien de fois les Chymiſtes ont-ils rendu la vie plus languiſſante? Ils guériſſent les malades, en ruinant leur conſtitution. Avec de forts opiats ils troublent le cerveau; & par le Mercure & l'Antimoine dont ils ſe ſervent trop librement, ils dérangent toute la diſpoſition du corps. Si l'on me préſentoit de pareils breuvages, je ferois difficulté de les prendre. Un véritable Mé-

decin doit être attentif aux ſuites d'une maladie, & ſonger, en la guériſſant, à ne pas cauſer un plus grand mal. En un mot il doit nous remettre en état de joüir de la vie. Mais où trouverons-nous un tel Médecin ?

On a été le chercher juſqu'à la Chine ; & l'on a élevé la doctrine des Chinois à un degré que les Chymiſtes eſpéreroient en vain d'atteindre. Suivant Voſſius [a], il y a plus de quatre mil ans, que ces peuples ont découvert la circulation du ſang. C'eſt d'eux que les Arabes ont appris tout ce qu'ils ſavent de Médecine. Les Miſſionnaires, qui en ſont mieux inſtruits que d'autres, diſent avec cet Auteur, que les Chinois ont une connoiſſance ſurprenante du pouls [b], & que la Médecine eſt cultivée chez eux depuis un grand nombre de ſiècles. Ils nous infor-

a Var. Obſervat. p. 70. 71. b Le Let. 8.

ment que quand l'Empereur *Chiohamti* ordonna de brûler tous les livres de la Chine, il fit conſerver ceux qui traitoient de cette Science. Ils ajoûtent en même temps, que cette nation n'a pas ſçu profiter des Découvertes qu'elles a faites, comme les Européens en euſſent profité; & que faute de Philoſophie & d'Anatomie, qui ſont les deux baſes de la Médecine, elle a des idées confuſes, dont elle fait quelquefois une fort mauvaiſe application.

Les Chinois ſont des hommes d'une eſpece bien particuliere. Leur ſcience eſt envelopée de beaucoup d'ignorance. Ils ont eu long-temps avant nous l'Imprimerie, la poudre à Canon, & l'uſage de la Bouſſole: mais parce qu'ils n'ont pas perfectionné ces Découvertes, ils en ont tiré peu d'avantages. Il en eſt de même de la Médecine: de ſorte qu'après

tous nos voïages, nous avons reconnu qu'elle eſt encore moins parfaite chez eux, que chez nous. Ainſi ne portons pas notre examen ſi loin, & rapprochons-nous de nos climats.

Pour l'ordinaire, il ne ſe trouve que trop d'Auteurs de nouvelles Découvertes, ſoit réelles, ſoit imaginaires dans les Sciences. Mais l'on ne s'applique pas aſſez à en reconnoître les defauts, ou l'on affecte de les cacher. Combien a-t-on parlé, il y a quelques années, de la Tranſplantation des maladies, auſſi-bien que de la Transfuſion du ſang, qui a occupé tant de place dans *le Journal des Sçavans*, & dans *les Expériences Philoſophiques de la Société Royale*. Les Anglois & les François s'en ſont diſputé la Découverte: & il paroît aujourd'hui que les uns & les autres n'en tireront ni honneur ni utilité. L'ancienne *Britannique*,

tannique, qu'on a prétendu avoir retrouvée, n'a pas fait moins de bruit. *Muntingius* a composé un livre sur la maniere de s'en servir. Nous avions lieu de croire que c'étoit un Spécifique contre le scorbut. Mais vrai-semblablement nous nous sommes abusés. Les hommes perdent leurs dents, & meurent comme auparavant.

La Circulation des Esprits est une troisieme Découverte. Pour moi, s'il m'est permis d'en dire mon sentiment, je ne crois pas qu'il soit possible de la prouver: car les esprits ne sont point visibles; & autant que j'en puis juger, on ne sçauroit en appercevoir le mouvement par les tumeurs ni par les ligatures des nerfs.

On a prétendu que Mr *Leeuwenhoek* démontroit sensiblement la circulation du sang par le moyen de ses verres: Et l'on a re-

gardé comme des hébétés ceux qui ne la voïoient pas. Je ne révoque point le fait en doute : mais je me range du parti d'un Auteur Italien moderne [a], qui apparemment, ou n'a pas vû Mr *Leeuvenhoek* ni ſes Expériences, ou n'a pû voir dans ſes verres auſſi clairement que lui. C'en eſt aſſez pour ébranler la crédulité ſur cet article.

Il me ſeroit facile de fournir une infinité d'autres exemples. *La Panacée d'Anvvald* [b], dont Libavius a parlé, & la Pierre *de Butler* [c], que Van-Helmont a tant vantée, ont eu auſſi leur temps. Elles ont fait beaucoup de bruit pendant la vie de leurs Auteurs, & on les a oubliées après leur mort.

L'Anatomie & la Botanique ſont les deux parties de la Méde-

[a] Hom. Piſo Cremonæ, an. 90. ap. Alé Lipſ. [b] Panacea Ambaldi. [c] Lapillus Butleri

cine, ſur les quelles on a le mieux réüſſi dans ces derniers temps. Perſonne n'en diſconviendra, ſurtout à l'égard de l'Anatomie. Mais quoique l'on ait aſſez bien expliqué la ſtructure du corps humain, on ne connoît pas les humeurs, les eſprits, ni le ſang, qui ſont le ſiége principal de la ſanté & des maladies. La connoiſſance que l'on a des parties du corps, ſe borne à la force & au mouvement: Et cet examen eſt proprement le fait du Chirurgien. Il n'appartient à la Médecine, que les humeurs, les eſprits & le ſang, parce que ce ſont les principes de la vie: & la notion que nous en avons, eſt tres-imparfaite. Juſqu'à ce qu'on ait pénétré ces myſteres du corps humain: ce qui ne ſera peut-être jamais, notre Médecine aura un defaut eſſentiel.

Bacon en a remarqué dans l'Anatomie un autre, qui vrai-ſem-

blablement ſubſiſtera toûjours. Il eſt convenu, même de ſon temps, comme nous en pouvons convenir avec plus de certitude, qu'on avoit examiné & décrit exactement les parties du corps humain: mais il lui a paru qu'on n'avoit point comparé les mêmes parties dans un nombre ſuffiſant de cadavres; préſumant qu'en chacun de nous les parties internes diffé-rent autant que les traits du viſage : différence qui peut cauſer une grande diverſité dans l'opération des remedes. C'eſt un défaut auquel je ne crois pas qu'on remédie jamais, parce qu'il faudroit plus de diſſections, qu'il n'eſt poſſible d'en faire.

La Botanique n'eſt pas moins défectueuſe. Malgré les grands progrès qu'on y a faits depuis la Découverte des Indes Orientales & Occidentales, qui lui ont ouvert une vaſte carriere, on n'

pas ſurmonté la plus grande difficulté. Nos livres, il eſt vrai, nous fourniſſent aſſez de plantes; & nous n'avons pas mal réüſſi à les ranger par genres & par claſſes, pour les diſtinguer les unes des autres. Mais en ſçait-on toutes les propriétés, comme on en connoît les marques caractériſtiques? C'eſt ce que perſonne n'oſera, je crois, aſſûrer. Nous ignorons quelle eſt la vertu de la plûpart des Simples. On les regarde plutôt par curioſité, que par rapport à la connoiſſance qu'on a de leurs opérations. S'il y en a dont la propriété ſoit évidente, ils operent d'une maniere, quand on les emploïe ſéparément : & ils agiſſent tout autrement dans le mélange & dans la compoſition : ou bien ils font un effet, ſi on les applique à l'extérieur; & lorſqu'ils entrent dans le corps, ils en produiſent un tout-à-fait oppoſé, parce qu'ils

ſouffrent pluſieurs altérations dans l'eſtomac & dans le ſang, avant que de parvenir à la partie malade. Ils peuvent auſſi opérer diverſement, ſuivant les différens tempéramens.

On objecteroit inutilement que par la Réſolution Chymique on découvre la nature des Plantes: car ſouvent leurs effets ſont bien contraires aux principes qui réſultent de l'analyſe. Elles ont des parties ſubtiles, dont l'opération eſt tres-vive & tres-violente, qui agiſſent ſur les eſprits de même que les plus groſſieres agiſſent ſur le ſang & ſur les humeurs, & qui échapent aux Chymiſtes, quelque exacte analyſe qu'ils puiſſent faire, & quelque clairvoïans qu'ils ſoient.

En un mot la Médecine eſt la ſcience la plus incertaine de toutes, ſoit que nous la conſidérions par rapport à nos corps, ſoit que

nous examinions nos médicamens.

Nos corps ſont plus compoſés, ils ſont plus diſſemblables entre eux que les corps des bêtes. La plûpart des animaux ont une nourriture ſimple & reglée: au lieu qu'il n'y a preſque rien qui ne ſerve d'aliment à l'homme; chair, poiſſon, fruits, plantes, toutes les productions de la terre, juſqu'aux champignons, qui croiſſent ſur le fumier: Et pour piquer ſon appétit, on invente tous les jours de nouveaux aſſaiſonnemens; on va chercher aux Indes d'excellentes épices, qui cauſent une fermentation exceſſive & un deſordre infini dans le ſang & dans les humeurs. De là provient une diverſité de maladies, dont le Médecin ignore le remede.

Lorſqu'un corps d'une bonne complexion eſt indiſpoſé, il eſt

facile de le remettre en ſanté. La nature fait elle-même une bonne partie de l'ouvrage. *Cornaro* & *Leſſius* nous en fourniſſent deux exemples. Par un régime de vivre qu'ils obſerverent, ils rétablirent ſi bien leur tempérament, qu'ils n'eurent plus aucune maladie dans la ſuite : & s'il leur ſurvenoit quelque bleſſure, elle ſe guériſſoit d'elle-même. Mais la moindre choſe incommode une perſonne d'une mauvaiſe conſtitution. Il faudroit qu'un Médecin lui en fît une nouvelle, pour lui procurer une entiere guériſon. C'eſt demander beaucoup. Néanmoins de la maniere dont nous vivons, nous aurions ſouvent beſoin d'un pareil rétabliſſement.

Il eſt triſte que les Médecins, avec tant de médicamens, ne faſſent pas des cures plus ſurprenantes. A en juger par leurs Trai-

tés ſans nombre, & par toutes nos Pharmacopées, nous aurions lieu de croire qu'aucune maladie n'eſt incurable. Mais ces beaux remedes ne réüſſiſſent pas toûjours; & pour notre malheur ils ne ſont pas auſſi ſouverains dans nos corps, qu'ils le ſont dans nos livres. Enfin l'incertitude de la Médecine a tellement embaraſſé les Médecins eux-mêmes, qu'ils ne ſçavent quelle méthode ſuivre. Tantôt ils tiennent leurs malades auſſi renfermés & auſſi couverts, que s'ils vouloient les étouffer: tantôt ils les découvrent & les expoſent à l'air. *Les Alkali* ſont un jour en regne: le lendemain *les Acides* rentrent en crédit. Dans un temps l'Antimoine eſt une eſpece de poiſon: peu après c'eſt le remede le plus innocent, s'il eſt bien préparé. La Saignée eſt approuvée par certains peuples: leurs voiſins la condamnent. Les

uns ſont prodigues de leur ſang: les autres en ſont avares, & ſe figurent que leur vie s'abrege, à proportion du ſang qu'ils perdent. Van-Helmont & ſes ſectateurs ne tiennent point pour la ſaignée: Galien & Villis la recommandent: & tout cela eſt également ſolide.

CHAPITRE XVI.

De la Critique.

LA Critique, ſelon l'uſage qu'on en fait ordinairement, n'eſt guere plus qu'un art de trouver des fautes légeres, & de faire des remarques qui répondent peu au but que l'Auteur ſe propoſe. Mr Bayle a reconnu cette vérité. Son premier deſſein avoit été de donner à ſon Dictionnaire le titre de *Dictionnaire des Fautes* : mais ſes amis l'en détournerent, lui répréſentant qu'il n'y en avoit pas d'aſſez conſidérables pour autoriſer ce titre. Cependant il auroit pû leur répondre, que celles qu'il y avoit remarquées, s'étoient attiré l'attention de Scaliger & des plus fameux Critiques. Les mépriſes qu'ils ont relevées, ne roûlent que ſur des noms, ſur un temps, ſur

quelque lieu, ou ſur d'autres circonſtances encore moins importantes. La vérité eſt, que la Critique eſt tres-bornée préſentement. On cherche des fautes dans les Auteurs: & c'eſt une matiere preſque épuiſée; car il y en a peu qui n'aïent été découvertes,

Eraſme & les premiers qui ſe ſont érigés en Critiques, avoient aſſez dequoi travailler. L'ignorance des ſiècles précédens avoit rempli le monde d'exemplaires pleins de fautes, & d'ouvrages ſuppoſés. C'étoit un travail utile & ſçavant que de les débroüiller. Eraſme & les autres s'en ſont aſſez bien acquités. Néanmoins il y a toûjours de nouveaux Critiques, qui aiment mieux s'amuſer à des bagatelles, que de manquer d'occupation. Ils dégénerent en Grammairiens, ou s'ils s'élevent plus haut, c'eſt bien ſouvent pour attaquer avec trop

de liberté des ouvrages qui méritent plus de ménagement. Quelquefois ils s'étudient à découvrir des fautes, où il n'y en a point ; & pour avoir lieu de critiquer, ils renverſent le ſens des endroits qu'ils examinent. Comme ils trouvent à redire par-tout, ils ne doivent pas ſe formaliſer, ſi une perſonne qui ne ſe donne point pour critique, remarque une ou deux fautes dans leurs ouvrages. Je n'y en chercherai pas davantage, de peur de paſſer les bornes ordinaires d'un chapitre. Mais je m'attacherai à deux Critiques déclarés : l'un qui eſt Mr *Le Clerc*, a fait *l'Art Critique*, & l'autre, qui eſt Mr Simon, a fait *l'Hiſtoire Critique du Vieux & du Nouveau Teſtament.*

Mr Le Clerc eſt le plus hardi de tous les Cenſeurs ; & ſouvent il ne réüſſit pas mieux que les autres. Il ſe trompe dès le commen-

cement de ſon livre, en parlant d'Eraſme. Il le répréſente [a] comme un ignorant en Géographie, & l'accuſe d'avoir pris dans ſes Notes ſur le vingt-huitieme chapitre des *Actes des Apôtres*, *Rhegium* [b], Ville d'Italie, pour une Ville de Sicile; *Melita*, [c] qui eſt une Iſle, pour *Mitylene* [d], qui eſt une Ville; & la même Iſle, qui eſt dans la Mer Méditerranée, pour une Iſle peu connuë du même nom, ſituée dans le Golfe Adriatique. Voila ce qui déchaine Mr Le Clerc contre Eraſme, & pourquoi il le traite comme un homme qui n'auroit jamais vû de Cartes Géographiques. En liſant cet endroit, je doutai qu'Eraſme, qu'on ſçait avoir fait ſes Commentaires ſur le Nouveau Teſtament avec la Carte de l'Empire Romain toûjours devant lui, eût

a Ars Crit. cap. 1. p. 13. Ed. Lond.
b Reggio. *c* l'Iſle de Malte. *d* Metelin.

laiſſé gliſſer des mépriſes ſi groſſieres: & j'eus la curioſité de voir l'Auteur. L'Edition que j'ai d'Eraſme, n'eſt pas ſi fautive que celle dont Mr Le Clerc s'eſt ſervi: mais je cherchai dans la plus mauvaiſe que je pus trouver; & de même que dans les autres, Eraſme loin de placer *Rhegium* en Sicile, dit poſitivement que c'eſt une Ville d'Italie, & s'étonne que ſaint Jérôme ait fait une pareille faute. Pour ce qui eſt de l'Iſle *Melita*, il la diſtingue expreſſément de la Ville *Mitylene*, & il place cette Iſle entre l'Afrique & la Sicile: poſition bien différente de celle que Mr Le Clerc lui reproche.

Mr Le Clerc ſe fâche enſuite contre Eraſme, de ce qu'il cite Hugues de Saint Cher Auteur du temps de la Scolaſtique, & peu renommé. Il lui ſemble qu'Eraſme n'auroit pas dû ſuivre un Au-

teur si négligé. Erasme à la vérité cite Hugues de Saint Cher : mais c'est seulement pour s'en moquer, de même qu'il se moque quelquefois des Scolastiques. Mr Le Clerc n'avoit qu'à lire dix lignes de plus, pour en être convaincu, & se détromper lui-même. Il auroit vû qu'Erasme invite le Lecteur à rire de *la remarque que fait Hugues de Saint Cher sur le Phénoméne de Castor & Pollux.

S'il n'y avoit que ces objections, encore pourroit-on les passer. Mais Erasme n'en est pas quitte. Mr Le Clerc se ressouvient qu'Erasme en quelque endroit de ses Notes sur les Epîtres de saint Jérôme, prend la Ville *Mitylene* pour l'Isle *Melita*. Il oublie seulement l'endroit d'Erasme : mais c'est, dit-il, quelque part où saint Jérôme parle du naufrage de saint Paul. Je me défie toûjours d'un homme,

* in Act. Apost. c. 28. ℣. 11.

quand

quand il oublie ainſi l'endroit. J'aiderai donc ſa mémoire. C'eſt dans l'Epître de ſaint Jérôme à Oceanus: & là je crois qu'Eraſme ne lit *Mitylene*, que parce que l'exemplaire qu'il avoit de ſaint Jérôme, portoit ce même mot. Au reſte ils en font tous deux une Iſle, & expreſſément celle où ſaint Paul fit naufrage. Si Eraſme eſt blâmable en quelque choſe, c'eſt de lire *Mitylene* au lieu de *Melita*, & de n'avoir pas reconnu que c'étoit une faute qui ne venoit point originairement de ſaint Jérôme: car dans tous les Manuſcrits que j'ai vûs de ce Pere, & j'en ai vû plus d'un, il y a toûjours *Melita*. Mais j'oſe dire que cela paſſe l'érudition de M^r Le Clerc.

Eraſme peut avoir fait des fautes dignes de critique. Quoique, ſuivant ſes propres paroles, il ait apporté un ſoin tout particulier à l'édition de ſaint Jérôme, & qu'il

ait eu presque autant de peine à le rétablir, que ce Pere en avoit eu à composer ses Ouvrages ; cependant Marianus Victorius * prétend avoir corrigé quinze cens fautes après Erasme ; & les PP. Bénédictins sans doute ont encore renchéri sur Marianus Victorius. Pour les critiques de Mr Le Clerc, elles ne feront tort, ni à saint Jérôme, ni à aucun de ses Editeurs ; quelques invectives qu'il fasse contre Erasme & contre les Bénédictins. Il voudroit bien persuader, que ceux-ci n'entendent pas le Grec. Ce qui le porte peut-être à juger ainsi d'eux, c'est que jusqu'ici ils ne se sont principalement attachés qu'à nous donner les Peres Latins : en quoi ils ont parfaitement réüssi. D'un autre côté, le mépris avec lequel Mr Le Clerc parle de ces Religieux, est tres-mal fondé, & part de sa seule

* Epist. Pio Quarto.

malignité : car s'ils se sont trompés dans un endroit, comme Mr Le Clerc [a] le pense, leur faute me paroît plus supportable que sa correction ; ou pour mieux dire, leur sentiment est plus conforme à celui de saint Jérôme.

Mr Le Clerc a critiqué aussi tres-injustement [b] un savant Docteur de Sorbonne, je veux dire, Mr Cotelier. Personne ne l'avoit accusé de ne pas savoir le Grec, avant que ce Critique s'en fût avisé. Il croit l'avoir trouvé en faute sur des expressions Grecques, où il n'y avoit aucune difficulté : & il nous dit qu'il l'a démontré dans ses Notes sur les Epîtres de saint Barnabé & de saint Clément. Pour moi, je ne vois pas les corrections essentielles de Mr Le Clerc sur ces deux Auteurs. Le seul reproche qu'il fait à Mr Cotelier dans sa Préface, c'est de

a tom. 2. c. 13. b Patres Apostol Ant. 98.

traduire par *capitulatim*, κεφαλαιωδῶς, qui signifie, au sentiment de Mr Le Clerc, *summatim*. On croiroit, en lisant notre Censeur, que Mr Cotelier a fait cette faute dans les Epîtres de saint Barnabé ou de saint Clément. J'ai parcouru à la hâte les trois Epîtres. Je n'assûrerai pas positivement, mais je suis assez certain que ce mot ne se rencontre dans aucune. Supposons qu'il y soit; si la faute est dans le texte Grec, où il se trouve un mot impropre, la Critique de Mr Le Clerc est hors de propos: car nous ne devons pas nous attendre à voir dans ce texte les termes toûjours emploïés selon l'idée que les Auteurs Classiques y appliquent. Mr Cotelier a rendu * le verbe κεφαλαιόω au gré de Mr Le Clerc. S'il a traduit l'adverbe autrement, il est vrai-semblable qu'il l'a fait avec connoissance, &

* Barnab. Ep. p. 1.

non pas par erreur. Mr Le Clerc devoit conſidérer, qu'il y a une eſpece de Grec Eccléſiaſtique, qui differe beaucoup du Grec Claſſique ; il auroit eu plus de retenuë : mais c'eſt une langue, qui, ſuivant toute apparence, ne lui eſt pas fort familiere. Saint Jérôme, qui l'entendoit mieux qu'aucun de ces deux Auteurs, a rendu ἀνακεφαλαιώσασθαι par *recapitulare*.* Quelque objection que Mr Le Clerc puiſſe faire, il ne m'empêchera pas de croire ſaint Jérôme un bon traducteur.

Mr Simon eſt un Critique d'une claſſe plus haute : mais ſon début n'eſt pas plus heureux que celui de Mr Le Clerc. Pour donner une opinion favorable de ſon Ouvrage, Mr Simon nous dit que dans le temps de ſaint Jérôme, pluſieurs Dames de qualité faiſoient leur étude de la Critique de la Bible.

* Ad Epheſ. cap. 1. ℣. 10.

Et comment le prouve-t-il? Il cite [a] une Lettre de ce Pere à Sunnia & à Fretella, par où il conjecture que des Dames ont ſçû les Langues Grecque & Hébraïque. On s'attachoit alors ſi peu à l'Hebreu, que ſaint Jérome étoit peut-être le ſeul qui l'entendît parfaitement, à la réſerve des Rabbins, de qui il l'avoit appris. Je puis aſſûrer Mr Simon, qu'il n'y avoit point de Dames de ce nom, qui ſçuſſent un mot des deux Langues. Sunnia & Fretella étoient deux Savans de la connoiſſance de ſaint Jérôme. Un ami de Voſſius [b] en a touché quelque choſe; & ſi Mr Simon en doute, j'ai cette Lettre préſentement devant moi, où ſont ces mots en titre... *Dilectiſſimis Fratribus Sunniæ & Fretellæ.* Quoique cette faute ne ſoit pas bien

a Hiſt. Crit. du Vieux Teſt. p. 1. 2.
b Let. àM. juſtel.

grande, il eſt toûjours de mauvais augure de commencer par une bévûë.

Je ne veux pas faire une recherche exacte de toutes ſes mépriſes. J'en remarquerai ſeulement encore une, qu'un Anglois eſt à portée de connoître. Les Manuſcrits aux quels Mr Simon * s'eſt le plus attaché, ſont l'ancien Exemplaire des Evangiles & des Actes, que l'on garde à Cambridge, & les deux Manuſcrits des Epîtres de ſaint Paul, dont l'un eſt dans la Bibliotheque du Roi de France, & l'autre dans celle des PP. Bénédictins de l'Abbaïe de Saint Germain des Prés. Il s'imagine y avoir découvert l'ancienne Verſion Latine, qui étoit en uſage dans les Egliſes d'Occident avant ſaint Jérôme, à qui nous ſommes redevables de notre Vulgate. Je ſe-

* Hiſt. Crit. du N. T. chap. 30. 31. &c. Hiſt. des Verſ. ch. 3. 5. &c.

rois ravi de voir l'ancienne Verſion Latine du Nouveau Teſtament ; & je n'épargnerois point mes pas pour me contenter : mais je ne puis croire que Mr Simon, ni le Pere Morin, l'aïent trouvée dans ces Manuſcrits. Pour parler ſeulement de celui de Cambridge, tous ceux qui l'ont examiné, ſavent que le Latin répond exactement au Grec, & qu'il n'y a preſque aucune différence. Si donc ce Latin eſt l'ancienne Vulgate, qui ſe liſoit à Rome dans les premiers temps de la Prédication de l'Evangile, le texte Grec ne doit pas être moins ancien. Et eſt-il croïable que ſaint Jérôme voyant une Verſion Latine conforme à l'Original Grec, eût jugé à propos d'en faire une nouvelle ? Ce Pere a réformé l'ancienne Vulgate, en la conférant avec le texte Grec, & en la réduiſant exactement à ce texte. Qu'auroit il eu à réformer,

réformer, s'il y avoit déja une Verſion fidelle? On dira peut-être que le texte Grec du Manuſcrit de Cambrige n'eſt pas auſſi ancien, qu'on le croit communément; que cependant il a été écrit avant le temps de ſaint Jérôme, & que le Latin qui s'y trouve, n'en eſt qu'une ſimple traduction: cela eſt poſſible; mais alors ce Latin ne ſera plus l'ancienne Vulgate, ce ſera une Verſion poſtérieure.

Il y a un moyen aſſez ſûr d'éclaircir cette queſtion. C'eſt de comparer les citations qui ſont dans le Nouveau Teſtament, avec les mêmes textes, comme ils ſont dans l'ancienne Vulgate du Vieux Teſtament. Je l'ai fait à l'égard des Pſeaumes; & il s'en faut de beaucoup, qu'il n'y ait aucun raport exact. On peut encore conſulter pour le même ſujet les anciens Peres ſur les endroits, où ils

ont cité l'ancienne Vulgate ; & je crois qu'on ne doit pas excepter le Diacre Hilaire, qui passe pour s'y être le plus attaché. Si Mr Simon s'étoit autant appliqué à observer les endroits, où ces Versions différent, qu'il s'est occupé à remarquer ceux où elles conviennent, peut-être n'auroit-il pas décidé si promptement. La Vulgate ancienne & la nôtre se rapportent en plusieurs endroits ; il ne s'ensuit pas que ce ne soit qu'une même Version.

Mr Simon remarque véritablement *que le Grec est tres-fautif dans ces Manuscrits. Il infere de-là, qu'ils n'ont pas été apportés de Grece : s'il avoit eu une copie de la Version Latine du Manuscrit de Cambrige, comme il en a eu une du texte Grec, il auroit vû que le Latin est encore moins correct, tant dans l'Ortographe

* Hist. N. T. c. 30.

que dans la Syntaxe. Car qu'auroit-il dit de *hic Verbus*, Jean, ch. 21. ℣. 23. de *Retiam*, ℣. 6. & 8. *Cùm eſſet in Meſopotamiam; Poſteaquàm mortuus eſſet in Charris*, au lieu de *Priuſquàm moraretur in Charan*, Act. 7. ℣. 2. *eſset ei filium*, ℣. 5. *juſtitias cœpiſſet cum genus noſtrum*, ℣. 19. On trouve dans deux chapitres toutes ces fautes. Je m'abſtiens d'en citer davantage, pour ne point avilir ce Manuſcrit. Il n'y a pas apparence, qu'une pareille Verſion ait été faite avant le temps de ſaint Jérôme. On étoit plus exact, & on avoit un ſtile plus coulant. Il nous reſte aſſez de l'ancienne Vulgate, pour en connoître la diction. Elle eſt aſſez pure, quoiqu'il n'y ait point d'élégance recherchée. Au contraire la traduction dont nous venons de parler, eſt rude, groſſiere, & preſque barbare.

Qu'en penſerons-nous donc?

Quoi qu'il en puiſſe être, le Manuſcrit paroît Gothique. Il eſt probable que le texte Grec & la Verſion Latine ont la même origine. Apparemment l'un & l'autre ont été écrits après le temps de ſaint Jérôme, quand les Goths eurent envahi l'Empire. Le Pere Mabillon [a], qui eſt un grand Juge ſur ces matieres, ne fait pas remonter plus haut la ſeconde partie de ce Manuſcrit. Nous avons déja dit que c'étoit une verſion rude. Par conſéquent elle eſt convenable à ces temps barbares. Il y a d'ailleurs beaucoup de conformité entre les Evangiles Gothiques & le Latin du Manuſcrit de Cambrige: c'eſt ce qui a fait croire à Mr Marsham [b], qu'ils avoient été traduits du Grec de ce même Manuſcrit. Il a montré le rapport qu'ils ont en pluſieurs

[a] de Re Diplom. p. 347.
[b] ad Evang. Goth. p. 403. 404. &c.

choſes. Les caracteres de la Verſion Latine ſont Gothiques pour la plûpart. Mr Simon, qui s'imagine avoir trouvé des Lettres Grecques dans le Latin de la ſeconde partie de cet Exemplaire, ſe trompe indubitablement. Ce ſont des caracteres Gothiques, qui reſſemblent ſouvent aux caracteres Grecs. Les abbréviations ſont ordinairement les mêmes dans le Manuſcrit de Cambrige & dans les Evangiles Gothiques. Parmi les chiffres que les lettres de l'Alphabeth répréſentent, on trouve ϊ & ϋ quelquefois avec des points: ε/ eſt emploïé pour ι, ſuivant la maniere des Goths. Les Canons d'Euſebe ſont à la marge groſſierement & ſans renvois qui marquent où ces Canons ſe rapportent. Il y a pluſieurs autres convenances que je paſſe, ne voulant donner ici qu'une idée. J'obſerverai pourtant encore, que la Gé-

néalogie de notre Sauveur par saint Luc, est en colonne dans le Manuscrit de Cambrige, comme dans les Evangiles Gothiques. C'est une chose d'autant plus remarquable, que d'ailleurs ce Manuscrit est écrit en longues lignes, & que les mots même y sont liés les uns aux autres. Tout ceci donne lieu d'inférer qu'il a été écrit du temps des Goths; qu'il est composé de la Vulgate ancienne & de la moderne, qui étoient toutes deux en usage dans leurs Eglises, & particulierement en Espagne, deux ou trois cens ans après saint Jérôme. On ne doit pas objecter que la Version de ce Manuscrit différe beaucoup de l'une & de l'autre. Il n'en peut être autrement, parce que le traducteur s'est trop attaché au texte Grec, qui est bien différent de tous les autres textes, soit imprimés, soit manuscrits, que nous

avons préſentement. Il a été copié ſur un Exemplaire qui ſervoit à l'uſage de quelque Egliſe, comme il paroît par les Ἀναγνώσματα, leçons marquées à la marge en forme de Rubrique, & par le mot τέλος, qui ſe trouve quelquefois à la fin d'une leçon, pour avertir qu'on finit-là de lire. Mr Simon même eſt convenu * que c'étoient-là les marques de ces ſortes d'Exemplaires. Il auroit dû ſeulement en faire application à ce Manuſcrit. J'ai toûjours été porté à croire qu'il avoit été tranſcrit d'un Exemplaire de cette eſpece; & je penſois autrefois qu'on l'avoit deſtiné à quelque Egliſe de l'Empire Grec, lorſque le Grec & le Latin y étoient vulgaires, c'eſt à dire, depuis Conſtantin juſques après Juſtinien; de même qu'on a encore aujourd'hui la Bible en deux Langues dans les endroits

* Hiſt. N. T. c. 33.

où l'on en parle deux : mais il me ſemble qu'il eſt plus raiſonnable de tirer des Goths l'origine de ce Manuſcrit.

Mr Simon croit de plus, que les deux Exemplaires qui ſont en France, des Epîtres de ſaint Paul, peuvent être appellés la ſeconde partie de celui de Cambrige. Il y en a un à l'égard duquel ſa conjecture ne ſouffre point de doute. Car outre que le Catalogue des Livres du Nouveau Teſtament, qui ſe trouve à la fin d'un de ces Manuſcrits [a], place les Evangiles dans le même ordre que le Manuſcrit de Cambrige, ſaint Jean immédiatement après ſaint Matthieu ; & outre que le caractere de l'un & de l'autre eſt le même, ſuivant le modelle que le Pere Mabillon [b] nous en a donné, il y a entre l'Evangile de ſaint Marc & les Actes des Apôtres, un frag-

a Morin, l. 1. Exerc. 2. c. 3. *b* p. 347.

ment de la derniere Epître de ſaint Jean, d'un ſtile peu différent de notre Vulgate. On doit juger de-là que ce livre a été autrefois entier, & qu'il y manquoit ſeulement l'Apocalypſe, qui n'a pas été reçuë ſi univerſellement dans l'Egliſe pendant quelques ſiècles.

Si j'ai trop diminué l'âge ou l'autorité de ce Manuſcrit, je changerai de ſentiment, quand on m'apportera de meilleures raiſons, ne cherchant pas à paſſer pour un Critique. Je n'ai point d'autre but, que de ſoutenir toûjours le parti de la Religion & de l'Egliſe; & j'eſpere en cela ne m'écarter jamais de mon devoir. Il eſt important pour l'une & pour l'autre, que mon opinion ſoit vraie. Comme cet Exemplaire eſt fort différent de tous les autres, il portera d'autant moins de préjudice, qu'on y ajoûtera moins de foi. Je ſuis perſuadé que ceux

qui le font venir de saint Irénée & de saint Hilaire, le font remonter trop haut. Ces deux Peres ont vécu avant que les Goths eussent des Lettres; & je ne sçaurois douter que les caracteres n'en soient Gothiques. C'est pour cette raison, que je ne souhaite pas de le voir jamais imprimé. Quoiqu'un homme de mérite semble avoir ce dessein, & qu'il ait même publié la maniere dont il vouloit l'executer, je présume que la savante Compagnie qui le conserve, aura plus d'égard à la volonté du Donateur, dont l'intention a été * certainement, qu'on ne le mît pas au jour.

Nous en avons déja les diverses Leçons dans la Bible polyglote. On ne les y rapporte pas avec une grande exactitude: mais il y en a assez, pour nous apprendre qu'il ne seroit pas sûr de suivre ce

* V. Bez. Epist. ad Acad. Can.

Manuſcrit. Cela doit ſuffire aux Critiques.

Mr Simon dit qu'il a eu d'Angleterre une copie fidelle du texte Grec de notre Manuſcrit. Je crains fort qu'il n'en ſoit comme des *Variétés* que ce Critique nous dit * que le Pere Morin a euës de Junius Bibliothecaire de Cambrige : En quoi il y a une bévûë ſemblable à celle d'un autre Critique, qui a placé dans Oxford un College de Magdebourg. Mais peut-être n'ai-je déja été que trop long.

Néanmoins je ferai encore une remarque, pour juſtifier les Anglois d'une accuſation qu'on leur a faite par une mépriſe que j'attribuë moins à Chalcondile qu'à ſes traducteurs. Suivant ce que j'ai déja dit ailleurs, nous liſons ces paroles, même dans la ſavante traduction Latine de ſon Hiſtoire,

* Hiſt. N. T. c. 30.

dont la derniere édition eſt du Louvre... *Per univerſam Inſulam Britannicam hïc mos ſervatur, quando quis amici domum vocatus ingreditur, ut primùm cum amici uxore concumbat, ut deinde benigne hoſpitio excipiatur.* Mais le mot Grec eſt κύσαντα; & ce mot a beaucoup de rapport avec le terme Anglois *Kiſſing*, qui ſignifie *Baiſer*. Apparemment quelque Voïageur, qui avoit vû la maniere innocente dont nous ſaluons les Dames, en les abordant, ſe ſervit, pour l'expliquer à Chalcondile, du terme Grec, qu'il trouva le plus conforme au mot Anglois; & cet Auteur l'a ſans doute emploïé dans le ſens honnête. Cela m'a paru ſi vrai-ſemblable, que je crois qu'indépendamment de ce que les Critiques en pourroient dire, il faudroit mettre ce paſſage dans nos Dictionnaires, & donner à κύσαντα la ſignification

ordinaire de *Kissing*, c'est à dire, de *Saluer.*

CHAPITRE XVII.

De la Lecture des Livres Juifs & Arabes.

LEs Savans disputent depuis long-temps, s'il y a plus d'utilité que de danger à lire les livres des Juifs. Les uns ont répréſenté qu'on ne pouvoit apprendre la Langue ſainte, les Rites & les Coutumes des Juifs, mieux que dans leurs livres; & que comme pour bien connoître le gouvernement des Grecs & des Romains il faloit lire les Auteurs Latins & les Auteurs Grecs; de même si nous voulions approfondir la Théologie des Juifs, c'étoit eux-mêmes que nous devions avoir recours. De l'autre côté, on les a accuſés d'ignorer les principes de leur Créance; on a objecté que leurs livres étoient rem

plis d'alluſions puériles & d'opinions erronées ; & qu'ainſi la lecture en étoit moins utile que dangereuſe. Auſſi ont-ils été expoſés à des révolutions bien différentes. Dans le Concile de Vienne, le Pape Clément V. [a] permit d'étudier les livres du Talmud : enſuite ils ont été condamnés au feu. On en brûla par autorité [b] publique douze mille volumes de la ſeule Bibliotheque de Crémone ; & ſi le célèbre Reuchlin n'en eût défendu la cauſe auprès de l'Empereur Maximilien, peut-être n'en ſeroit-il pas reſté un ſeul.

Dans cette diverſité d'opinions, il faut conſidérer les Ecrivains Juifs de deux manieres, ou comme interprètes, ou comme témoins. Comme témoins, ils ont été fideles dépoſitaires des volumes ſacrés ; ils en ont conſervé le

a Clement, l. 5. tit. 1.
b V. Sixt. Senenſe. l. 2 p. 120.

texte en ſon entier, & nous ont enrichi de ce tréſor. Comme interprètes, ils n'ont mérité notre confiance, ni par leur érudition, ni par leur fidélité.

L'antiquité prétenduë de leurs livres, eſt ce qui les a fait eſtimer. Dans le dernier ſiècle, on croïoit en avoir un grand nombre d'auſſi anciens qu'Abraham & Eſdras. Des gens d'eſprit ont donné dans cette idée.* Si l'on pouvoit, en remontant de degré en degré, tirer de ſi loin l'origine de ces livres, on auroit raiſon de les reſpecter : mais le maſque a été levé, & on a reconnu qu'ils étoient nouveaux & ſuppoſés. Le Pere Morin en a dépoüillé pluſieurs de cette antiquité imaginaire. Il a découvert que le Talmud, commenté par les Rabbins modernes n'étoit guere plus ancien que Juſtinien. En effet la premiere mention authentique

* V. Perin, l. 2. Exerc. 6. c. 1. Exerc. 9. c. 8. &c.

que

que nous aïons de la *Miſna*, texte du Talmud, eſt dans une de ſes Novelles [a] : Et il y a apparence que cette Conſtitution n'a été faite que ſur la conteſtation, qui étoit entre les Juifs au ſujet de ce livre. Origene & ſaint Jérôme ne l'ont pas connu. Hommes curieux comme ils l'étoient, qui ſçavoient la Langue Hébraïque, qui avoient conſulté les Rabbins, & qui ont parlé d'eux à de moindres occaſions, ils n'auroient pas manqué de le citer, s'il eût exiſté, & s'il eût été la regle des Juifs dans leurs affaires de Police & de Religion. [b] La *Guemara* eſt ſans doute plus nouvelle que la *Miſna*, puiſque c'en eſt le Commentaire. Les deux livres *Bahir* & *Zohar*, pour leſquels les Juifs ont tant de vénération, & qu'ils croïent ſi anciens, ont été rajeunis encore plus que les autres. Au ſurplus, de quelque

a Novel. 146. *b* Morin, ibid. Exerc. 6.

temps qu'ils ſoient, à quoi peuvent-ils ſervir ? Ce n'eſt qu'un recuëil de rêveries Cabaliſtiques* : & malgré le crédit qu'ils ont auprès des perſonnes, qui eſtiment tout ce qui eſt ſecret & caché, on ſçait bien qu'ils ne renferment qu'un jargon ſuperſtitieux. Il eſt vrai qu'il y a peu d'anciens livres Juifs qui aïent paru plus raiſonnables. Ils ſont tous, ou ſi myſtérieux, qu'on a peine à les entendre, ou ſi remplis de fables, qu'il eſt impoſſible de les concilier avec la raiſon, à moins que de les expliquer dans un ſens allégorique.

On ne ſçauroit tirer de grandes lumieres de ce que les Juifs ont écrit pendant près de mille ans après la derniere deſtruction de leur Temple. Depuis, quelques Rabbins ſe ſont appliqués aux Sciences : mais ils n'ont point puiſé leur doctrine chez eux-mêmes ;

* Buxtorf. Bibl. Rab.

ils ſe ſont éloignés de leur ſource, & ils ont emprunté des Arabes preſque toute leur érudition. Maimonides, *qui primus inter ſuos deſiit nugari*, ſe ſervit de la Philoſophie & du raiſonnement dans ſes Commentaires, pour expliquer le ſens caché de leurs livres: Et par-là il révolta tellement les eſprits de ſes freres contre lui, qu'ils ne ceſſerent point de le perſécuter *; il ſe vit traiter d'hérétique, & ne ſe ſauva de leurs mains qu'avec peine. Suivant leurs propres principes, nous devons donc traiter de même ceux qui l'ont imité. Reſſouvenons-nous auſſi que les Rabbins modernes n'ont ni antiquité reſpectable, ni aſſez de profondeur pour ſervir de guides aux Chretiens. Nous ſçavons préſentement leur Langue auſſi-bien qu'eux, & nous les ſurpaſſons dans la connoiſſance

* Buxtorf. Præf. in Mor. Nevoch.

de leur Critique & de leur Philologie. *Maimonides* [a] avouë même que de ſon temps les Juifs n'entendoient pas bien leur Langue.

Je n'ignore pas quel a été le deſſein de quelques gens, en décriant les Rabbins. Ce qu'ils en ont dit, peut être véritable, ſans qu'ils ſoient pour cela parvenus à leur but. Ils doivent d'autant moins faire impreſſion, qu'ils ne ſont pas les ſeuls qui aïent parlé contre les Rabbins. Ne nous arrêtons point à Luther, qui les a fort mépriſés [b]. Contentons-nous du témoignage d'un illuſtre Diſciple de Reuchlin, qui a paſſé ſa vie à les étudier [c]. Voici comment il les traite dans la Préface de ſon Dictionnaire. *Les Rabbins*, dit-il, *n'ont point de lumiere, point de connoiſſance de Dieu, point de pénétration, point de ſcience véritable &*

[a] Mor. Nevoch, par. 1. cap. 67.
[b] in Gen. cap. 16. &c. [c] Job. Forſterus,

ſolide. Ils n'entendent pas même la Langue Hébraïque ; ils n'ont rien fait de conſidérable pour l'intelligence du Texte ſacré. Leurs Dictionnaires & leurs Commentaires ont apporté plus d'obſcurité que d'éclairciſſemens. Enſuite il les recuſe en matiere de faits hiſtoriques, & il nous enſeigne une méthode plus ſûre que la leur, & qu'il a ſuivie lui-même.

Peut-être en a-t-il trop dit contre les Rabbins. S'il les a décriés avec animoſité, d'autres en ont pris le parti avec trop d'attachement. Ils ſe ſont tellement gâté l'eſprit, en étudiant le Talmud, qu'ils ſont preſque devenus Rabbins. Nous en avons un exemple dans un de nos compatriotes, qui en a commenté ſeulement un livre. Il s'eſt perſuadé que *Dieu avoit donné à Moyſe ſur la Montagne de Sinaï la plûpart des Traditions que le Talmud contient ; qu'il*

n'avoit pas été permis à ce ſaint homme de les publier par écrit, mais qu'elles ont été tranſmiſes d'âge en âge, juſqu'à ce qu'on les ait inſérées dans le Talmud. * Et comme ſi cela ne ſuffiſoit pas: *le Talmud*, dit-il, *renferme ſous un ſens allégorique pluſieurs maximes de piété, que les anciens Rabbins ont proférées, emportés par un ſaint entouſiaſme, & pleins de la Divinité.* Un Juif en diroit-il davantage? & pourroit-on croire que ces paroles fuſſent échapées à un Chretien? Si la lecture des Rabbins eſt capable de produire un pareil effet, il eſt plus avantageux de ne les point lire. D'ailleurs on ſçait qu'un homme qui s'addonne à cette étude, mépriſe ordinairement toutes les autres ſciences. En voici la raiſon. Comme ces re-

* V. Præf. ad Cod. Joma. *Multa allegorica & pia dicta, quæ antiqui Rabbini à Deo exagitati, ejuſque numine abrepti protulerunt, in ſcriptis Talmudicis continentur.* Ibid.

cherches paſſent la portée du commun des eſprits, ceux qui s'y attachent, mettent les études ordinaires au-deſſous d'eux ; & pour faire valoir leur pénétration, ils vantent uniquement les matieres difficiles & preſque impénétrables. Après cela il ne faut pas être ſurpris de voir les Rabbins honorés du titre d'éloquens, *Abravanel* comparé à Ciceron, & *Aben-Eſra* à Saluſte*: car les hommes admirent tout dans ce qu'ils aiment ; ils en idolâtrent même les defauts, & cette idolâtrie les rend auſſi mépriſables que leurs idoles.

Il eſt à propos que je diſe un mot des Arabes, parce qu'on accuſe les Rabbins d'avoir emprunté d'eux la plus grande partie de leur doctrine. Si les Juifs ſe ſont inſtruits chez les Arabes, ceux-ci ont puiſé chez les Grecs. Loin que

* Sim. Crit. Hiſt. l. 3. c. 7.

les Arabes euſſent aucune érudition par eux-mêmes, les véritables deſcendans d'Iſmaël n'avoient pas même d'Alphabeth. Leur Langue auroit été perduë, ſi elle ne s'étoit conſervée dans leurs Poëmes *, qui faciles à retenir par mémoire, paſſerent à la poſtérité. Ils apprenoient ces vers; & ce fut preſque leur unique ſcience, juſqu'à ce qu'ils euſſent inondé les régions Orientales de l'Empire Grec. Alors ils furent inſtruits par les vaincus, qui traduiſirent en Arabe les Auteurs Grecs. Les Arabes ayant l'eſprit vif, raffinerent tellement ſur ces traductions, qu'Ariſtote parut plus ſubtil en cette Langue étrangere, qu'en la ſienne propre. Il a été même traduit de l'Arabe en Latin avec les Commentaires d'Averroës : tant on a trouvé la copie préférable à l'original. On a

* Pocock ad Spec. Arab.

cru

cru auſſi pendant quelque temps, qu'il étoit impoſſible de bien entendre Ariſtote, ſans avoir lû ces Commentaires : mais cette illuſion n'a duré que juſqu'à ce qu'on eût mieux examiné Averroës; car alors on a reconnu ſa ſubtilité exceſſive, & de plus on l'a accuſé de donner entre autres erreurs dans les caprices & dans les viſions de l'Alcoran *. Enfin la Philoſophie d'Averroës eſt préſentement auſſi décréditée que la Médecine d'Avicenne : Auteurs, qui n'ont pas laiſſé d'être autrefois l'admiration de leur ſiècle & de leur patrie.

La Philoſophie & la Médecine ſont les Sciences, où les Arabes ont le plus excellé. C'eſt pour cela qu'on a traduit & imprimé d'abord chez nous leurs écrits ſur ces matieres. Depuis qu'ils ont perdu leur crédit, on a fait des

* Lud. Viv. de Cauſ. Corrupt. Art. lib. 5.

tentatives d'un autre côté. Erpenius, Golius, & le Docteur Pocock nous ont donné une foule d'Hiſtoriens Arabes. Ces livres ſont entre les mains de tout le monde ; & il eſt facile de voir avec quelle ſincérité les faits y ſont rapportés. Quelle eſpece d'Hiſtorien eſt-ce qu'Abulpharage ? Pour en juger, il ſuffit de ſçavoir que le docte éditeur de cet Hiſtorien fût preſque dégoûté de le mettre au jour à cauſe de ſa contrariété à l'Hiſtoire Grecque & à l'Hiſtoire Romaine. Je garantis qu'Eutychius ne vaut pas mieux, quoiqu'il plaiſe à Mr Selden de l'appeller notre *Bede Egyptien*. Son Hiſtoire du Concile de Nicée eſt un Roman, qui ne ſçauroit paſſer pour croïable, qu'auprès d'un Arabe ou d'un Rabbin*. Entre pluſieurs abſurdités celles-ci ſont remarquables ; qu'il ſe trouva

* Eutych. p. 440. &c.

plus de deux mille Evêques à Nicée; qu'ils avoient été deux ans & davantage à s'y assembler; que le Patriarche d'Alexandrie en étoit le Président. On ne parle non plus d'Osius, que s'il n'y avoit point été. Enfin cet Auteur ajoûte que Constantin transféra son pouvoir aux Evêques, en leur déposant son anneau, son épée, & son Sceptre; & afin de proportionner en quelque maniere au nombre des Evêques les Canons de ce Concile, les livres Arabes nous en fourniſſent plus de cent*. Cependant il est certain qu'il n'y en a que vingt.

Nous avons plus d'une fois entendu parler d'un Manuscrit, qui est un Tite-Live complet traduit en Arabe. Mais si les traductions en cette Langue sont comparables aux Histoires, ou si elles sont encore plus mauvaises, comme le

* V. Abr. Ecchel. Eutych. Vind. par. 2. c. 17.

prétend Mr Huet*, nous ne devons pas ſouhaiter trop ardemment ce prétendu Tite-Live, quand même il exiſteroit: ce que j'ai de la peine à croire. Pour ce qui eſt de leur Géographie, elle ne doit pas fort exciter notre curioſité. L'échantillon que Gabriel Sionita nous en a donné dans le *Géographe Nubien*, a été ſi peu goûté, qu'on n'en demandera pas, je crois, davantage. Si ſon ouvrage méritoit qu'on en relevât les fautes, il ſeroit aiſé de faire voir avec combien peu d'exactitude il a décrit les trois parties du Monde, & ſur-tout l'Europe. Les Curieux n'ont qu'à comparer la deſcription qu'il en fait avec nos Cartes ordinaires.

En un mot, nous ne pouvons, ce me ſemble, nous ſervir utilement des Auteurs Arabes & des Rabbins, que pour réfuter l'Alcoran & le Talmud.

* de Clar Interpr. p. 121.

CHAPITRE XVIII.

De la Théologie Scolaſtique.

LA Théologie Scolaſtique eſt un Art ſi ſubtil, une ſcience ſi profonde, qu'il faut avoir un talent particulier, & étudier avec beaucoup d'application, pour y devenir habile. C'eſt une marque certaine, qu'elle n'eſt pas extrémement néceſſaire à l'homme: autrement l'étude en ſeroit plus aiſée. Je ne veux point la mépriſer, encore moins en nier l'utilité: mais je rapporterai les principaux defauts que j'y trouve.

Premierement, comme Ariſtote & pluſieurs des Peres ont écrit en Grec, il faloit, pour les bien entendre, ſçavoir cette Langue. Les Scolaſtiques ne la ſçavoient pas. Ils avoient ſeulement une légere teinture du Latin. Ils ont conſulté

Ariſtote dans une autre Langue que la ſienne ; & cet Auteur obſcur en lui-même, l'étoit encore plus dans de mauvaiſes traductions. Les Peres Grecs étoient clairs & intelligibles en leur Langue : traduits, ils n'avoient plus cette clarté. On s'eſt quelquefois éloigné de leur ſens. Les Peres Latins ont été maltraités d'une autre maniere. Faute de ſçavoir diſtinguer les Auteurs véritables de ceux qui étoient ſuppoſés, on a emploïé ſans diſcernement des fauſſes autorités pour de vraies ; & faute de critique on a confondu les âges des écrivains : ce qui a fait prendre un impoſteur moderne pour un ancien Pere de l'Egliſe. Je n'en donnerai point d'exemples. Pluſieurs Epîtres de Mr de Launoi en fourniſſent.

Le ſecond defaut eſt la diſproportion des parties dont la Théologie eſt compoſée, qui ſont le

ſentimens des Peres de l'Egliſe, & la Philoſophie d'Ariſtote. Car quel rapport peuvent-ils avoir enſemble ? La plûpart des Peres étoient Platoniciens ; apparemment à cauſe de quelque convenance, que la Philoſophie de Platon ſembloit avoir avec la Religion Chretienne. Tels ont été Origene, ſaint Chryſoſtome, & pour n'en pas nommer davantage, ſaint Auguſtin, qui a été un des plus ſuivis dans les Ecoles. Ils ont négligé Ariſtote ; & lorſqu'ils ont eu occaſion de parler de lui, ils l'ont blâmé, ſoit pour ſes raiſonnemens Sophiſtiques, ſoit pour la fauſſeté des notions qu'il avoit de Dieu & de la Providence, qui ſont les plus grands objets de la Théologie. La lecture d'Ariſtote a été ſouvent défenduë dans l'Egliſe Romaine. Quelquefois les livres de ce Philoſophe ont été condamnés au feu.

Et ce qui me paroît plus surprenant, c'eſt qu'ils aïent été commentés par S. Thomas d'Aquin dans le temps qu'ils étoient interdits par un Decret de Grégoire IX[a]. Il n'y a pas bien long-temps qu'on propoſa au Pape Grégoire XIV. de bannir des Ecoles cette Philoſophie, & d'y ſubſtituer celle de Platon, comme plus conforme à la Religion Chretienne & aux écrits des Peres. On produiſit alors plus de quarante opinions, à toutes leſquelles on prétendoit[b] que Platon ſe rapportoit, & qu'Ariſtote étoit contraire. Je n'aſſûrerai pas que ce jugement fût bien établi: car depuis on s'eſt apperçu que la Philoſophie de Platon étoit auſſi dangereuſe que celle d'Ariſtote. Cela montre ſuffiſamment qu'on ne ſçauroit bien aſſocier Ariſtote & les Peres de

[a] V. Launoy, de var. Ariſtot. Fortuna, cap. 7. &c. [b] Ibid. cap. 14.

l'Egliſe pour l'éclairciſſement des vérités Chretiennes.

La ſubtilité eſt un troiſieme defaut. Les Scolaſtiques ont été appellés profonds, ſubtils, *irréfragables* ; & on n'en voit point qui aïent cherché à paſſer pour faciles & intelligibles. Du moins on n'a donné cette loüange à aucun d'eux. Ils ſe plaiſent à rafiner l'un ſur l'autre ; & pour l'ordinaire ils ſubtiliſent tant leurs idées, qu'elles ſe perdent en l'air. Les difficultés inſurmontables qu'ils ont élevées ne ſervent qu'à embaraſſer l'eſprit ; & ils ſont en cela comparables aux Politiques trop profonds, qui prévoïent ſouvent des deſſeins imaginaires, dont l'execution eſt impoſſible. Les Théologiens de même propoſent des difficultés qui ne peuvent pas ſe réſoudre, & aux quelles on n'auroit jamais penſé, s'ils ne les avoient avancées les premiers. Il

eſt arrivé de-là, que nos ennemis ont mis à profit nos ſubtilités, & qu'ils ont tourné nos propres armes contre nous. Ainſi les Sociniens ont recuëilli les objections inventées par les Scolaſtiques. Ils les ont emploïées pour les combattre eux-mêmes, & ont voulu par ce moïen donner une grande idée de leur ſubtilité. Voila ce qui a multiplié parmi nous les controverſes ſur la Religion. Elles compoſent déja un nombre infini de volumes; & il n'eſt pas poſſible de s'accorder ſur aucun article, parce que les hommes, plus amis de la chicane que de la paix, & obſtinés à ne point céder à leurs adverſaires, donnent ſans ceſſe la torture à leur imagination, pour tâcher de les convaincre. Encore ſerions-nous heureux, ſi le mal n'avoit pas été plus loin, & ſi des queſtions ſubtiles, on n'avoit point paſſé à des doutes impies.

La curiosité a eu de telles suites ; & de peur que le Lecteur ne me soupçonne d'en imposer, je le renvoyerai à un Auteur irréprochable*, un des plus grands Défenseurs de l'Eglise Romaine. Il a donné un Catalogue de ces doutes. Je ne les mets point ici, pour ne pas blesser la pieuse délicatesse de ceux qui ne sont point accoutumés aux subtilités scolastiques.

Le quatrieme defaut est l'obscurité. Quand des matieres sont si embroüillées, qu'il n'a pas été possible de les expliquer avec toute la clarté desiderable, on doit s'en prendre à la nature des choses, & considérer qu'elles n'étoient pas susceptibles d'une plus grande évidence. On doit aussi tolérer l'usage des termes difficiles, lorsqu'ils sont expressifs, & qu'ils ne sont pas trop fréquens : mais c'est un abus condamnable,

* Card. Perron. de l'Euchar. l. 3. ch. 20.

que d'emploïer les termes des Sciences, ſans qu'ils ſoient ni néceſſaires, ni énergiques; & d'obſcurcir des ſujets naturellement clairs, en les traitant avec un art trop recherché. On a reproché ce defaut à pluſieurs Scolaſtiques. Je ne les blâme point de n'avoir pas rendu évidens les myſteres de la Religion, parce qu'il eſt impoſſible de les réduire à la portée de notre eſprit: mais je trouverois ces Docteurs plus excuſables, s'ils en avoient moins parlé, & ſi par une confiance aveugle en leur raiſon, ils n'avoient point entrepris d'expliquer des ſecrets qui ne ſont pas du reſſort de notre intelligence. Croyons ces myſteres, ſans vouloir les approfondir.

La Religion nous préſente d'autres objets aſſez clairs & aſſez ſenſibles. Ils nous paroîtroient toûjours tels, s'ils n'étoient envelopés des voiles de l'art. Je n'accuſe

point de cette obſcurité tous les Scolaſtiques en général. Quoique la plûpart méritent d'être compris dans la cenſure, il y en a qui en ſont exempts, & ſur-tout les premiers. Pierre Lombard, Maître *des Sentences*; & ſaint Thomas d'Aquin, Auteur *de la Somme*, ont été plus clairs que pluſieurs de leurs Commentateurs, qui ſouvent n'ont fait qu'obſcurcir le texte.

C'eſt une loüange, à mon avis, bien extraordinaire, que celle qu'a donnée Cardan * à un des plus ſubtils Docteurs Anglois; diſant qu'un ſeul des argumens de ce Docteur ſuffiſoit pour embaraſſer toute la poſtérité. Il ajoûte que cet Anglois dans ſa vieilleſſe pleura de chagrin, parce qu'il ne pouvoit rien comprendre à ſes propres ouvrages. Un Auteur qui traite de la ſubtilité, peut dire

* de Subtil. l. 16.

tout ce qu'il lui plaît : mais il ne faut que du ſens commun, pour s'appercevoir que notre Docteur ſeroit plus loüable, s'il avoit expliqué ſon argument d'une maniere à le rendre intelligible. On ſe fait un grand honneur de la ſubtilité. C'eſt pourquoi Cardan a vanté celle de cet Auteur, quoiqu'il ne l'eût jamais lû ſelon toute apparence : autrement il n'en auroit pas altéré le nom*. Quelques autres Ecrivains ont fait la même faute ; ils ont tous ſeulement entendu parler de ce livre qui eſt fort rare. Pour moi, je l'ai vû : mais je ne l'ai parcouru, que pour en reconnoître le ſtile. L'Auteur effectivement m'a paru auſſi obſcur, que s'il n'avoit jamais eu deſſein de ſe faire entendre. Ce defaut eſt commun à beaucoup d'autres ; & j'en rapporterois des

* Richard. Raymund. Suiſeth. Venet. 1520. ap. Cardan. Johan. Suiſſet.

exemples, ſi après avoir cité ce Docteur, je pouvois dire quelque choſe de plus fort contre l'obſcurité.

Cinquiemement on a reproché un ſtile dur & des expreſſions barbares aux Scolaſtiques. C'eſt ſur quoi les plus grandes objections ont roûlé au temps de la renaiſſance des Belles Lettres. Les Puriſtes encore aujourd'hui ne ſçauroient rien ſouffrir dans le ſtile, qui ne ſoit poli & coulant. Je ne ſuis pas ſi difficile, & je crois qu'on doit être plus indulgent pour ceux qui ont des ſujets malaiſés à traiter. Je ſupporterois même la nouvelle Dialecte ſcolaſtique de *Caramuel*, ſi les Sciences en tiroient quelque avantage. Ce que je blâme, c'eſt une vanité qui paſſe du cœur de certains Auteurs dans leurs écrits. Il eſt ſûr que la vérité demeure inébranlable, malgré les atteintes qu'ils y

donnent: mais il devroit y avoir des peines établies contre ceux qui se flattent d'une trop grande perfection, & qui pleins d'idées extraordinaires, sont bien éloignés du but qu'ils croïent avoir atteint. Après tous les defauts dont on les a repris, je me suis étonné qu'un des derniers Commentateurs sur la Somme de saint Thomas ait écrit, comme s'il avoit vécu avant les Critiques du seizieme siècle. Dans un discours préliminaire intitulé, *Commendatio Doctrinæ D. Thomæ*, & divisé par chapitres, il tâche de prouver que saint Thomas n'a pas composé ses livres, sans une inspiration Divine toute particuliere, chap. 1. Que plusieurs choses lui ont été révélées, c. 2. Qu'il n'y a point d'erreur dans tout ce qu'il a écrit, c. 4. Que Jesus-Christ a rendu témoignage à ses écrits, c. 6. Et pour montrer combien la Somme de saint Thomas

mas approche de l'Ecriture ſainte, il nous aſſûre que comme dans les premiers Conciles Généraux on avoit coutume de mettre la ſainte Bible ouverte ſur l'Autel, ainſi dans le dernier Concile Général, on mit avec la ſainte Bible ſur l'Autel la Somme de ſaint Thomas, comme une ſeconde regle ſubalterne de la Doctrine Chretienne. Ces paroles ont bien du rapport avec ce qu'un autre Auteur a dit ſur le même ſujet; Que les Déciſions de tous les Conciles Généraux tenus depuis ſaint Thomas, ont été tirées de ce Pere. Il eſt inutile après cela de rapporter l'éloge qu'un autre Ecrivain a fait de ſaint Thomas. Il le traite d'Ange, & ajoûte que les Eſprits Céleſtes ont appris à ce Saint pluſieurs choſes; que de ſon côté il leur en a enſeigné d'autres; qu'il a révélé ce qu'il n'avoit pas été permis à ſaint Paul d'annoncer;

enfin que saint Thomas parle de Dieu, comme s'il l'avoit vû, & de Jesus-Christ, comme s'il avoit été sa voix. Ainsi du reste.

Lorsque nous lisons des expressions si peu ménagées, nous devons nous tenir sur nos gardes. Chacun est intéressé à ne se pas laisser surprendre. Je ne doute point que les lumieres & la sainteté de saint Thoms n'aïent été extraordinaires. Mais un homme encore mortel est-il égal aux Anges, & peut-il recevoir, au milieu des foiblesses humaines, des loüanges qui ne sont duës qu'aux Esprits Bienheureux ? Nous prenons sa défense, quand nous réfutons de semblables impostures. Ce qu'il y a de vrai, c'est que saint Thomas a élevé sa raison jusqu'au plus haut degré. On a emprunté de lui & des autres Scolastiques la plupart de ces argumens, dont on s'est servi de-

puis peu pour prouver l'exiſtence d'un Dieu, les decrets de la Providence & la néceſſité de la Religion. Ces preuves ne different des ſiennes, que par le nouveau tour qu'on leur a données, & parce qu'on les a digérées quelquefois plus mal. S'il avoit vécu dans un ſiècle éclairé, & s'il avoit eu les facilités & les ſecours que nous avons préſentement, ſans doute il auroit eu peu de pareils parmi les plus grands hommes.

CHAPITRE XIX.

CONCLUSION.

APrès avoir montré qu'il n'y a aucune certitude dans la plupart des Sciences, & qu'elles ſont toutes remplies de défauts, concluons qu'elles ne nous offrent point la ſatisfaction ſolide qui doit être le but de nos études, & que nous devons la chercher d'un autre côté. Eſt-il poſſible de la trouver quelque part? oüi ſans doute. Mais ce n'eſt pas de nos efforts qu'il faut l'attendre. Il n'y a que la Révélation qui puiſſe nous donner ce que nous ne ſçaurions obtenir de notre raiſon la plus élevée & la plus épurée. C'eſt aux vérités révélées que notre eſprit eſt obligé de s'arrêter, lorſque fatigué d'avoir parcouru inutilement tous les ſentiers des

Sciences, il veut joüir d'un plein repos. Il en eſt de notre eſprit, comme de notre volonté. Avons-nous goûté mille ſortes de plaiſirs, & ſatisfait nos paſſions les unes après les autres? nous ſommes toujours agités de nouveaux deſirs, juſqu'à ce qu'enfin nous mettions en Dieu toute notre félicité. De même nous avons beau paſſer de recherches en recherches, nous ne découvrons rien qui nous contente, que lorſqu'ennuïés de nous appliquer à des études trompeuſes, nous nous attachons à la vérité ſuprême & ſeule infaillible. Notre application aux Sciences, nous apporte du moins cette utilité, que par les difficultés qu'elles nous oppoſent, nous ſommes forcés de reconnoître notre foibleſſe; & dès que nous l'avons reconnuë, nous avons plus de diſpoſition & plus de penchant à embraſſer le ſur parti que la Religion nous

préſente. Peut-être eſt-ce un ordre de Dieu, qui a voulu par-là nous tenir dans une dépendance continuelle, & dans la néceſſité de conſulter ſa parole. En effet, puiſqu'elle eſt déja ſi mépriſée par des hommes profanes, ils la regarderoient encore avec plus d'indifférence & de mépris, s'ils trouvoient en eux-mêmes une perfection capable de les ſatisfaire: mais comme toutes les tentatives qu'ils font pour parvenir à cet état heureux, ſont inutiles, ils ſont contraints de s'humilier, & de ſe tourner vers l'unique port qui peut les mettre en ſûreté.

Je ne ſaurois trop répéter que je n'ai rien dit dans tout ce livre à deſſein de décrier les Sciences. Je ne ſuis point tombé dans l'erreur de ceux * qui vouloient qu'on brûlât tous les livres, à la reſerve de la ſainte Bible. Je ne ſuis pas non

* Anabaptiſtes en Allemagne.

plus de l'opinion d'un ſçavant homme, qui croïoit qu'on pouvoit tirer du Texte ſacré les principes de tous les Arts & de toutes les Sciences. Je voudrois laiſſer à chaque choſe ſa juſte valeur, ſans élever l'une ſur la ruine de l'autre. Mais lorſque je vois qu'on prend un chemin tout contraire, que l'on abuſe des Sciences au préjudice de la Religion, & qu'on oppoſe aux vérités les plus conſtantes une raiſon bornée, je crois qu'alors chacun eſt intéreſſé à réprimer une licence ſi dangereuſe, afin d'en prévenir les ſuites & d'empêcher que le mal ne faſſe de trop grands progrès. Tant que notre raiſon ne ſort point de ſa ſphere, c'eſt un guide que nous devons ſuivre. Mais quand elle ne nous éclaire pas aſſez, il faut que nous aions recours à la ſource de toutes lumieres; & il eſt toûjours de notre devoir de nous ſou-

mettre à la Révélation. Si nous en uſons autrement, nous nous jettons dans un abîme d'erreurs: nous agiſſons même contre notre raiſon. Car rien n'eſt plus raiſonnable que de croire la vérité révélée, puiſqu'elle eſt fondée ſur celle de Dieu, qui eſt la baſe & l'appui de notre raiſon. C'eſt une propoſition ſûre & évidente, que tout ce que Dieu, qui eſt la vérité même, révele, eſt vrai; & le ſujet de cette propoſition en fait néceſſairement la conſéquence: au lieu que la plûpart de nos raiſonnemens ſont ſouvent mal fondés, & dépendent d'une longue ſuite d'inductions tirées l'une de l'autre, qui ſouvent perdent leur force, avant que nous venions à la concluſion.

Si l'on objecte que les vérités Divines ne cauſent pas moins de diſputes que les Phénomenes de la nature, il ſuffit, ce me ſemble, de

de répondre, pour détruire cette objection, que l'on doit lire la ſainte Ecriture avec les mêmes diſpoſitions que les Philoſophes exigent de leurs Lecteurs, c'eſt à dire, ſans partialité, ſans paſſion, & ſans préjugés. J'oſe aſſûrer qu'avec ces diſpoſitions, & par le ſecours de la grace, qui ne manque jamais à ceux qui la cherchent, on ne trouvera le Texte ſacré ni obſcur, ni ambigu, par rapport à ce qui eſt néceſſaire pour la conduite.

Dieu, qui veut que tous les hommes ſoient heureux, les a créés capables de le devenir. Il a proportionné à notre portée les vérités qui nous preſcrivent nos devoirs. Si j'ai dit que pour entendre ces vérités, il faut les lire avec des ſentimens convenables, on ne doit pas regarder cela comme une difficulté; car la même condition eſt requiſe en toute au-

tre lecture ; & la meilleure maniere d'entendre les choſes, eſt d'entrer dans l'eſprit de celui qui les a dictées.

Dieu a porté encore plus loin ſa bonté pour nous. Il a rendu les vérités qui nous ſont néceſſaires, non ſeulement les plus ſenſibles, mais auſſi les plus convaincantes ; elles ont un pouvoir, auquel on ne réſiſte pas aiſément. Quelque force que nos argumens puiſſent avoir, ils ſont preſque toûjours réfutés par des argumens contraires. Il eſt difficile que nous convainquions par nos raiſonnemens un homme, qui ſe croit auſſi raiſonnable que nous. Mais les vérités que Dieu nous enſeigne, ne trouvent rien qui les arrête ; elles pénétrent notre cœur ſecretement ; elles agiſſent ſur notre eſprit avec une autorité preſque abſoluë ; c'eſt peu de nous perſuader, elles emportent, pour ainſi

dire, notre consentement. Enfin les preuves humaines n'ont que la lueur de l'éclair ; les vérités Divines nous frappent & nous terrassent comme la foudre.

Je rapporterai à ce sujet un passage des plus remarquables qu'il y ait dans l'Histoire de l'Eglise.* C'est un fait appuïé sur des témoignages certains ; & quand on ne le prendroit que pour une Parabole, la morale en seroit utile.

Plusieurs Philosophes Payens, qui cherchoient à se signaler, se présenterent au Concile Général de Nicée, pour attaquer la Foi dans ses plus illustres Défenseurs, & pour tâcher de la détruire par leurs raisonnemens. Il se tint plusieurs conférences, où ceux qui étoient les plus distingués dans chaque parti, emploïerent ce que la raison a de plus fort.

* Sozomene, Hist. de l'Egl. liv. 1. ch. 18. Rufin, Hist. liv. 1. ch. 3.

Déja un des Philoſophes commençoit à s'enorgueillir d'un avantage prétendu. Il s'attribuoit le triomphe avant la victoire; lorſqu'un vieil Evêque, homme peu lettré, mais qui avoit fait profeſſion publique de la Foi durant la perſécution, fut piqué de cette vanité: il ne ſavoit point de Philoſophie, il oppoſe ſeulement le Nom de Jeſus-Chriſt & la parole de Dieu à ſon adverſaire. Par des armes tirées de cette Divine parole, en un moment le Philoſophe eſt abatu, & il demande le Batême. *Tant qu'on m'a*, dit-il, *attaqué par les principes de la Philoſophie & de la raiſon humaine, je me ſuis défendu avec les mêmes ſecours: mais dés qu'on a employé pour me vaincre, des raiſons plus ſublimes, je me ſuis ſenti forcé de me ſoumettre à la Puiſſance Divine.* Voila quelle eſt la force de la parole de Dieu. Après cela de

hommes pleins d'orgueïl & de foibleſſe, peuvent-ils la mépriſer?

Quel eſt donc le parti que nous devons prendre? Renoncerons-nous aux Belles Lettres, pour nous attacher uniquement à l'Ecriture ſainte? Loin d'avoir ce ſentiment, j'ai déja condamné une opinion ſi abſurde, & qui ne convient qu'à des Anabaptiſtes. Je crois même qu'on peut accorder enſemble ces deux occupations différentes. La Doctrine profane nous prépare à bien entendre les vérités de notre Religion; & ces vérités nous font perdre enſuite la grande opinion que nous avions de nos propres lumieres. La Science humaine eſt d'un excellent uſage, lorſqu'elle eſt ſubordonnée à la parole de Dieu, & qu'elle en eſt, pour ainſi dire, le fidele miniſtre: mais quand elle veut la maîtriſer, quand elle ſe donne une autorité

qui ne lui appartient pas, il eſt néceſſaire de s'oppoſer à ſes entrepriſes, & de la réduire à ſon devoir. Seule, elle ne ſert qu'à nous égarer, malgré ſon utilité prétenduë, malgré toutes les loüanges qu'on lui donne. Il faut avoüer enfin que la ſainte Bible eſt notre meilleur livre, l'unique capable de nous fixer, & de nous procurer un véritable & ſolide contentement. C'eſt celui qui ſatisfait toûjours & ne raſſaſie jamais, qui plaît d'autant plus qu'on l'approfondit, & qui produit ſans ceſſe de nouveaux tréſors dont la découverte charme notre eſprit, & ranime à tous momens nos deſirs : au lieu que nous ſommes bien-tôt dégoûtés des écrits des hommes, ainſi que de toutes les choſes du Monde. Car à peine pouvons-nous lire une ſeconde fois ſans ennui, & ſouvent même ſans mépris ces beaux Ouvrages,

qui nous étonnoient, & que nous admirions à la premiere lecture.

En un mot nous faiſons des recherches continuelles, nous fatiguons notre eſprit, & nous épuiſons notre imagination, pour produire de nouvelles idées ; nous nous flattons enſuite d'avoir acquis de belles connoiſſances, & nous rempliſſons le Monde de livres enflés de nos découvertes. Si nous nous appliquions à connoître notre foibleſſe & nos defauts, nous ferions un meilleur uſage de notre temps ; & ſans avoir pris les mêmes peines, bien-tôt perſuadés de notre impuiſſance, nous ſerions peut-être plus dans le chemin de la ſageſſe. Nous nous formons de nouvelles Théories du Monde ; & avec une regle & un compas nous prétendons meſurer les Cieux, pendant que nous connoiſſons peu la Terre ſur laquelle nous marchons, & que

tout ce qui s'y préſente à nos yeux, nous embaraſſe. La plûpart des hommes s'imaginent que cette Terre qu'ils habitent, eſt dans un plein repos, & qu'ils y ſont fixes & tranquiles. Cependant les Philoſophes ſont en doute, ſi elle tourne, ou ſi elle eſt immobile. N'eſt-il pas étonnant que nous ignorions aſſez ce qui ſe paſſe dans le lieu de notre demeure, pour ne ſavoir ſi nous y ſommes ſtables, ou ſi nous y faiſons par jour un voïage de pluſieurs milliers de lieuës? Nous tâchons, en nous donnant la torture, d'expliquer le Déluge par des raiſons naturelles. Nous ſuppoſons que des cometes deſcendent du Ciel; que *la croute* de la Terre ſe fend, & qu'il en ſort des eaux ſuffiſantes pour inonder l'Univers: mais pourquoi celles qui ſont reſtées en tant d'endroits ſur la ſurface de la Terre, ne cauſent-elles pas cha-

que jour quelque nouveau déluge, ſi ce n'eſt que Dieu leur ait preſcrit des bornes qu'elles ne peuvent paſſer ? Non ſeulement ce qui eſt hors de nous, eſt une énigme pour notre raiſon ; nous ne nous connoiſſons pas nous-mêmes. Nous ſçavons à la vérité, que nous ſommes compoſés d'un corps & d'une ame : mais on n'a pas encore bien expliqué comment l'un & l'autre ſont unis enſemble, comment la penſée meut la matiere, ni comment la matiere agit ſur la penſée. Les plus petits objets nous étonnent, & nous préſentent autant de difficultés, que les plus grands. Néanmoins nous qui avons de ſi foibles lumieres, nous ne parlons de rien moins que de *nouvelles Théories du Monde*, & de *vaſte étenduë de ſcience*. Occupés de l'étude des choſes naturelles, nous admirons les progrès étonnans qu'on y a

faits ; & ces découvertes que nous élevons ſi haut, ſont pour la plupart imaginaires. En même temps nous négligeons la ſeule connoiſſance certaine, ſolide, & préférable à toutes les autres. Nous étudions avec ardeur les matieres malaiſées à démêler ; & nous prétons peu d'attention aux vérités Divines. On mépriſe celles qui ſont faciles à comprendre, & on rejette les plus ſublimes, parce qu'elles ſont au-deſſus de la raiſon, ou qu'elles y ſemblent contraires. On admet d'ailleurs pluſieurs principes différens, qu'il eſt impoſſible d'accorder avec la Révélation. Les vérités révélées ſont certainement Divines : au lieu que les opinions des hommes n'ont aucune certitude, & ſont auſſi fragiles que leurs Auteurs. Aveuglement déplorable des mortels, qui ne voïent pas que la Révélation eſt l'unique ſource de la vé-

ritable ſageſſe & de toute ſatisfaction, & que leur raiſon eſt dans ſes conjectures envelopée de tant de ténèbres, qu'il y a mille choſes qu'ils ignorent, pour une qu'ils connoiſſent parfaitement !

FIN.

APPROBATION.

J'Ay examiné par l'ordre de Monseigneur le Chancelier ce *Traité de l'incertitude des Sciences*, traduit de l'Anglois, & je n'y ai rien trouvé qui en puisse empescher l'impression. Fait à Paris ce premier de Juin mil sept cens treize. ANDRY.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre; A nos amés & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé le Sieur * Nous ayant fait remontrer qu'il desireroit faire imprimer un livre intitulé, *Traité de l'incertitude des Sciences*, de sa composition, dont il desireroit donner au public, s'il Nous plaisoit luy accorder nos Lettres de privilege sur ce nécessaires, Nous luy avons permis & per-

mettons par ces préſentes de faire imprimer ledit livre en telle forme, marge, caractere, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon luy ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance, & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ny contrefaire ledit livre en tout ni en partie, ſans la permiſſion expreſſe, & par écrit, dudit Sieur expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit expoſant, & de tous dépens, dommages, & intereſts, à la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles, que l'impreſ-

ſion dudit livre ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier, & en beaux caracteres, conformement aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'expoſer en vente, il en ſera mis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'expoſant ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empeſchement. Voulons que la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée au commencement ou à la fin dudit livre, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conſeillers & Sécrétaires foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de haro, charte normande, & lettres à ce con-

traires ; Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le dix-huitiéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil ſept cens treize, & de notre regne le ſoixante onziéme. Par le Roy en ſon Conſeil. FOUQUET.

Il eſt ordonné par Edit de Sa Majeſté de 1685. *& Arreſts de ſon Conſeil, que les livres dont l'impreſſion ſe permet par chacun des privileges, ne ſeront vendus que par un Libraire ou Imprimeur.*

Regiſtré ſur le Regiſtre, n. 3. *de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page* 633. *n.* 714. *conformément aux Reglemens de la Librairie, & notamment à l'Arreſt du* 13. *Aouſt* 703. *Fait à Paris ce* 3. *Juillet* 1713. L. JOSSE, *Syndic.*

Le Sieur * * * a cedé ſon droit du préſent Privilege à Pierre Miquelin & Jacques Piget Marchands Libraires à Paris, ſuivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer le 20. *Novembre* 1713.